LA

REVUE DE PARIS

ONZIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1904

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

Sain
V. E
Loui
Mar
Paul
Jane
And
Lou
Vict

64 t.p. GENERAL LIBRARY, UNIV. OF MICH. JUL 14 1904

11e Année. N° 13. 1er Juillet 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Sainte-Beuve	*Lettres à une Jeune Fille*	1
V. Blasco Ibáñez	*Fleur-de-Mai* (2e partie)	12
Louis Batiffol	*Une Journée de Marie de Médicis.* — II	57
Marius-Ary Leblond	*George Sand et la Démocratie*	75
Paul Reboux	*Mémoires d'une Poupée*	103
Jane Michaux	*L'Heureuse Suède*	129
André Rivoire	*Souvenirs et Retours*	154
Louis Hourticq	*L'Art académique.* — II	165
Victor Bérard	*Questions extérieures. Les Accords Anglo-Français* (fin)	189

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

133435

LIVRES NOUVEAUX

LE DOUBLE JARDIN, par **Maurice Maeterlinck.**

Le Double Jardin continue la série de *la Sagesse et la Destinée* et du *Temple enseveli* : M. Maurice Maeterlinck continue à s'y montrer philosophe et poète. Les sujets les plus divers éveillent en sa pensée des méditations toujours originales. Lisez la curieuse histoire de son petit bouledogue Pelléas, mort au moment où il « venait d'accomplir le sixième mois de sa brève existence ». On retrouvera aussi dans ce livre cet admirable « Éloge de l'épée » et ces pages de psychologie si pénétrante sur « la Colère des abeilles », qui resteront parmi les meilleurs essais de M. Maurice Maeterlinck. On y trouvera d'autres pages sur les « Fleurs démodées », sur les « Fleurs des champs », sur les « Chrysanthèmes », et surtout ce dernier chapitre : « les Rameaux d'olivier », où se trouve magnifiquement commentée notre moderne conception de l'univers.

DE NEW-YORK A LA NOUVELLE-ORLÉANS, par **Jules Huret.**

Les renseignements intéressants abondent en ce livre qui enrichira nos connaissances positives sur le monde et les mœurs d'outre-mer. Les quatre chapitres où M. Jules Huret étudie la question nègre sont d'une psychologie singulièrement pénétrante : ce sont peut-être les meilleurs du livre. On trouvera partout, dans les autres chapitres, de curieux tableaux d'ensemble, tels que nous pouvions en attendre d'un observateur clairvoyant et averti comme M. Jules Huret. Il faut avoir lu cette enquête sociale sur le Nouveau Monde : elle dispensera d'un long voyage, non seulement les curieux, mais tous ceux qui ont intérêt à ne point ignorer ce qui se passe chez ces redoutables rivaux de notre industrie et de notre commerce.

LE CHOIX DE LA VIE, par **Georgette Leblanc.**

« Une triste méfiance désunit les femmes, alors que toutes leurs faiblesses tressées pourraient être au-dessus de la vie comme une couronne de force, d'amour et de beauté... L'effort que tenta l'une d'entre nous pour libérer son amie malheureuse, les discours qu'elle lui tint, les exemples qu'elle lui proposa, les bonheurs qu'elle lui offrit : voilà ce que j'ai voulu noter dans ces pages. » Cette courte préface nous indique bien le sens de ce livre, qui, sous la forme attrayante et pure d'un roman, est un peu une œuvre de propagande. Les femmes y trouveront des conseils éloquents et généreux. Quelques-unes, peut-être, y apprendront à estimer l'effort qui, même vaincu, suffit à mettre dans une vie un peu de dignité et de beauté. Et tous les lecteurs y goûteront la précision subtile d'un style toujours élégant et noble.

PÉPÉTE LE BIEN-AIMÉ, par **Louis Bertrand.**

Comme le *Sang des Races*, le nouveau roman de M. Louis Bertrand, *Pépéte le Bien-Aimé*, est un tableau de la vie algérienne, un tableau d'un réalisme truculent. Les personnages sont des gens du peuple sans préjugés et souvent sans scrupules, qui vivent et grouillent sous nos yeux. Pépéte est le principal, celui qui se détache au premier plan de l'œuvre; mais tous et toutes sont dessinés d'un trait précis et toujours saisissant. Les aventures de Pépéte n'ont été qu'un prétexte à l'étude d'un milieu pittoresque; cette étude fouillée est le vrai sujet d'un roman écrit avec une verve, une netteté, surtout une puissance de style évocateur, qui ne surprendra pas les admirateurs du *Sang des Races* et du *Rival de Don Juan*.

HISTOIRE DE LA BANQUE D'ANGLETERRE, par **A. Andréadès.**

Les historiens contemporains se préoccupent enfin des rouages et ressorts intimes qui, bon gré mal gré, font marcher, règlent, arrêtent ou poussent la marche des peuples et des particuliers : à ce titre, il nous fallait une histoire de cette Banque d'Angleterre dont le rôle depuis deux siècles a été si considérable. L'ouvrage actuel est clair, bien ordonné, précis, complet. Il ne mérite pas seulement l'attention des spécialistes : le grand public fera bien de le lire; il y trouvera matière à de très utiles comparaisons.

LA CRAVACHE, par **Maurice Paléologue.**

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la primeur de *Sur les Ruines* et du *Cilice*, les deux romans de M. Maurice Paléologue : ils retrouveront dans ce recueil les mêmes dons et qualités d'écrivain. Nouvelles poignantes, où sont ramassés en quelques pages quelques-uns de ces drames d'amour dont le public n'aperçoit que le dénouement brutal, — duel ou suicide, — mais qui se jouent parfois pendant des années dans le secret des cœurs. M. Maurice Paléologue excelle à ces récits brefs et nets : *la Cravache*, qui donne son titre au recueil, est un conte de tous points remarquable.

LE CHEMIN BLANC, par **Émile Ripert.**

Comme M. Jean Renouard, c'est le pays de Provence et ses beaux décors ensoleillés que chante en ce recueil M. Émile Ripert. Et c'est aussi la jeunesse qu'il chante, la belle jeunesse lumineuse, aux espoirs vivifiants, aux bonheurs enivrés. Le vers de M. Ripert est précis, parfois même jusqu'à la préciosité : il cherche l'effet et le trouve. L'auteur est né pour le théâtre. M. Edmond Rostand a aimé ces vers; M. Ripert a les mêmes dons que son illustre maître. Et il est probable qu'il écrira un jour des pièces de théâtre où ses rythmes et ses rimes feront merveille. Il nous a donné, en attendant, un volume d'un charme exquis.

LETTRES

A

UNE JEUNE FILLE

Vers 1857, Sainte-Beuve entra en correspondance avec une jeune admiratrice de ses ouvrages, qui habitait la Suisse française. Il lui adressa une série de lettres dont nous sommes autorisé à extraire quelques pages propres à intéresser le public.

On verra que Sainte-Beuve s'exprime sur divers sujets avec beaucoup de confiance et d'abandon. Il raconte « l'histoire de ses phases religieuses ». Il juge de façon fort libre, et sur un ton assez dénigrant, Musset et Lamartine. En mars 1858, il fait allusion au cours qu'il va commencer à l'École normale, et se livre à de curieuses confidences sur la musique telle qu'il la comprenait et la goûtait. Puis le voici qui revient, entraîné par sa jeune correspondante, sur la question religieuse : sa profession d'incrédulité a un accent assez grave et triste. Dans la dernière lettre, Sainte-Beuve se montre plus que sévère pour Lamartine. Il eût été dommage de ne pas recueillir ces morceaux caractéristiques.

PHILIPPE GODET

I

Ce 15 septembre 1857.

Voilà qui est bien, chère mademoiselle, et je vous remercie de votre bonne réponse. Il me faudrait, à mon tour, pour répondre dignement à votre lettre, de bien longs développe-

ments. Car vous arrivez tard (par malheur pour moi) à me connaître, et vous ouvrez le volume de ma vie aux trois quarts et quand elle est près d'être finie. Voici, autant que mon souvenir peut le résumer l'histoire de mes phases religieuses.

Élevé simplement, moralement et dans une religion modérée près de ma mère, en province, je suis venu à Paris à l'âge de treize ans et demi, déjà assez avancé pour l'esprit et pour les études, et très vierge de cœur. Pendant une année, l'idée religieuse s'est plutôt développée en moi et exaltée par suite du chagrin de l'absence et de l'ennui du foyer natal. Mais, l'année d'après, le courage humain a pris le dessus, je me suis fait homme comme je l'entendais, et je me suis initié de moi-même, par toutes sortes de lectures, aux idées philosophiques : je n'ai pas tardé à les pousser très loin, au moins quant aux résultats, et il n'en était aucun qui m'effrayât, même par ses absolues négations.

Cet état resta le mien pendant des années et m'est devenu fondamental. J'y ai joint des études de médecine et d'anatomie dirigées d'après la même inspiration purement positive. Toutefois, ayant beaucoup souffert, vers l'âge de vingt-cinq ans, j'éprouvai, pendant six mois, une sorte de maladie de la sensibilité qui prit un caractère mystique, plus poétique que religieux sans doute, mais qui affecta aussi la forme chrétienne. C'est alors que je fis un petit recueil de poésies intitulé *les Consolations*, qui, depuis, ne s'est plus réimprimé séparément : sans quoi, je vous l'enverrais, et il vous plairait, et il vous referait illusion encore, malgré tout ce que je pourrais ajouter de contraire. C'est simplement un rêve céleste de six mois dans ma vie. Mais il m'en est resté longtemps quelque chose, notamment la faculté de comprendre la tendresse chrétienne et d'y entrer, lorsque je rencontrais des personnages qui en étaient imbus et pénétrés. C'est ainsi que j'ai pu aborder le sujet de *Port-Royal*; mais auparavant j'avais comme épuisé la poésie et le roman du genre, dans un livre assez singulier, intitulé *Volupté*, dont le nom est plus léger que le fond, et que je ne vous conseillerais pourtant pas de lire.

Il est résulté de cette série de compositions et d'études dans cette direction que je sais tout ce qu'on peut dire en faveur et en l'honneur d'une certaine doctrine, et qu'au

besoin je le dirais moi-même ; mais les doctrines fondamentales dont je vous ai parlé et qui tendent à tout expliquer par l'organisation et par la nature, n'ayant fait que gagner en moi sous main, j'ai acquis cette disposition sceptique définitive qui me range dans la moins bonne classe de ceux que vous dépeignez. Il est d'ailleurs si loin de ma pensée de jamais détourner personne d'une autre voie et de me faire prêcheur, que vous avez pu lire plusieurs volumes de moi sans trop voir éclater ces sentiments et qu'il faut, pour que je vous les expose ici avec cette franchise, le besoin que j'ai d'éviter aucune dissimulation, aucun malentendu entre nous. — Excusez-moi, chère mademoiselle, et pardonnez cette vue purement philosophique des choses à un homme qui a beaucoup vécu seul, et dont le cœur, ce grand convertisseur de l'esprit, n'a jamais été possédé bien longtemps et absolument par un autre cœur qui daignât l'incliner et le gouverner. Quand je suis allé dans le canton de Vaud, j'ai trouvé d'aimables prêcheuses, notamment madame Olivier, dont vous avez pu lire le livre de poésies qu'elle a publié de concert avec son mari *(les Deux Voix)* ; j'ai surtout rencontré en M. Vinet l'homme qui était le plus fait peut-être pour inspirer un respect tendre et un désir de conciliation dans l'ordre des idées et des espérances. J'ai écouté, j'ai goûté, j'ai admiré et senti. Vous savez bien que ce n'est pas là croire.

Vous pouvez parler comme eux, je vous écouterai de même ; je m'explique ces ardeurs d'un jeune cœur pur, élevé, en qui les belles aspirations débordent, ces émulations pour Élisabeth Fry[1], comme d'autres, en d'autres lieux et en d'autres communions, nommeraient sainte Thérèse. Madame votre mère a pu éprouver cela en son temps et à votre âge ; mais c'est encore dans la famille (j'en parle, hélas ! comme un aveugle) que ces exaltations premières, qui ne sont qu'un vœu des belles natures, trouvent le mieux leur emploi et s'apaisent.

... Le projet d'un voyage en Angleterre, à la condition de

1. Élisabeth Fry (1780-1845), chrétienne anglaise, éminente par sa piété et sa charité, philanthrope célèbre qui se consacra avec un dévouement infatigable à la réforme des prisons d'Angleterre, et réussit à améliorer notablement la condition matérielle et morale des détenus. PH. G.

venir à Paris, n'est pas déplaisant et je n'aurais qu'à y souscrire. J'ai un vrai désir et besoin de placer tant de bonnes et douces pensées sur une physionomie familière et connue. Je fais plus que de vous connaître; je vous *sais*, mais je ne vous connais pas.

Ce ne sont pas les articles ou *causeries* du *Moniteur* qui me retiennent en ce moment, mais bien le dernier volume de *Port-Royal* que je termine enfin et qui m'occupera bien encore trois ou quatre mois. Vous recevrez régulièrement ceux de mes livres qui paraîtront désormais.

...Vous avez bien raison d'admirer cette extrémité du lac; je ne sais rien de plus beau ni de plus grand, et en même temps d'une pureté presque classique dans le grandiose. Du haut de la plate-forme de la petite église de Montreux, quelle vue! quel rêve! Mais qu'est-ce, tout cela, sans l'amitié, sans des cœurs qui sentent à l'unisson? La solitude et l'isolement de cœur en face des Alpes, Oberman nous l'a montré et c'est presque sinistre.

Écrivez-moi toujours, chère mademoiselle, des lettres que madame votre maman a tort, pour cette fois, de ne pas assez apprécier; grondez-l'en pour moi, et gardez la même indulgence à

Votre respectueusement dévoué

SAINTE-BEUVE

II

Ce 28 janvier 1858.

Chère mademoiselle,

J'ai payé tribut à l'hiver par beaucoup de fatigue, de torpeur et en ne faisant rien de ce que je projetais. Je voulais vous répondre bien plus tôt. — Vous m'avez écrit de belles et bonnes pensées sur Musset, notamment celle-ci : « Je me trouve, toutes les fois que je le lis, ou ce qui a trait à lui, dans cet état de doute désagréable et troublant qu'on éprouve lorsqu'on persiste à aimer quelqu'un malgré des côtés qui

feraient mépriser tout autre. » Vous reconnaissez-vous? Cela est bien pensé, non seulement moralement, mais aussi poétiquement. Entre nous, les gens d'aujourd'hui surfont Musset; on surfait tout, quand on ne déprime pas tout. La juste mesure n'est nulle part. Musset, poète, a certainement de belles *poussées*... Mais après?... Je l'ai vu naître, je l'ai vu grandir et aussi se pervertir. Il y avait, à l'origine, beaucoup d'affectation et de parti pris dans ses airs violents et dans ses accès de laisser aller. Il avait des frénésies de sans façon et de négligence : tout cela exprès, en partie. La vraie passion est venue ensuite, avec le vrai sentiment du goût, mais trop tard. Son palais était déjà trop cuit et brûlé. C'est égal, le beau dans notre siècle est si rare, la poésie vraie est toujours chose si belle, que deux de ses *Nuits* sur quatre, une élégie du *Souvenir*, et quelques cents vers par-ci par-là, noyés dans des centaines d'autres détestables, incohérents, inachevés et débraillés, suffisent pour lui concilier toutes les sympathies et les regrets. Il avait un génie naturel dont il a mésusé. Lamartine n'a pas si mal parlé de lui qu'on l'a dit[1]; mais ce qui nuit à Lamartine, quand il se mêle de critique, c'est le manque de précision, de justesse, et des ingénuités d'amour-propre et de préférences de soi! Ainsi, dans le cas de Musset, il a confessé ne l'avoir jamais lu que depuis sa mort; il avait reçu une épître de lui, et avait oublié d'y répondre convenablement. Dans la réponse qu'il esquisse et qu'il imagine après coup, il me semble trop s'offrir comme modèle, lui qui, dans son sens, n'a pas moins mésusé de son talent que Musset dans le sien. Et puis, pour parler de Musset avec cette sévérité morale, on était trop voisin de son tombeau, du deuil de ses proches. Il y a eu quelque chose qui a froissé dans cette légèreté et cette fatuité de Lamartine. Ses *Entretiens*, d'ailleurs, à ce sujet ont beaucoup de vérités et de justes endroits.

C'est pour toutes ces vérités, qui ne se peuvent dire ici avec convenance, qu'il eût été bon qu'il se fondât *à la frontière* quelque recueil périodique honnête, ne visant qu'à un

1. Lamartine avait consacré, en 1857, à Alfred de Musset, qui venait de mourir, deux de ses *Entretiens*. — Voir *Cours familier de littérature*, t. III et IV.

succès solide, pouvant attendre et se passer de la vogue des coteries, bien informé comme on l'est à Paris, et où l'on pût écrire comme on n'écrit pas à Paris, mais comme on y cause : car la bonne critique ici se fait en conversation. Je trace là un idéal qui ne sera pas rempli. Je n'ai jamais compté que la *Bibliothèque universelle* pût être ce recueil, ce phénix des recueils ; je pensais pourtant que les hommes dont je vous parlais avaient quelques-unes des qualités qui pouvaient s'employer à essayer.

Vous me définissez avec beaucoup d'indépendance la littérature de votre cité. Je connais peu M. Bungener : on m'a envoyé, dans un temps, de ses livres. Mais dans ces écrits, où il traitait de quelques-uns des personnages de notre XVIIe siècle, il m'a paru si peu exact, si peu pertinent, soit de langage, soit de pensée, que j'ai jeté les volumes, un peu à la légère peut-être. Au fait, notre goût a peine à supporter cela. Si vous nous parlez de nos affaires et de nos grands hommes, lui dirai-je, prenez un peu plus le ton du lieu, et de la compagnie.

Je ne fais plus de vers, depuis un certain jour. Ce n'est pas tant l'accablement des travaux et l'invasion de la prose qu'il en faut accuser. Chanter, pour moi, c'était la même chose qu'aimer et être aimé, le désirer ou l'espérer. Tout cela, à un certain jour, s'est tu dans mon cœur. Buffon a remarqué que le chant brillant des oiseaux n'était que dans la saison des amours : ma muse, apparemment, n'était qu'un oiseau. J'ai des vers bien anciens et non publiés, non publiables... Comme cela ne s'adresse ni à une *Iris* en l'air, ni à une nuageuse *Elvire*, mais à un être fort réel et fort existant, cela n'est pas publiable et ne le sera peut-être jamais convenablement. Celui qui exécutera après moi mes volontés sera juge souverain, dans sa délicatesse. — Le deuil intérieur définitif est la mort du chant.

Voilà, chère mademoiselle, mes petites pensées quand je ne souris pas, quand je réponds bien sérieusement à qui me questionne amicalement et bien sérieusement. Mais il y a encore dans la vie des inconséquences, et dans le cœur aussi ; il y a des velléités, des semblants de réveil, des moments qui pourraient encore donner l'idée du contentement et faire

croire à des restes de beau jour. C'en sera un si je vous vois, et si c'est bientôt.

Agréez, chère mademoiselle, l'expression de mes reconnaissants et de mes affectueux respects pour vous et pour les vôtres.

SAINTE-BEUVE

III

8 mars 1858.

... Pour l'allemand rien n'est fait de ce qui pourrait mettre la belle littérature allemande en rapport avec celle de France et à la portée du public français. J'espère que la nouvelle *Revue Germanique* y pourvoira. Pour l'anglais, il y a moins de distance, et il y a quelque chose de fait; mais que ce quelque chose est peu ! *La Revue Britannique*, dirigée par M. Amédée Pichot, ne donne guère rien qu'elle ne le gâte en *l'arrangeant*. On fait, depuis quelque temps, d'assez bonnes traductions de romans anglais : mais que d'ouvrages intéressants, instructifs, qui prêteraient, sinon à des traductions complètes, du moins à des traductions partielles, *fidèles*, et par extraits, et dont on suppléerait les intervalles non traduits par de bonnes et consciencieuses analyses !

... Je suis depuis huit jours dans le travail de la préparation du cours que je dois commencer aussitôt après Pâques : c'est ce qui explique mon retard à vous répondre. Je n'ai que le temps strict pour bâtir les premières leçons et j'y mets tout mon souffle et une force qui a bien des défaillances. J'ai acquis, il y a neuf ans, à Liège, à pareil métier et en me préparant avec trop de promptitude et d'empressement, une crampe nerveuse au bras droit, laquelle alors m'a duré plus de six mois et m'a interdit presque absolument durant ce temps-là toute écriture (c'est ce qu'on appelle la *crampe de l'écrivain*). Cela s'est passé moyennant du repos et un secrétaire qui m'écrit tout ce dont je puis me dispenser. Mais ces cours qu'il me faut tant griffonner moi-même par avance (car

la dictée n'en finirait pas), et dont je dois établir sur le papier au moins les principales parties, me rendent vite mon mal nerveux et surtout la crainte qu'il ne me reprenne avec la ténacité qu'il a eue alors. — Je suis, en effet, un homme déjà vieux, chère mademoiselle, malgré mes velléités de rester toujours jeune.

... Que ne suis-je votre oncle? Je vous dirais : venez passer un mois à Paris dans ma petite maison, où l'on trouverait moyen que vous ne soyez pas trop mal.

Vous vous exagérez un peu le plaisir qu'il y a ou qu'il pourrait y avoir à suivre de près le mouvement littéraire. — Oui, si ce mouvement littéraire était ce que je l'ai vu en d'autres temps. Aujourd'hui, il y a peu de plaisir, et souvent bien du dégoût, à voir de certaines choses. Pourtant, on est bien informé; la curiosité est satisfaite; on se moque[1]; tout ce qu'on veut savoir, on peut l'apprendre en quelques heures, du jour au lendemain, en s'adressant aux gens compétents; Paris, à cet égard, est unique. On y a facilité pour tout, — distraction, étude, monde ou retraite à volonté. Cela fait que trop de gens s'y passent très bien de bonheur : une mauvaise habitude, même au moral.

J'ai le regret de vous dire que je n'aime pas la musique autant que vous le pensez et autant que je le voudrais. J'ai remarqué que la plupart de nos poètes et grands littérateurs d'aujourd'hui n'aiment pas beaucoup la musique et n'y entendent rien, ni Lamartine, ni Hugo, ni etc., etc... Cela tient sans doute à une absence première d'éducation musicale, mais aussi à cette préoccupation que portent les poètes en passant d'un art à l'autre : ils ne se laissent pas faire, ils ne se laissent pas toucher. Ils cherchent des *pourquoi* et des *raisons* à un art qui procède tout autrement que le leur. Pour moi, il est une sorte de musique que j'aime et que j'adorerais si j'avais eu plus d'occasions d'en entendre, la musique vocale, sensible, celle des mélodies de Schubert, par exemple, qui parle à l'âme, aux passions tendres. Toutes les fois que j'entends de telle musique, je suis ému et j'y reviens ensuite en rêvant. Le reste, la trop grande musique d'opéra, m'échappe;

1. Nous ne sommes pas absolument certain de bien lire de ce mot.

il y a trop de convenu, et je ne m'abandonne pas avec confiance à des magiciens qui ont assez d'adresse pour simuler souvent ce qu'ils n'ont pas, tandis que moi je n'ai aucun moyen de démêler leurs prestiges.

Voilà des aveux, chère mademoiselle. Les uns ont une qualité, les autres une autre. Très peu entre les mortels réunissent plusieurs dons à la fois. Sachons reconnaître à quoi nous sommes propres, et découvrir, pour la développer, la veine qui est en nous...

SAINTE-BEUVE

IV

Ce 18 mai 1858.

Chère Mademoiselle,

J'ai, en effet, éprouvé depuis quelques semaines beaucoup de fatigue, et de plus, je suis un peu découragé : indisposition qui m'est trop habituelle. — Votre lettre m'a fait plaisir et peine à la fois, peine en m'indiquant que vous étiez souffrante et que cet état semblait se prolonger. Vous le dirai-je? j'ai aussi senti combien d'autres choses encore que l'âge, la distance et l'éloignement mettaient d'intervalle entre nous. Vous êtes fervente, vous êtes religieuse, vous avez une Patrie autre encore que Genève : et cette Patrie n'est pas la mienne. Et c'est une Patrie vers laquelle on s'achemine ou dont on s'écarte de plus en plus, à mesure qu'on avance dans la vie. Vous vous y acheminez dès la jeunesse, et vous continuez d'y tendre. Je m'en éloigne, ou plutôt je ne m'en éloigne ni ne m'en rapproche, dans mes idées, puisqu'à mes yeux elle n'est qu'un mirage, une illusion d'optique morale, et qu'elle n'est pas. C'est là un sujet de tristesse pour celui qui aurait aspiré à un accord moral. Vous me parlez d'un homme éloquent que vous avez entendu, et vous m'en parlez avec éloquence vous-même, avec une émotion vibrante. Il faut bien que M. de Gasparin soit vrai, sincère, éloquent, en effet, pour produire de ces effets ; mais la première condition, pour être susceptible de recevoir l'impression de cette parole, c'est de

croire à l'Écriture et à la vérité de ce qui y est contenu, à commencer par la Création. Vous me dépeignez avec vivacité une journée de printemps au bord de votre beau lac ; mais je crois sentir que cette sensibilité avec laquelle vous la goûtez est contraire, directement contraire à la prescription qui ressortirait de l'enseignement si goûté aussi : vous essayez de concilier des contraires. Le plus grand ennemi, le plus grand réfutateur du christianisme (et d'autant plus puissant qu'il est plus vague et plus confus), c'est *Pan*, c'est la Nature et tous les problèmes mystérieux qu'elle soulève et qu'elle enferme. L'explication par la création à la manière de Pluche[1], de Fénelon ou de Duguet[2], est par trop insuffisante. Qui sent vivement la nature en soi et autour de soi, doit se mutiler pour être chrétien, pour rester chrétien : il n'y a pas de milieu. Je ne vous combats point, ma chère mademoiselle ; je vous laisse seulement entrevoir une cause de peine, qui est de m'être aperçu que nous soyons, que nous devions être si peu de la même religion, laquelle ne fera probablement que s'accroître et gagner en vous. Elle est morte en moi, car j'ai fait le cercle, et j'ai au fond, tout au fond de l'esprit, derrière mon scepticisme poli, ma solution et mon explication finale toute naturelle. Les années ne font que me la dessiner plus nettement, tous nuages et toutes vapeurs étant dissipés.

Je suis sincère. Vous comprendrez cette cause de tristesse. L'un de nous donne à l'autre un rendez-vous, où l'autre sait bien qu'il n'ira pas.

Sur Lamartine, vous êtes dans une illusion que vous portez avec votre belle âme en bien des choses. Il ne mérite pas plus d'intérêt qu'il n'en inspire aujourd'hui à la France. Il a abusé de tous les dons. Il a accumulé en lui toutes les contradictions, se jouant de la parole pour faire croire à des alliances impossibles entre des incompatibles. Royaliste et encore partisan de Polignac à la veille de Juillet 1830, conservateur quasi philippiste huit ou neuf ans plus tard et aspi-

1. Noël-Antoine Pluche (1688-1761), auteur du *Spectacle de la nature, ou Entretiens sur l'histoire naturelle et les sciences.*

2. Jacques-Joseph Du Guet (1649-1733), auteur des *Commentaires sur l'ouvrage des six jours et sur la Genèse.*

rant alors à devenir président de la Chambre ou ministre, puis révolutionnaire en publiant les *Girondins*, et le 24 février jetant la société à l'eau, pour se donner l'honneur de la repêcher le lendemain, et ne la repêchant qu'à demi. On lui en veut aujourd'hui qu'on en est revenu, et l'on n'a pas tort. Ceux qui l'insultent (tels que les rédacteurs de l'*Univers*), manquent de pudeur et de délicatesse; mais ceux qui l'exaltent encore et qui veulent en faire un grand citoyen sont dupes. Le vice profond de Lamartine est de n'avoir jamais senti qu'il y a incompatibilité entre le *oui* et le *non*, entre le *blanc* et le *noir*, entre le *vrai* et le *faux* : il n'y voit, lui, que des nuances. Il n'est pas sûr qu'il fasse la moindre distinction entre le *bien* et le *mal*; ce ne sont que des nuances aussi. Grand talent, parole de sorcier, magicien fini, mais aussi gâté et corrompu qu'une nature angélique peut l'être. Il a la *hâblerie* divine.

Mon cours vaut peu la peine que j'en parle. Je le fais avec soin, mais aussi avec quelque fatigue. J'ai quatre-vingts jeunes auditeurs parfaits et studieux ; je m'efforce d'être digne d'eux. C'est le sentiment que j'apporte en leur présence. Je leur parle du XVIIe siècle, *Malherbe*, *Balzac*, *le Cid*, *Descartes*, *Vaugelas*, *Voiture*, *Pascal*, *Saint-Evremond*, *Bussy*, etc... Bossuet et Fénelon auront leur tour. Ainsi pendant trois mois ; après quoi, des vacances, auxquelles j'aspire déjà, moins en professeur qu'en écolier.

Chère mademoiselle, soignez-vous ; tenez-moi au courant de vos pensées : vous ne pouvez douter du plaisir que j'en reçois ; et si je suis dans mes *low spirits* plus qu'il n'est désirable pour mes amis, c'est peut-être que j'ai vu manquer plus d'une échéance sur laquelle j'avais compté tout bas.

Encore une fois, soignez-vous, donnez-vous quelques-unes des fleurs du printemps...

... Je suis à vous et aux vôtres, chère mademoiselle, bien respectueusement.

SAINTE-BEUVE

FLEUR-DE-MAI[1]

IV

Quoique l'aube fût sereine, on entendait dans les rues du Cabañal quelque chose comme des grondements de tonnerre. Les gens sortaient de leur lit, inquiétés par un bruit sourd et continu qui ressemblait aux éclats d'un lointain orage. Les femmes ébouriffées, à peine vêtues, les yeux troubles, entrebâillaient leurs portes pour voir passer, à la lumière bleuâtre du matin, les étranges personnages qui, frappant sans trêve leurs sonores et discordantes timbales, faisaient ce vacarme effroyable.

Aux carrefours apparaissaient les plus grotesques figures comme si l'almanach s'était brouillé, et que le mardi gras fût tombé le vendredi saint. C'était la jeunesse du pays qui parcourait le quartier des Pêcheurs dans les baroques déguisements d'une mascarade traditionnelle ; et cette pitoyable mascarade avait pour but de rappeler à l'humanité oublieuse et pécheresse qu'avant une heure Jésus et sa mère se rencontreraient dans la rue San Antonio, en face du cabaret tenu par le père Chulla.

On apercevait au loin, telle une troupe de noirs cloportes,

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

les pénitents, avec leur immense capuche pointue d'astrologue ou d'inquisiteur, le masque d'étoffe relevé sur le front, une grande verge d'ébène à la main, et, pendante sur le bras, la longue queue de la robe funèbre. Quelques-uns, par coquetterie, portaient des jupons d'une éblouissante blancheur, plissés et tuyautés, par-dessous lesquels on voyait se mouvoir le bas des pantalons trop courts et les bottines à élastiques où leurs pieds énormes, habitués à s'élargir librement sur le sable, souffraient d'indicibles tortures.

Ensuite venaient les Juifs, fantoches féroces qui semblaient échappés d'un de ces humbles théâtres où l'on joue des drames du moyen âge avec un vestiaire pauvre et conventionnel. Leur accoutrement était celui que le vulgaire connaît sous le nom commode et vague de « costume guerrier » : tonnelet chargé d'oripeaux, de broderies et de franges, comme la casaque d'un Apache ; casque surmonté d'un effroyable plumet en plumes de coq ; bras et jambes serrés dans un gros tissu de coton, qui imitait tant bien que mal une cotte de mailles. Et, pour que la caricature et l'incohérence fussent parfaites, avec les pénitents en deuil et les Juifs martiaux défilaient les « grenadiers de la vierge », robustes gaillards coiffés de hautes mitres pareilles aux bonnets des soldats de Frédéric II et habillés d'un uniforme noir dont les galons d'argent semblaient arrachés à un drap mortuaire.

Il y avait de quoi rire, à voir ces figures extraordinaires. Mais quel était le luron qui aurait osé rire, en présence de la ferveur que mettait sur tous ces visages brunis et graves la conscience d'exercer une fonction publique ? D'ailleurs, on ne rit pas impunément de la force armée ; et Juifs et grenadiers, pour la garde de Jésus et de sa mère, avaient dégainé toutes les armes blanches connues depuis les âges primitifs jusqu'à notre époque, et de toutes les dimensions, depuis le gigantesque sabre de cavalerie jusqu'à la minuscule épée des chefs de musique.

Au milieu d'eux couraient les gamins, émerveillés par ces splendides uniformes. Quant aux mères, aux sœurs, aux amies, elles admiraient, debout sur le seuil de leurs portes : « Reine et Souveraine, comme ils sont beaux ! »

A mesure que le plein jour approchait et que la clarté de

l'aube prenait les tons chauds d'un matin ensoleillé, les roulements des tambours, les sonneries des clairons, les marches guerrières des fanfares s'exaspéraient, comme si une armée eût envahi le Cabañal.

Maintenant, les différentes bandes s'étaient rassemblées, et les hommes s'avançaient par files de quatre, raides et solennels, contemplés comme des vainqueurs. Ils allaient chez leurs capitaines chercher les bannières qui flottaient à la hauteur des toits, lugubres étendards de velours noir où étaient brodés les affreux attributs de la Passion.

Le Recteur, par droit héréditaire, était capitaine des Juifs. Aussi avait-il sauté à bas de son lit, dès avant le jour, pour revêtir le beau costume conservé pendant le reste de l'année dans le coffre et regardé par toute la famille comme le trésor de la maison.

Grand Dieu! quel supplice il avait à souffrir, ce pauvre Recteur qui, d'année en année, devenait plus pansu et plus membru, pour se fourrer dans l'étroit maillot de coton!

Sa femme, en chemise, avec son exubérante poitrine à l'air, le bousculait, tirant d'un côté, poussant de l'autre, afin d'introduire dans le maillot les courtes jambes et le gros ventre de son Recteur, tandis que le petit Pascualet, assis sur le lit, tournait vers son père des yeux étonnés comme s'il ne le reconnaissait plus sous ce casque de farouche Indien, tout hérissé de panaches, et avec ce terrible sabre qui, au moindre mouvement, heurtait les meubles et les murailles en faisant un bruit de tous les diables.

Enfin s'acheva cette laborieuse toilette. Il y aurait bien eu quelque chose encore à retoucher; mais on n'avait plus le temps. Les vêtements de dessous, remontés par l'étroitesse du maillot, s'étaient réunis en paquets, de sorte que les cuisses du Juif semblaient affligées de tumeurs; la maudite culotte lui serrait le ventre à tel point qu'il en pâlissait; le casque, trop étroit pour sa tête trop volumineuse, lui retombait sur le front et lui endommageait le nez. Mais la dignité avant tout! Il tira donc son grand sabre et, imitant de sa voix sonore le pas redoublé du tambour, il se mit à se promener de long en large dans la chambre, par enjambées majestueuses, comme si son fils eût été un prince en l'honneur duquel il montait la garde.

Dolores aussi, de ses yeux d'or où se cachait un mystère, l'observait allant de droite et de gauche comme un ours en cage; et les jambes cagneuses de son époux lui donnaient envie de rire. Mais non, pourtant : il avait meilleure mine ainsi que lorsqu'il rentrait à la maison, le soir, dans sa blouse de travail, avec l'aspect d'une bête assommée par la fatigue.

Déjà les Juifs tournaient le coin de la rue. On entendait la musique de la bande qui venait chercher sa bannière. Dolores s'habilla à la hâte, et Pascualo s'avança jusqu'à la frontière de ses domaines pour recevoir la milice dont il était le chef.

Les tambours battaient lugubrement, et la brillante phalange, arrêtée sur place, continuait d'agiter les pieds, le corps et la tête avec un balancement rythmique, tandis que Tonet et deux camarades, avec une gravité imperturbable, montaient au balcon pour y prendre l'étendard.

Dolores aperçut dans l'escalier son beau-frère, et, involontairement, avec une rapidité foudroyante, elle fit la comparaison entre Tonet et Pascualo. Tonet avait toute l'apparence d'un soldat, d'un général : rien de commun avec la ridicule gaucherie des autres. Ah! non, il n'avait pas, lui, les jambes cagneuses et bossuées; il les avait fines, bien proportionnées, élégantes; et il ressemblait à quelqu'un de ces personnages si sympathiques nommés don Juan Tenorio, don Pedro ou Henri de Lagardère, qui l'avaient tant émue par les couplets récités ou par les coups d'épée distribués sur la scène, au Théâtre de la Marine.

Déjà toutes les bandes se dirigeaient vers l'église, musique en tête, avec leurs noires bannières qui ondulaient; et, de loin, elles avaient l'aspect d'une troupe de chatoyants insectes qui se traîneraient cahin-caha, sans jamais se reposer.

La cérémonie de la Rencontre allait commencer. Les deux processions arrivaient par des chemins différents : d'un côté, la Vierge douloureuse, avec son escorte de grenadiers funèbres ; de l'autre côté, Jésus dans une sombre tunique violette chargée d'or, les cheveux en désordre, accablé sous le poids de la croix, tombé sur les rochers de liège qui couvraient son piédestal, suant le sang par tous les pores ; et autour de lui, pour qu'il ne pût s'échapper, les Juifs barbares qui, afin de se donner plus de caractère, faisaient un geste rébarbatif

de menace ; et, derrière lui, les pénitents, avec la capuche rabattue et la queue de la robe traînée dans les flaques d'eau, tellement sinistres que les petits enfants se mettaient à pleurer et se cachaient dans les cotillons de leurs mères.

Et les rauques timbales retentissaient toujours et les trompettes lançaient des sonneries à déchirer le tympan, des lamentations prolongées de veau à l'abattoir; et, dans le milieu de la cohorte armée et cruelle, il y avait des fillettes poussées trop vite, les joues plaquées de fard, vêtues en odalisques d'opéra-comique, tenant à la main une petite cruche pour signifier qu'elles étaient la biblique Samaritaine, portant aux oreilles et sur la poitrine la voyante parure prise en location par leur mère, montrant sous leurs jupes courtes des pieds chaussés de gros brodequins et des mollets robustes dans des bas rayés. Mais ces menus détails ne provoquaient aucune critique impie.

— Seigneur ! Ah ! Seigneur, mon Dieu ! — murmuraient avec un accent désolé les vieilles poissardes, en contemplant Jésus au pouvoir de cette engeance infidèle.

Parmi la foule des spectateurs, on remarquait çà et là des faces pâles aux yeux battus, des bouches souriantes ; et ces gens étaient des libertins qui, après une nuit orageuse, étaient venus de Valence pour s'amuser un peu; et, lorsqu'ils se gaussaient trop fort de ces burlesques personnages, quelque soldat de Pilate ne manquait pas de brandir son glaive d'un air comminatoire et rugissait avec une sainte indignation :

— Espèces de mufles, est-ce que vous êtes venus pour vous moquer ?

Se moquer d'une fête aussi ancienne que le Cabañal lui-même ! Grand Dieu ! Il fallait être de Valence pour avoir cette hardiesse.

La foule se précipitait à l'endroit de la Rencontre, dans la rue San Antonio, en face des tableaux de terre cuite émaillée qui indiquaient par de bizarres figures les stations du Calvaire. Là se massaient et se bousculaient, pour se mettre au premier rang, les turbulentes poissonnières, insolentes, agressives, enveloppées dans leurs vastes mantes à carreaux, le foulard baissé jusque sur les yeux.

Rosario se trouvait avec maman Picores dans un groupe

de vieilles, et elle luttait des coudes et des genoux afin de se maintenir au bord du trottoir, la meilleure place pour considérer la procession. La pauvre femme parlait de son Tonet à ses voisines, avec enthousiasme : « L'avaient-elles vu ? Il n'y avait pas dans tout le cortège un autre Juif d'aussi fière allure. » Et, tandis que la malheureuse parlait ainsi de son mari, elle sentait encore, toutes chaudes, les gifles que ce brutal, au point du jour, lui avait libéralement distribuées, pendant qu'elle l'aidait à faire sa toilette.

Tout à coup, elle reçut dans la poitrine le heurt d'un corps ferme et puissant qui se postait devant elle et qui la repoussait pour usurper sa place. Elle regarda, et reconnut — ah ! l'effrontée ! — sa belle-sœur Dolores qui, avec son petit Pascualet à la main, s'était frayé un passage dans la cohue. La jolie femme avait, comme toujours, son air de souveraine ; et, en regardant les gens de ses yeux verts où brillaient des points d'or, elle avançait sa lèvre inférieure avec une moue dédaigneuse.

Rosario, abasourdie par le choc de ce corps vigoureux qui la refoulait, se contenta d'abord de répondre au regard de Dolores par un geste de dédain. Mais, comme l'autre n'y prenait pas garde, elle se mit à faire tout haut ses réflexions : « La malapprise ! Venir avec cette grossièreté voler aux gens la place qu'ils occupaient ! Quel orgueil ! Laissez passer la reine ! Mais on savait bien ce que chacun valait. Une personne sans éducation, ça se reconnaît tout de suite. »

Et la petite femme chétive et blême s'animait et se colorait, comme enivrée par ses propres paroles. Autour d'elle, ses amies riaient, l'excitaient par des coups d'œil approbatifs. Et déjà la superbe tête de Dolores commençait à se retourner sur le cou bien en chair, avec une expression de lionne qui entend un moucheron bourdonner derrière elle, lorsque les deux processions débouchèrent dans la grande rue par des voies transversales. Aussitôt une houle de curiosité fit courir dans la multitude un frémissement.

Les processions marchaient au devant l'une de l'autre, ralentissant leur marche, s'arrêtant, calculant la distance pour atteindre en même temps le lieu de la Rencontre.

D'une part, la tunique violette de Jésus flamboyait aux

premiers rayons du soleil, par-dessus la forêt des plumets, des casques et des rapières dégainées où la vive lumière allumait des reflets éblouissants. D'autre part, la Vierge se balançait au pas de ses porteurs, habillée de velours noir et couverte d'un voile de deuil à travers lequel brillaient les larmes sur son visage de cire ; et, sans doute pour essuyer ces larmes, elle portait dans ses mains immobiles un mouchoir de dentelle.

C'était la Vierge surtout qui excitait la pitié des femmes. Beaucoup d'entre elles pleuraient. « Ah ! Reine et Souveraine ! » Cette rencontre navrait les cœurs. Voir une mère et son fils dans un état pareil ! Une comparaison, d'ailleurs très inexacte, leur venait à l'esprit : « C'était comme si elles-mêmes eussent rencontré leurs enfants, si bons et si honnêtes, sur le chemin de l'échafaud. » Et elles continuaient à gémir devant la *Mater dolorosa*, ce qui d'ailleurs ne les empêchait pas d'observer si la statue avait quelques ornements de plus que l'année précédente.

Enfin arriva l'instant de la Rencontre. Les tambours cessèrent leur assourdissant tapage, les clairons interrompirent leurs hurlements lamentables, les musiques funèbres se turent. Et les deux images ne bougèrent plus, arrêtées en face l'une de l'autre ; et une petite voix dolente s'éleva, chantant sur une cadence monotone quelques couplets où était exprimé le pathétique de cette rencontre.

Les assistants, bouche bée, écoutaient le père Grancha, un vieux *velluter*[1], qui venait tous les ans de Valence pour chanter à cette fête, par pieuse ferveur. Quelle voix ! Ses accents plaintifs déchiraient l'âme ; et c'est pourquoi, quand les buveurs de la taverne voisine riaient trop bruyamment, une protestation générale s'élevait parmi la foule silencieuse, et les dévots s'écriaient, révoltés :

— Taisez-vous, *recordons*[2] !

Les images s'élevèrent et s'abaissèrent, mouvements qui, pour les spectateurs, équivalaient à des saluts douloureux échangés entre la mère et le fils ; et, tandis que s'accomplis-

1. Ouvrier qui tisse du velours.

2. *Recordons* est la forme atténuée d'un juron très grossier.

saient toutes ces cérémonies et que le père Grancha débitait ses jérémiades, Dolores ne quittait pas des yeux le Juif svelte et crâne qui faisait un si agréable contraste avec son capitaine mal bâti.

Rosario avait beau être en arrière de sa belle-sœur, elle devinait, elle sentait où celle-ci dirigeait ses regards. « La voyez-vous? Ni plus ni moins que si elle voulait le manger!... Quel aplomb! Et en présence de son mari! Qu'est-ce que ce devait être, quand Tonet allait chez elle sous prétexte de jouer avec son neveu, et qu'ils se trouvaient seuls? »

Cependant, les deux processions s'étaient jointes pour rentrer ensemble à l'église; mais la petite femme, jalouse et inquiète, continuait à marmotter des menaces et des injures contre ces larges épaules dodues, magnifique support d'une admirable nuque où s'éparpillaient des boucles de cheveux.

Dolores finit par se retourner, avec un superbe mouvement des reins. « Était-ce pour elle que Rosario disait toutes ces choses? Quand sa belle-sœur se déciderait-elle à la laisser tranquille? N'avait-on pas le droit de regarder où l'on voulait? » Et les petits points d'or, avec leur éclat méchant, étincelaient dans les yeux vert de mer.

Rosario répliqua : « Oui, elle parlait pour Dolores, pour cette chienne enragée qui dévorait des yeux les hommes! »

Dolores eut un ricanement de bravade : « Mille remerciements!... Rosario n'avait qu'à mieux garder le sien. La belle affaire! Quand on a un homme, il faut savoir lui suffire. D'autres y réussissaient, qui pourtant n'étaient pas bien malignes. Il n'y a que les voleurs pour croire que tout le monde... Quant à elle, son plaisir était de casser la figure aux insulteuses. »

— Mère! mère! — criait Pascualet, en pleurnichant et en s'accrochant aux jupes de la splendide créature qui, devenue pâle sous sa peau brune, se courbait déjà pour l'attaque, tandis que les voisines empoignaient Rosario par ses bras maigres et nerveux.

— Qu'est-ce que c'est? Toujours des tueries? — brailla soudain une grosse voix de rogomme.

Et la redoutable masse de maman Picores s'interposa entre les combattantes. La vieille se chargeait de mettre ordre à

tout. Elle savait comment il fallait s'y prendre avec les chipies de cette sorte.

— Toi, Dolores, à la maison !... Et toi, mauvaise langue, tâche que je ne t'entende plus.

Et, à grand renfort de bourrades et d'admonestations, elle les fit obéir. « Seigneur, quelle engeance ! Même un jour de fête, un vendredi saint, pendant la procession de l'*Encuentro*, ces damnées-là provoquaient un scandale ! Mille dieux ! Quelles femmes que celles d'aujourd'hui ! » Et la terrible poissarde, s'apercevant que les deux ennemies se menaçaient encore à distance, les intimida en leur montrant ses poings de sorcière obèse et obtint finalement qu'elles se laissassent emmener par leurs compagnes.

En quelques minutes, la nouvelle de l'esclandre se répandit par tout le Cabañal.

Dans la chaumière de Tonet, il y eut du grabuge. Le mari, avant même d'ôter son costume de Juif, administra à sa femme une bonne bastonnade, pour la guérir de sa jalousie.

Le capitaine aussi parla de la chose à Dolores, pendant qu'elle tirait de toutes ses forces pour l'arracher au supplice du maillot et que les chairs martyrisées reprenaient leur expansion naturelle. « Rosario était une folle, il avait le regret de le dire. Et, quoique Tonet eût mauvaise tête et aimât trop l'eau-de-vie, on ne pouvait s'empêcher de le plaindre quand on le voyait marié à cette femme intraitable comme un porc-épic. Mais la famille est la famille. Ce n'était pas une raison, parce que sa belle-sœur était ainsi, pour que le Recteur fermât sa porte à son frère. Non, certes, et aujourd'hui moins que jamais : car, si la chance lui était favorable, le Recteur aurait bientôt l'occasion de faire que Tonet devînt un tout autre homme. »

Dolores, blanche encore de l'émotion récente, approuvait par des signes de tête chaque mot de son mari.

« En somme, pour que tout s'arrangeât, il suffisait d'entretenir peu de relations avec cette toquée. Et maintenant il s'agissait de songer à la grande affaire ! »

Le soir même, vers minuit, par une petite pluie qui voilait très à propos d'un léger brouillard la côte valencienne et qui empêchait d'observer la route prise au large par les bateaux

sortants, la *Garbosa*, ce rebut de la mer, gréée comme une barque de pêche, déployait sa voile latine et s'éloignait de la plage en se berçant pesamment sur les flots, telle une beauté décrépite qui dissimule son délabrement pour aller à la recherche d'une tardive conquête.

V

Le lendemain matin, vers cinq heures, au moment où les premières lueurs d'une aurore terne et froide commençaient à tirer de l'ombre les clochers, les dômes et les toits de Valence, les commis de l'octroi arrivèrent au bureau du Pont-de-la-Mer, sur le Guadalaviar, et s'installèrent aux guichets encore fermés du pavillon où se trouvait la bascule. Quant aux gardiens qui avaient passé leur nuit là, ils se promenaient sur le trottoir, frappant des pieds le sol et baissant le menton dans le col relevé de leur capote, pour se défendre contre la fraîcheur humide. Ils attendaient la venue des vendeurs suburbains, populace mutine, nourrie dans le marchandage et aigrie par la misère, qui pour un centime ouvrait l'écluse au flot inépuisable des injures et qui, avant de gagner sa place au marché, assaillait d'impertinentes réclamations les agents du fisc.

Dès avant le jour étaient entrées les voitures de légumes et les vaches laitières, avec un mélancolique tintement de clochettes.

Un peu plus tard survinrent les poissardes, lorsque la lumière naissante commençait à découper vigoureusement le contour des objets sur le fond gris de l'espace. D'abord, on entendit au loin un cliquetis sourd de grelots ; puis, l'une après l'autre, quatre tartanes s'engagèrent sur le pont, traînées par d'affreuses rosses qui semblaient ne se maintenir debout que grâce au tiraillement continuel des brides, et conduites par des *tartaneros* recroquevillés sur leurs sièges, la tête enveloppée dans un cache-nez qui leur montait jusqu'aux yeux.

Ces tartanes étaient de lourdes caisses noires qui sautaient

sur les pavés inégaux, comme de vieilles barques vermoulues dansant à la merci des ondes. La bâche en cuir crevassé avait de terribles balafres par où se montrait l'armature de roseaux; des emplâtres de fange brune couvraient les côtés; les ferrures, brisées et grinçantes, étaient raccommodées avec des cordes; les roues conservaient encore dans leur croûte d'ordure ancienne la boue de l'hiver précédent; et la carriole entière, du haut en bas, était criblée de trous, comme si elle avait subi les décharges d'une embuscade.

Sur le devant, en guise de pimpante enjolivure, flottait une paire de petits rideaux rouges, à demi déteints; par la porte de l'arrière, on apercevait, pêle-mêle avec leurs paniers, ces dames de la Poissonnerie, dans leurs mantes à carreaux, avec leurs foulards tendus sur la poitrine, serrées les unes contre les autres et répandant une puanteur saumâtre d'eau pourrie qui soulevait l'estomac.

Les tartanes venaient à la file, paresseuses, cahotantes, inclinées sur une roue comme si elles avaient perdu l'équilibre; et puis, subitement, dans l'ornière la plus prochaine, elles s'accotaient sur l'autre roue avec la brusquerie d'un malade fatigué qui change de position.

Les tartanes s'arrêtèrent devant le bureau, et par les marchepieds descendirent de grosses galoches, des bas percés qui mettaient à nu des talons sales, des jupes retroussées qui découvraient des cotillons jaunes ornés d'arabesques noires.

Les larges paniers de roseaux s'alignèrent devant la bascule, garnis de chiffons mouillés qui laissaient entrevoir l'argent lustré de la sardine, le délicat vermillon des surmulets, les fines antennes des crevettes secouées par les spasmes de l'agonie. Sur le bord des paniers, les plus grosses pièces : les labres à la queue épaisse, courbés par la suprême convulsion, ouvrant démesurément une gueule circulaire au fond de laquelle apparaissait leur obscur gosier avec leur langue ronde et blanchâtre, un peu semblable à une boule de billard; les raies larges et plates, étalées par terre et donnant l'idée d'un de ces linges gluants qui servent à laver les parquets.

La bascule était occupée en ce moment-là par les garçons d'une boulangerie des environs, beaux jeunes gens aux sourcils poudrés de farine, avec de grands tabliers de travail, qui,

les manches retroussées jusqu'aux coudes, déchargeaient sur la plate-forme des sacs de pain chaud dont la bonne odeur appétissante répandait un parfum de vie dans l'atmosphère empestée par la marée.

Les poissonnières, en attendant leur tour, jacassaient avec les badauds plantés en contemplation devant les grandes pièces des paniers, ou se prenaient de bec entre elles et se criblaient de sottises.

Les employés se fâchaient, devant l'insolente faconde de ces pécores qui, chaque matin, leur cassaient la tête. Elles parlaient à grands cris, et à chaque instant elles intercalaient entre leurs mots cet inépuisable répertoire d'interjections qui ne s'acquiert que sur le môle du Levant. Dès qu'elles se revoyaient ensemble, elles sentaient se raviver les rancunes de la veille, recommençaient la querelle soutenue tout à l'heure sur la plage; elles échangeaient des insultes avec des gestes indécents; elles donnaient pour accompagnement à leurs paroles des claques sonores appliquées en cadence sur leurs cuisses, ou elles levaient les poings avec une expression de menace; et, au plus beau moment, ces fureurs se convertissaient en rires pareils au subit gloussement de tout un poulailler, s'il advenait que l'une d'elles envoyât une phrase assez épicée pour faire impression sur ces palais qui aimaient les choses fortes.

Elles s'impatientaient de la lenteur que mettaient les boulangers à laisser libre la bascule. Les invectives pleuvaient; et, dans la crépitante averse des gros mots entrecoupés de rires aimables, elles s'attaquaient tantôt à l'un, tantôt à l'autre, entremêlant avec une parfaite innocence les plus monstrueux blasphèmes et les plus immondes qualificatifs.

De leur côté, les boulangers ne se mordaient pas la langue, et ils ripostaient par des plaisanteries obscènes à ces femmes qui, les mains croisées sous le tablier, paraissaient avoir des ventres bizarrement volumineux et présentaient un aspect grotesque.

Parmi le brouhaha des risées et des insultes, la belle Dolores, un peu à l'écart, semblait se désintéresser de tout ce tapage. Mieux vêtue que les autres, elle s'était adossée avec une coquette négligence contre un pilastre du pavillon,

les bras derrière le dos, arquant sa poitrine rebondie et souriant comme une idole satisfaite quand les hommes regardaient ses souliers de cuir jaune et l'opulente saillie de ses mollets ornés de bas rouges. Et, quelquefois, elle éclatait de rire comme une folle, entr'ouvrant ses puissantes mâchoires de jeune femme robuste; et alors ses lèvres charnues, pourpres, montraient dans leur séparation une denture régulière, forte, si brillante qu'elle semblait jeter sur toute la face une douce clarté d'ivoire.

On avait de la considération pour elle comme pour une fille aux poings vigoureux et à l'insolence provocante. Et le respect s'accroissait encore de ce qu'elle était la femme du Recteur, ce benêt qui lui obéissait en tout, mais qui, à la mer, savait gagner sa vie mieux que personne, et qui, selon l'opinion générale, possédait un joli magot caché dans le fond d'une cruche. Cela permettait à sa femme de prendre des airs de reine, parmi cette foule dévergondée et pouilleuse des poissonnières.

— *Recristo*[1] ! Quand aurez-vous débarrassé la bascule? — s'écria-t-elle enfin, les poings sur les hanches, en s'adressant aux boulangers.

Justement, ceux-ci enlevaient leur dernier sac, et la pesée du poisson commença.

Comme tous les matins, les querelles se réveillèrent dès qu'il s'agit de savoir à qui c'était le tour de faire peser ses paniers. Elles se disputaient sans jamais en venir aux mains; la mère Picores intervenait avec sa grosse voix éraillée, et ses coups de gueule retentissaient comme des coups de canon.

Mais, depuis quelques instants, chose étonnante, Dolores ne prenait plus garde à ce que faisaient les autres et laissait passer son propre tour : elle avait les yeux fixés vers le pont où, par-dessus les parapets on voyait s'avancer le buste d'une retardataire, les bras en anses, pliant sous le poids des paniers. C'était sa belle-sœur qu'elle venait de reconnaître; et, au souvenir de la scène qu'elle avait subie la veille, pendant la procession, tout son sang avait bouilli dans ses veines.

1. « Re-Christ » : à peu près comme nous disons « Dieu de Dieu ! »

Lorsque la femme de Tonet fut près de l'octroi, Dolores eut un éclat de rire insolent et toucha du coude la mère Picores. « La tante avait-elle vu ? Cette Rosario arrivait toujours en retard. C'était naturel, puisque la gueuse faisait le chemin à pied, avec une charge de mule !

Rosario pâlit, mais ne répondit rien ; et, d'un air extrêmement las, elle déposa ses paniers à terre. Puis elle toisa Dolores avec une expression de haine.

Dolores se passait la main sous les narines en aspirant avec force, comme si elle humait une prise de tabac ; et elle marmottait, assez haut pour être entendue : « Rosario pouvait s'asseoir ; elle devait être éreintée et trempée de sueur, après cette course-là ! »

Ces chuchotements agressifs firent sortir des gonds la petite femme : « S'asseoir ? Voyez-vous l'éhontée ! Quand on n'a pas de quoi se payer la tartane, on vient à pied, honnêtement ; on ne fait pas comme d'autres, qui trompent leur mari et qui se donnent leurs aises. »

Sur quoi, la belle poissonnière, avec ses grands yeux verts où l'irritation allumait des points d'or, fit quelques pas vers l'autre : « Pour qui avait-elle dit cela ? »

Mais, heureusement, la mère Picores, dont les paniers venaient d'être pesés, s'avança et, de ses grosses mains rugueuses, arrêta sa nièce. « Elle ne voulait ni bagarres ni scandales. Vite à la tartane ! Elles se tueraient une autre fois. Aujourd'hui, il était trop tard, et les pratiques attendaient au marché... Ça leur allait bien, vraiment, de se chamailler ainsi : des belles-sœurs ! » Et elle empoigna Dolores par la taille, l'entraîna jusqu'à la tartane où les autres poissonnières avaient déjà pris place avec leurs paniers.

La jolie fille se laissait conduire comme une enfant ; mais ses lèvres tremblaient ; et, quand la voiture branlante se mit en marche, elle lança une dernière menace :

— Tu sais, Rosario, nous nous reverrons !

Maintenant, il faisait grand jour. La vapeur grise, étendue dans l'espace comme un velum, se déchirait en épais lambeaux ; et le soleil, qui était encore presque au ras du sol, convertissait en or liquide les flaques d'eau et se reflétait sur les façades des maisons avec une splendeur d'incendie.

Il y avait déjà de l'animation. Les tramways passaient, chargés de gens matineux; les chevaux de relais trottaient par couples, sous la conduite de gamins qui les montaient à poil; et, aux deux bords de l'avenue, des bandes d'ouvriers se hâtaient, encore ensommeillés, allant à la conquête du pain dans la direction des fabriques, avec la sacoche de leur déjeuner sur l'épaule et la cigarette aux lèvres.

En ville, les servantes cheminaient d'un pas léger sur les trottoirs, leurs paniers blancs au bras; les balayeurs ramassaient la boue de la nuit précédente; le long du ruisseau pataugeaient les vaches laitières, avec leur monotone tintement de clochettes; les portes des boutiques s'ouvraient, les étalages se pavoisaient d'objets multicolores; et, un peu partout, on entendait le frottement sec des balais jetant à la rue et dispersant dans les rayons du soleil la poussière qui s'envolait en nuages dorés.

Lorsque les tartanes arrivèrent à la Poissonnerie, les vieilles commissionnaires accoururent pour décharger les paniers et pour aider à descendre de voiture, non sans un respect servile, ces marchandes que leur propre misère les indui sait à considérer comme des dames.

Les poissonnières, toujours enveloppées dans leurs vastes manteaux, entrèrent l'une après l'autre par les baies étroites, obscures comme des guichets de prison, bouches fétides par où s'exhalait la puanteur moite de la Poissonnerie.

Bientôt, tout le petit marché fut en mouvement. Sous les toits de zinc où dégouttait encore la pluie de la nuit précédente, les marchandes vidaient leurs paniers sur les tables de marbre et alignaient les poissons sur un lit de glaïeuls verts. Les grosses pièces, débitées en larges rondelles, exhibaient leur chair sanguinolente; des cuveaux sortait la « qualité » de la veille, c'est-à-dire le poisson conservé depuis un jour dans la glace, aux yeux troubles et aux écailles ternies; et la sardine s'entassait dans une confusion démocratique, près des orgueilleux surmulets et des crevettes en modeste robe grise.

Le côté opposé du petit marché avait pour occupantes une autre espèce de vendeuses, habillées de la même façon que celles du Cabañal, mais d'un aspect plus misérable et plus

répugnant. C'étaient les poissonnières de l'Albufera, les femmes de cette race étrange et dégradée qui vit dans la lagune sur des barques plates, noires comme des cercueils, entre d'épaisses cannaies, sous des huttes baignées par les marécages, et qui trouve sa subsistance au fond des eaux bourbeuses : misérables femelles au visage hâve et terreux, aux yeux animés par l'éclat des éternelles fièvres tierces, aux jupes qui sentent, non la salubre brise marine, mais le miasme des canaux croupissants, la fange infecte qui, lorsqu'on la remue, exhale la mort. Celles-là vidaient sur leurs tables des sacs énormes qui palpitaient comme des êtres doués de vie et qui vomissaient une grouillante masse d'anguilles contractant leurs noirs anneaux visqueux, s'entortillant par leurs ventres blanchâtres et dressant leurs têtes pointues de couleuvres. Près des anguilles gisaient, morts et flasques, les poissons d'eau douce, les tanches à l'insupportable odeur et aux singuliers reflets métalliques, évoquant l'idée de ces fruits tropicaux qui, sous une écorce d'un sombre lustre, enferment dans leur pulpe le poison...

Parmi ces malheureuses femmes, il y avait encore des catégories; et quelques-unes, les plus infortunées, assises par terre, sur le sol humide et glissant, entre les rangées des tables, offraient de longues brochettes de joncs où étaient enfilées des grenouilles, les jambes écartées et les bras en l'air, comme des danseuses.

La Poissonnerie devenait très vivante. Les acheteurs commençaient d'affluer; et les marchandes échangeaient entre elles des signes mystérieux, des bouts de phrases dans un argot spécial pour signaler l'approche des alguazils, — ce qui faisait disparaître sous les tabliers et sous les jupes, avec une rapidité de prestidigitation, les poids trop légers.

Elles ouvraient avec de vieux couteaux ébréchés et crasseux le ventre argenté des poissons; les entrailles fétides tombaient sous les tables, et les chiens errants, après les avoir flairées, poussaient un grognement de dégoût et fuyaient jusqu'aux galeries voisines, vers les étaux des boucheries.

Ces poissonnières, qui tout à l'heure s'empilaient amicalement dans la même tartane, se regardaient maintenant d'une table à l'autre avec hostilité, se lançaient des coups d'œil de

provocation chaque fois qu'elles se chipaient un client. Un esprit de lutte, de brutale concurrence, emplissait ce petit marché obscur, dont toutes les dalles suaient la pourriture et l'infection. Elles criaient avec des voix qui déchiraient les oreilles; elles frappaient sur leurs sordides balances pour attirer les acheteurs, interpellaient ceux-ci avec de petits mots d'amitié, avec des offres maternelles. Mais, une minute après, si le client s'avisait de marchander, leurs bouches mielleuses se transformaient soudain en bouches d'égout et déversaient sur le rebelle des torrents d'immondices, tandis qu'aux tables voisines éclatait un chœur d'insolentes risées : car, d'instinct, toutes ces femmes devenaient solidaires dès qu'il s'agissait d'insulter la pratique.

La mère Picores trônait majestueusement dans son grand fauteuil, avec son obésité mollasse de baleine, contractant son mufle poilu et ridé, changeant à chaque instant de posture pour mieux ressentir la tiède caresse de la chaufferette qu'elle gardait sous ses pieds, fort avant dans la belle saison, — luxe nécessaire pour son vieux corps d'amphibie imprégné d'humidité jusqu'aux os. Ses mains violacées ne restaient pas une seconde inactives. Une démangeaison éternelle semblait martyriser son rugueux épiderme, et ses gros doigts fouillaient le creux des aisselles, se glissaient sous le foulard, s'enfonçaient dans la tignasse grise, faisaient trembler par leurs furieux grattements le ventre énorme qui retombait sur les cuisses comme un ample tablier, retroussaient avec une étonnante impudeur les pans inextricables des jupons pour tourmenter les mollets bouffis. Elle avait, de longue date, ses clients à elle, et elle ne se donnait pas grand'peine pour en acquérir de nouveaux; mais elle éprouvait une joie diabolique, lorsque, fronçant les sourcils, elle pouvait cracher quelque triviale injure contre les dames hargneuses qui accompagnaient leurs servantes au marché. Sa grosse voix éraillée était presque toujours celle qui prononçait le dernier mot, dans les disputes de la Poissonnerie; et tout le monde riait de ses boutades à faire frémir et des maximes de philosophie sans vergogne qu'elle proférait sur un ton d'oracle.

En face d'elle était placée sa nièce Dolores qui, les manches retroussées, montrait ses beaux bras en jouant négligemment

avec les plateaux de sa balance; elle souriait coquettement pour faire voir son éblouissante denture à tous les bons bourgeois qui, attirés par la grâce de ce gentil visage, venaient choisir eux-mêmes le poisson qu'ils emportaient dans un joli cabas de sparte bordé de rouge.

Rosario, elle, était du même côté que maman Picores, mais un peu plus loin et séparée de la vieille marchande par deux tables; et elle avait rangé avec soin sa marchandise, de telle sorte que la plus fraîche fût bien en vue.

Les deux belles-sœurs pouvaient donc se regarder face à face; et, chaque fois que leurs regards se rencontraient, elles avaient un geste de mépris et se tournaient le dos; mais, tout de suite après, leurs yeux recommençaient à se chercher et se croisaient avec des marques de colère. Ce matin-là, elles n'avaient pas encore eu de prétexte pour entamer leur querelle quotidienne. Mais l'occasion ne tarda pas à s'offrir, lorsque la belle Dolores, par ses sourires et par les tintements de sa balance luisante comme l'or, eut amené près d'elle un client qui marchandait quelque chose à Rosario.

La petite femme sèche, nerveuse et maladive, se hérissa comme un coq maigre, les pommettes livides de rage et les yeux brillants de fièvre. « Cela était-il tolérable? Ah! la mauvaise gale! Enlever à une honnête femme ses vieilles pratiques! Voleuse!... et pis que voleuse! »

L'autre, magnifique à voir, prit un port de reine et huma le vent, de son petit nez gracieux. « Qui était la voleuse? Elle? Il n'y avait pas de quoi se fâcher si fort, ma fille! Au marché, tout le monde se connaissait et les gens savaient bien à qui ils avaient affaire. »

Cette réponse mit en joie toute la Poissonnerie. La comédie ordinaire allait commencer. Les marchandes échangeaient des clins d'œil malicieux et oubliaient la vente. Les acheteurs se réunissaient en cercle et souriaient de satisfaction, réjouis du hasard qui les gratifiait de ce spectacle. Un alguazil, qui venait de pénétrer sous la galerie, se retira prudemment, en homme d'expérience; et maman Picores leva les yeux au ciel, scandalisée par cette discorde qui n'avait pas de fin.

« Oui, une voleuse! — répétait Rosario. — C'était connu : l'autre avait la manie de lui voler tout ce qui lui apparte-

nait ! Les preuves ne manquaient pas. A la Poissonnerie, Dolores lui volait ses clients ; et là-bas, au Cabañal, elle lui volait autre chose... Autre chose : la coquine savait bien ce que cela voulait dire... Comme si la mauvaise bête n'en avait pas assez avec son Recteur, *un lanudo*[1] plus aveugle qu'une taupe, incapable de savoir comment il avait le front ! »

Ce torrent d'outrages ne parvenait pas à dissiper le calme hautain de Dolores. La belle poissonnière voyait toutes ses voisines se mordre les lèvres pour réprimer la forte envie de rire que leur donnaient ces allusions à elle-même et à son mari ; et, comme elle ne voulait pas que la Poissonnerie s'amusât à ses dépens, elle affectait la sérénité.

—Tais-toi, folle ! tais-toi, envieuse ! — disait-elle avec un accent dédaigneux.

Mais Rosario répliqua. « Envieuse, elle ? Et de qui ? D'une traînée qui avait la pire des réputations au Cabañal ? Merci bien ! Elle était une honnête femme, incapable de prendre le mari d'une autre. »

Et Dolores ripostait :

— Prendre le mari d'une autre ? Comment ferais-tu, avec ta face de sardine ? Tu es trop laide pour ça, ma fille. »

Elles continuaient à s'injurier ainsi, Rosario de plus en plus livide, gesticulant de ses mains crispées tandis qu'elle parlait, Dolores, les poings sur les hanches, hautaine et souriante comme si sa bouche fraîche eût débité des gentillesses.

Une ardeur belliqueuse envahissait le petit marché. Des groupes s'étaient formés aux portes, et toutes les marchandes avançaient par-dessus les tables leurs bustes de furies échevelées, faisant claquer la langue comme pour exciter des chiens, approuvant par des éclats de rires les cyniques reparties de Dolores et frappant les balances avec les poids pour soutenir par les accords de ce cliquetis métallique le duo forcené des invectives.

Dolores, pour signifier tout son mépris, trouva enfin quelque chose de décisif.

— Tiens ! parle à celui-là.

1. Littéralement, « bête à laine, mouton ». — La fin de la phrase explique suffisamment la signification usuelle de ce terme.

Et, se retournant par un vigoureux coup de reins, elle s'appliqua au bas du dos une claque sonore qui fit trembler dans la percale l'opulente masse de la chair élastique et dure.

Cela eut un succès fou. Les poissardes retombaient sur leurs sièges, suffoquées par le rire; les marchands de thons et les tripiers des tables voisines, réunis en groupes, retiraient leurs mains de leurs tabliers pour applaudir; et les braves bourgeois, ne songeant plus au cabas des emplettes, admiraient ces courbes hardies, d'une si ferme puissance.

Mais le triomphe de Dolores fut de courte durée. Lorsqu'elle présenta de nouveau son visage souriant, elle reçut en plein, dans les yeux et sur le nez, deux poignées de sardines lancées par Rosario, ivre de fureur.

La belle poissonnière bondit. « A elle une pareille insulte? Cette méchante perche pouvait venir : on allait se regarder de plus près! » Et elle quitta sa place, retroussant davantage encore ses manches, avec des yeux qui semblaient lui sortir de la tête, tant les points d'or étincelaient.

L'autre s'avançait, tête baissée, pantelant de rage, mâchonnant les injures les plus atroces, bousculant ceux qui essayaient de lui barrer le chemin.

Elles s'empoignèrent au milieu de l'allée, entre les deux rangs de tables. La femmelette chétive heurta impétueusement la robuste femme, sans réussir à l'abattre. C'était le conflit des nerfs et des muscles, c'était la colère s'attaquant à la force sans même l'ébranler.

Dolores, qui attendait de pied ferme, avait accueilli sa rivale par une dégelée de soufflets qui rougirent affreusement les joues maigres de Rosario. Mais soudain elle-même poussa un cri et porta ses deux mains à ses oreilles : « Ah! la chienne!... » Rosario lui avait arraché une de ces boucles ornées de grosses perles qui étaient l'admiration de la Poissonnerie entière. Des filets de sang coulaient entre les doigts de la blessée. « Était-ce là une façon loyale de se battre? Il n'y avait que les vilaines drôlesses pour user de moyens pareils! Certaines gens avaient été envoyés aux galères pour beaucoup moins que ça! »

Et Dolores pleurnichait en se tamponnant l'oreille, dans une gracieuse attitude de fillette qui souffre.

La bataille avait été rapide comme un éclair. Avec deux revers de main, maman Picores sépara les combattantes; et tandis que la vieille attrapait Rosario, pâle et effrayée de ce qu'elle venait d'accomplir, un groupe de marchandes consolait Dolores et la retenait : car la vaillante fille, excitée par les picotements aigus de son oreille sanglante, voulait s'élancer de nouveau sur son ennemie.

Par-dessus le rassemblement, on vit apparaître les képis des alguazils, qui tâchaient de s'ouvrir un passage. Alors, la vieille donna ses ordres : « Tout le monde à sa place, et *motus*! Ce n'était pas une chose à faire, de fournir à ces flâneurs-là le contentement d'ennuyer d'honnêtes femmes par des procès-verbaux et des citations en justice. Il ne s'était rien passé du tout. »

On mit un foulard de soie sur la tête de Dolores, pour cacher l'oreille sanglante. Les poissonnières regagnèrent leurs places, où elles s'installèrent avec une gravité comique, criant leur poisson à pleine gorge; et les alguazils allèrent de table en table, au milieu de ce vacarme infernal, sans obtenir d'autre réponse que des paroles courroucées. « Que venaient-ils chercher là? Leur poste était ailleurs. Il ne s'était rien passé du tout. Ils arrivaient toujours quand on n'avait pas besoin d'eux. ». Et ils durent quitter la Poissonnerie l'oreille basse, poursuivis par la grosse voix de maman Picores, outrée d'indignation contre le zèle intempestif de ces « propres à rien », et par le tapage ironique des balances qui leur faisaient un infernal charivari.

Le calme se rétablit enfin, et les poissardes ne pensèrent plus qu'à leur clientèle. Quant aux deux ennemies, elles ruminaient silencieusement leur exaspération. Rosario se tenait droite sur son siège, les bras croisés, le regard fixe et farouche, sans se préoccuper de vendre, tel un sphinx en colère, tandis qu'on voyait se marquer de plus en plus sur ses joues les traces violettes des soufflets; et Dolores lui tournait le dos, faisant effort pour contenir les larmes que lui arrachait la douleur.

Maman Picores était inquiète; elle parlait à haute voix, comme si elle tenait conversation avec les poissons raidis qui s'allongeaient devant elle. « Ces deux pécores allaient-elles

continuer à se jalouser ainsi toute leur vie? Toujours tue-moi ou je te tue? Et ça, pour une question d'hommes! Les bêtes! Comme s'il n'y avait pas ici-bas plus d'hommes qu'il n'en aurait fallu! Il était urgent de mettre ordre à cela; oui, pardieu, et elle s'en chargeait. Si les sottes refusaient de se réconcilier, elle les rappellerait à la raison avec de bonnes taloches. Elle savait la manière. »

A onze heures, elle avala le déjeuner qu'une commissionnaire lui apporta : un chanteau de pain avec deux côtelettes juteuses qu'elle dépêcha en quatre bouchées; puis, tout en essuyant avec son tablier malpropre l'étoile de rides profondes qui entourait sa bouche luisante de graisse, elle alla se camper devant la table de sa nièce et la sermonna.

« Il était nécessaire d'arranger ça. Elle ne voulait pas qu'on bavardât sur le compte de la famille et que les siens fussent un objet de risée pour toute la Poissonnerie. Oui, il était nécessaire d'arranger ça. Elle l'exigeait; et, quand elle exigeait une chose, cette chose se faisait envers et contre tous, dût-elle avoir à souffleter la moitié du monde. Ça devenait drôle, quand elle se fâchait; et ce qui était arrivé n'était rien en comparaison de ce qui arriverait bientôt, si elle se mettait de la partie!... »

— Non, non! — gémissait Dolores, les poings serrés, en hochant la tête.

« Comment, non? Bon gré mal gré, il fallait que cette guerre-là prît fin. Elles étaient belles-sœurs, et ce qui venait de se produire n'avait rien d'irréparable. Rosario avait déchiré l'oreille à Dolores? Mais Dolores avait d'abord administré des gifles magnifiques à Rosario. Ça se compensait; et maintenant, il restait à conclure la paix. Était-ce entendu? Il n'y avait qu'à se taire, et à obéir. »

Puis, elle s'approcha de Rosario, à qui encore elle parla plus rudement: « Ah! oui, Seigneur! la femme de Tonet était une mauvaise bête, une chienne enragée. Et il ne s'agissait pas de répliquer et de regarder avec cet air furieux; sinon, elle lui jetterait un poids à la tête. C'était sa façon, à elle, de se faire écouter!... Et, au surplus, Rosario avait bien peu de respect pour une ancienne amie de sa mère. Bref, il fallait en finir. Elle l'avait dit, et ça suffisait. Qu'est-ce que c'était,

que cette manière de se battre? Est-ce qu'on arrachait ainsi les oreilles aux gens? Il n'y avait qu'une brute pour faire ça. Quand on voulait se battre, on se battait loyalement : on tapait dur, aux endroits où les coups ne font pas jaillir de sang. Elle-même, ici présente, s'était crêpé le chignon avec toutes celles de son âge. La plus forte retroussait les jupes de l'autre; et alors, en douceur, fouette, je te fouette! si bien que l'autre était réduite à s'asseoir de côté pendant huit jours. Mais ensuite, aussi bonnes amies que devant, et on s'en allait faire la paix à la chocolaterie. Voilà comment se conduisent les personnes convenables, et c'est cela qui se ferait encore aujourd'hui, puisqu'elle le disait... Non? Parce que Dolores lui débauchait son mari?... Au diable le mari! Est-ce que c'était Dolores qui courait après? C'est les hommes qui courent après les femmes; et, si Rosario voulait sûrement retenir le sien, au lieu de faire la sotte, elle n'avait qu'à se bien attifer chez elle. Pour conserver un homme, il faut de l'énergie, sacrebleu! et surtout il faut prendre ses précautions pour qu'une fois dehors il n'ait plus envie de courir la pretentaine. Quelles femmes que celles de maintenant! Elles ne savent rien de rien. Ah! maman Picores voudrait être dans la peau de Rosario: on verrait si son homme manquait à ses devoirs!... Il n'y avait rien à répliquer. C'était entendu. L'affaire s'arrangerait. Rosario et Dolores lui obéiraient; sinon... »

Et, après avoir entremêlé les menaces et les rudes paroles affectueuses, maman Picores revint à sa table pour continuer la vente.

Ce jour-là, on eut vite fait. Les acheteurs demandaient beaucoup de poisson, et, vers le coup de midi, les tables étaient presque vides. Ce qui restait fut enfoui dans des cuveaux, entre des couches de glace et des linges mouillés. Les *tartaneros* vinrent enlever les paniers, qu'ils empilèrent à l'arrière de leurs voitures branlantes.

Au milieu de la Poissonnerie, maman Picores mettait sa mante à carreaux, entourée de quelques vieilles amies, fidèles compagnes qui, pour le voyage quotidien, prenaient toujours la même tartane qu'elle. Le moment était venu de régler l'affaire des petites. Elle alla donc aux tables des deux

rivales et les fit sortir de leurs places en les pinçant et les bousculant. Dolores et Rosario, vaincues par la terrible opiniâtreté de la matrone, se tenaient l'une à côté de l'autre, honteuses et gênées de ce voisinage, mais sans oser desserrer les dents.

— Vous viendrez nous prendre à la chocolaterie, — ordonna la vieille au *tartanero*.

Et le majestueux groupe de mantes à carreaux et de jupons puants sortit de la Poissonnerie, faisant résonner les dalles sous un piétinement sec de galoches.

L'une derrière l'autre, à la file, elles traversèrent la place du Marché, où se concluaient encore les dernières ventes. L'énorme Picores marchait la première et s'ouvrait un passage à grandes poussées ; puis venaient ses amies, à la trogne ridée et aux yeux jaunâtres ; et l'arrière-garde se composait de Rosario qui, étant arrivée à pied, devait remporter de même ses paniers vides, et de Dolores qui, en dépit de son oreille blessée, souriait aux galanteries provoquées par son visage brun encadré dans le foulard.

Elles prirent possession de la chocolaterie comme des habituées de la maison. Les paniers de Rosario, qui empestaient, furent déposés dans un coin ; et, avec un grand bruit de chaises remuées, toutes les poissardes s'assirent autour d'une table de marbre, mêlant leur odeur de pauvres gens au parfum de mauvais chocolat qui venait de la cuisine.

Maman Picores soufflait de satisfaction, à se voir dans cette salle fraîche qui pour elle était une merveille de luxe, et elle en considérait une fois de plus tous les détails, que pourtant elle connaissait très bien : la natte bariolée, sur le plancher ; les murailles revêtues de carreaux blancs, le tambour de vitres dépolies, ornées de petits rideaux rouges ; les glacières d'étain, immobiles devant la porte, la panse enfoncée dans le seau de liège, avec leur chapeau pointu en métal ; à l'intérieur, le comptoir et ses deux urnes de verre, pour les biscuits et les *azucarillos*[1] ; derrière le comptoir, la patronne somnolente, agitant paresseusement, au bout d'un roseau,

1. Sorte de meringue très légère, qui se fait avec du sucre, du blanc d'œuf et du jus de citron. Plongée dans un verre d'eau, elle fond entièrement et donne une boisson analogue à la limonade.

cette chevelure de papiers frisés avec laquelle on chasse les mouches.

« Que voulaient-elles prendre? La même chose que d'habitude : ça ne se demande pas. Une tasse d'une once par personne, et un verre d'eau fraîche. »

C'était la quatrième tasse de chocolat que maman Picores allait engloutir depuis le matin ; mais son estomac et celui de ses amies étaient à l'épreuve du caracas falsifié qu'elles dégustaient avec une volupté de sybarites. « Y avait-il au monde quelque chose de plus exquis? Ça épanouissait l'âme! » Et les narines plissées des vieilles se contractaient avec un frémissement de gourmandise impatiente, à respirer la vapeur bleuâtre qui s'élevait des tasses blanches. Les morceaux de petit pain, enduits de chocolat brunâtre et ruisselant, montaient vers les bouches édentées et s'y engouffraient. Mais les deux jeunes femmes mangeaient à peine, courbant le front pour ne pas croiser leurs regards.

Cependant, lorsque la tasse de la mère Picores fut à peu près vide, sa grosse voix rompit le pénible silence. « Les bêtasses ! Elles étaient encore fâchées? Quelles mines elles se faisaient! Quelles rancunes elles se gardaient! Plus pimbêches que des demoiselles ! Autrefois le monde avait meilleur cœur. Chacun a ses mouvements de vivacité, naturellement; mais, quand c'est passé, on n'y pense plus et on s'embrasse. Les piques se laissent à la porte de la chocolaterie, et, sitôt qu'on est entré, il n'y a que de bonnes amies toujours prêtes à se rendre service et à s'assister dans la peine. Voilà comment il faut être, sacrebleu! C'est ce que lui disait sa mère et ce qui s'était toujours dit à la Poissonnerie. Devant les tasses, on oublie tout, et on ne mêle pas le ressentiment à ce que l'on mange :

> « *O rancœur, tu ne dois par la gorge passer:*
> *Elle est pour chocolat, petit pain et quinset!...* »

Sur quoi, et bien que les verres ne fussent pas pleins de *quinset*, car ce n'était pas encore l'époque des glaces, toutes les vieilles, approuvant la philosophie de leur compagne, absorbèrent la tisane douceâtre des *azucarillos*, en exprimant leur satisfaction par des rots sonores.

Mais la mère Picores commençait à s'indigner de la silencieuse réserve des deux rivales : « Eh quoi ! est-ce qu'elles s'obstineraient éternellement à s'en vouloir ? Est-ce que ses conseils n'étaient pas raisonnables ? Allons, vite ! Rosario d'abord, puisqu'elle était la plus coupable. »

Et la petite femme, toujours le front baissé, en tiraillant les franges de sa mante, mâchonna confusément quelque chose sur son mari et dit enfin avec lenteur :

— Moi, si elle me promet... de lui faire mauvaise mine...

Aussitôt, Dolores éclata, redressa sa tête superbe :

« Lui faire mauvaise mine ? Est-ce qu'elle était un croquemitaine, un épouvantail, pour faire peur aux gens ? D'ailleurs, Tonet, l'heureux mari de Rosario, était le frère de son homme : on ne peut fermer la porte au nez d'un beau-frère ni le recevoir avec une face de vinaigre. Mais, après tout, elle était bonne ; elle n'avait pas le goût des disputes ; elle voulait vivre en paix honnêtement, et elle ne se souciait pas que l'on clabaudât sur son compte. Car tout ça, ce n'étaient que des cancans, des mensonges de méchantes gens qui ne savent comment allumer la guerre dans les bons ménages. Tonet lui avait fait la cour avant qu'elle épousât Pascualo ? Et puis après ? Était-ce la première fois que cette chose-là s'était vue ? Et quel autre motif y avait-il pour qu'on inventât contre elle toutes ces calomnies ? Elle le répétait : ce qu'elle voulait, c'était la paix et la tranquillité. Faire mauvaise mine aux gens, non ! Mais si, par la suite elle prenait avec Tonet quelques familiarités, ce qui n'aurait rien de mal puisqu'il était son beau-frère, elle promettait qu'elle ne recommencerait plus à le laisser voir, pour que les mauvaises langues n'eussent pas occasion de s'en prendre à elle. »

La mère Picores était radieuse. « Voilà comment elle aimait les personnes ! Un bon cœur avant tout ! Eh bien, Rosario était-elle satisfaite ? Est-ce que ça ne lui suffisait pas ? Maintenant, elles allaient s'embrasser, et tout serait fini. »

A contre-cœur et presque forcées par les vieilles, les deux belles-sœurs s'embrassèrent, sans se lever de leurs chaises. La tante, heureuse de sa victoire, parlait avec exubérance. « C'était folie que des femmes se disputassent pour un homme. Ils en étaient trop heureux, les gredins, parce que

cela leur donnait de l'importance et leur permettait de faire toutes leurs saintes volontés. La femme doit être énergique, très énergique, ramener tout de suite son mari à l'ordre, et, le cas échéant, l'obliger à demander pardon. Plus une femme est fière, et plus on l'aime. C'est comme ça qu'elle-même faisait avec son défunt, lorsqu'elle avait soupçon de quelque chose : — Décanille, et passe l'hiver où tu as passé l'été !... — Toujours une humeur de dogue ; jamais de cajoleries ni de grimaces. Voilà de quelle manière une femme obtient le respect. »

Dolores, sérieuse et digne, se mordait les lèvres, comme pour retenir de force un rire qui chatouillait la bouche. Mais Rosario protestait : « Non, elle ne pensait pas comme maman Picores. Elle se conduisait bien, et elle avait droit que Tonet fît de même. Elle détestait les disputes et les mensonges. »

La vieille l'interrompit : « Tout ça, c'étaient des sornettes, des giries, des niaiseries... Il fallait prendre les hommes comme ils sont... N'est-il pas vrai, mes petites ? »

Et toutes les amies approuvèrent en hochant leurs têtes de peaux-rouges.

Le *tartanero* avait déjà montré deux ou trois fois son nez à la porte. Il s'impatientait et manifestait son envie de se mettre en route par d'innombrables apostrophes lancées contre ces vieilles qui se servaient de sa tartane comme d'une voiture particulière.

— Attends, face de paille ! cria la grosse voix enrouée. Est-ce que nous ne te payons pas ?

Enfin elles se décidèrent à partir ; et maman Picores, voyant que ses amies fouillaient dans leurs bourses pour payer chacune sa tasse, étendit le bras majestueusement :

« Aujourd'hui, personne ne paierait, sacrebleu ! La fête était pour son compte ; elle voulait fêter la réconciliation des petites. »

Et, se mettant debout, elle retroussa sa robe et son jupon, pour atteindre, sur sa chemise, une grande bourse attachée à sa ceinture. Elle tira de cette bourse une paire de ciseaux à vider le poisson, tout couverts d'écaille, puis un couteau rouillé, enfin une poignée de sous qu'elle étala sur la table.

Ensuite, elle passa cinq minutes à compter et recompter le billon poisseux, saturé d'une puanteur marine; et, finalement, elle en laissa un petit tas sur le marbre et sortit de la chocolaterie, alors que toutes ses amies étaient déjà remontées dans la tartane.

Rosario, chargée de ses paniers vides, était debout sur le trottoir en face de Dolores; et les deux femmes se regardaient sans savoir que dire. Maman Picores invita Rosario à monter aussi dans la tartane: on se serrerait un peu et on la reconduirait chez elle. « Non?... Eh bien, ce serait comme elle voudrait. Mais elle n'oublierait pas ce qui avait été promis-Paix et tranquillité parfaites! »

— Adieu, Rosario, dit Dolores en souriant avec grâce. Tu sais que maintenant nous sommes amies.

Et, après l'avoir saluée d'un geste affectueux, elle escalada le marchepied, suivie de sa tante, tandis que la tartane s'inclinait en gémissant sous le poids de ces deux opulentes membrures.

La guimbarde s'éloigna avec des craquements de dislocation et des grincements de vieille ferraille. Et la maigre femme, toujours chargée de ses paniers, demeura immobile sur le trottoir, comme si elle s'éveillait d'un rêve, stupéfaite et ne pouvant croire à la réalité d'une réconciliation avec sa rivale.

VI

Cependant *la Garbosa* faisait route vers Alger. Mais la brise était faible, parfois même cessait entièrement; de sorte qu'il avait fallu toute une journée pour traverser le golfe de Valence et qu'on n'était pas arrivé avant la nuit close dans les parages du cap San Antonio.

Autour de la barque frétillaient, semblables à des poissons de feu, les reflets brasillants du phare, cassés et roulés par l'incessante palpitation des eaux. Le cap se détachait avec sa gigantesque falaise à pic, façonnée et noircie par les tempêtes; et, plus loin, à l'intérieur des terres, le sombre Mongó dressait l'interminable élévation de ses pentes, faisant une

grosse tache sur l'immensité bleue. Maintenant, la mer libre s'ouvrait devant la barque : on entrait pour tout de bon sur le chemin de l'Algérie.

Le Recteur, installé à la poupe, près du gouvernail, regardait l'obscure masse du cap, comme pour s'orienter, et en même temps il surveillait de l'œil une vieille boussole que lui avait prêtée son oncle et où se refléchissait, sur le verre terni, la lumière du petit falot qui éclairait la barque.

Tonet, assis près de lui, l'aidait de son expérience. Entre tous ceux qui se trouvaient à bord, il était le seul qui eût fait le voyage d'Alger. « La route était facile : aussi aisée à suivre qu'une route carrossable. En arrivant près du cap, barre au sud-ouest; ensuite, il n'y avait plus qu'à laisser *la Garbosa* courir droit devant elle, si le vent était favorable. »

Le Recteur empoigna des deux mains la barre du gouvernail: la barque vira, poussant des plaintes comme un malade qui change de posture; la petite houle berceuse qui jusqu'à ce moment l'avait abordée par le côté, commença de l'atteindre par la proue, l'obligeant à donner de lents coups de tête qui faisaient bouillonner l'écume, toute blanche dans l'obscurité; et le phare apparut à l'arrière, brisant sa projection rougeâtre dans les remous du sillage.

Une fois cette manœuvre exécutée, on pouvait dormir. Tonet s'étendit au pied du mât, avec un rouleau de cordages pour oreiller et un morceau de toile à voile pour couverture. Quant à Pascualo, il resterait à la barre pendant la première moitié de la nuit; et puis son frère le remplacerait et serait de quart jusqu'au matin.

Le Recteur fut donc seul à veiller sur *la Garbosa*. Malgré le clapotis de la houle, il entendait les ronflements de l'équipage couché presque à portée de sa main.

Cet homme qui, en mer, était toujours libre de préoccupations et qui jetait les filets même par gros temps, ne put se défendre d'une certaine inquiétude, quand il se trouva seul. Les soucis du propriétaire commençaient à le tourmenter. Cette affaire entreprise à son compte le rendait peureux. Comment se terminerait l'aventure? *La Garbosa* pourrait-elle résister, si une bourrasque lui tombait dessus? Ne se ferait-il pas prendre par la douane, lorsqu'il reviendrait

en Espagne avec sa cargaison? Attentif comme un père qui compte les accès de toux et les pulsations de son enfant malade, il tendait l'oreille aux craquements douloureux de cette vieille *Garbosa*, et il lui semblait que c'étaient des plaintes arrachées à lui-même par la douleur; et il regardait en l'air, vers le haut de la voile qui, vue du pont, semblait déchirer avec sa pointe cette voûte céleste où des trous innombrables laissaient passer la scintillante splendeur de l'infini.

La nuit s'écoula tranquillement, et le jour se leva parmi de petits nuages rouges, aussi chaud que si l'on était déjà en été. La voile palpitait comme une aile d'oiseau, à peine gonflée par les souffles tièdes qui caressaient la surface chatoyante de la mer, unie et bleuâtre comme un miroir vénitien. On ne voyait plus la côte. A bâbord, légères sur l'horizon comme des brumes matinales, on apercevait deux vagues taches roses. Tonet les fit remarquer à ses camarades et leur apprit que c'étaient les îles d'Ibiza et de Formentera.

La Garbosa s'avançait avec lenteur dans le vaste cercle d'eaux paisibles à la limite duquel, sous forme de points confus, flottaient des fumées blanches de bateaux à vapeur. La marche de la barque était si paresseuse qu'elle produisait à peine de faibles ondulations autour de l'étrave ; bien souvent la voile pendait le long du mât, inerte, balayant le plancher avec son coin inférieur.

Du pont de *la Garbosa*, la vue plongeait dans les profondeurs sous-marines. Les nuages et la barque elle-même se reflétaient sur le fond bleu, par un prestigieux mirage. Des bandes de poissons, brillants comme des morceaux d'étain, filaient avec une rapidité nerveuse; des dauphins monstrueux se jouaient comme des enfants espiègles, exhibant à fleur d'eau leur mufle grotesque et leur flanc noir tacheté de poudre étincelante; les muges volants, papillons de la mer, battaient des ailes, puis se renfonçaient dans le mystère des eaux, après quelques instants de vie aérienne. Et mille êtres étranges, aux formes fantastiques, aux couleurs indéfinissables, bigarrés comme des tigres ou noirs et funèbres, corpulents et gigantesques ou menus et alertes, à la grosse tête et au corps exigu ou à la petite tête et au ventre ballonné, grouillaient et s'agitaient autour de la vieille barque, comme

si elle eût été un de ces bateaux mythologiques auxquels faisaient escorte les divinités de la mer.

Tonet et les deux matelots profitaient du calme pour jeter des lignes. A l'avant, le mousse avait soin du fourneau, sur lequel bouillait la marmite de midi ; et le Recteur, se promenant à l'étroite poupe et considérant l'horizon, enrageait de voir ce calme plat. Quoique *la Garbosa* ne fût pas immobile, elle semblait pourtant clouée toujours à la même place.

Dans le lointain, on apercevait une goélette qui, les voiles tombées, retenue par le calme, avait le cap à l'est, cherchant peut-être à gagner Malte ou Suez. Sur la ligne de l'horizon passaient à grande allure des vapeurs aux larges cheminées, très lourds, enfoncés jusqu'à la ligne de flottaison : c'étaient des navires chargés de blé qui venaient de la mer Noire et qui allaient vers le détroit de Gibraltar, portant dans leurs entrailles l'immense récolte de la Russie méridionale.

Le soleil était au zénith. Les eaux resplendissaient sous un flamboiement d'incendie ; l'air était chaud comme en été ; sur le pont de la barque, les vieilles planches se calcinaient et avaient des crépitations de bois qui brûle.

Quand le déjeuner fut prêt, le patron et les matelots s'assirent au pied du mât, dans l'ombre de la voile, et mangèrent avec leurs cuillers à même le pot. Ils étaient dépoitraillés, moites de sueur, anéantis par ce calme étouffant. La bouteille passait continuellement de main en main, pour arroser les gosiers secs ; et, parfois, l'équipage regardait avec envie les oiseaux de mer qui voltigeaient au ras de l'eau, comme s'ils avaient eu peur de se risquer dans l'atmosphère trop pesante.

Après le déjeuner, les matelots restèrent d'abord engourdis, les yeux errants, avec une hébétude d'hommes ivres ; mais ils étaient ivres de soleil plutôt que de vin. Puis, ils allèrent dormir à la « niche », dans la cale de cette vieille guimbarde ; et ils se glissèrent l'un après l'autre par l'écoutille, s'affalant sur les planches où l'eau suintait et qui geignaient à la moindre secousse.

La soirée et la nuit se passèrent sans incident. Au matin du troisième jour, le vent fraîchit, et *la Garbosa*, tel un vieux cheval de bonne race qui sent l'éperon, se mit à se cabrer et à faire des courbettes sur les eaux rugueuses.

Vers midi, on découvrit à l'extrême limite de la mer quelques flocons de fumée; et, peu après, l'équipage de *la Garbosa* vit surgir majestueusement, sur la verte zone de l'horizon, des mâts pareils à des clochers, des tours de forteresse, des châteaux flottants peints en gris clair, toute une ville habitée par des milliers d'hommes, qui s'avançait dans un nuage fuligineux, esquissant de capricieuses évolutions, tantôt ne formant qu'une seule masse et tantôt s'éparpillant jusqu'à occuper toute la mer : — un troupeau de léviathans qui remuaient et soulevaient les eaux avec leurs invisibles nageoires. C'était l'escadre française de la Méditerranée en manœuvres. On était près de la côte algérienne.

Le Recteur et les autres contemplèrent les vaisseaux avec étonnement et crainte. « *Recristo!* Quelles choses prodigieuses les hommes savent faire! Le plus petit de ces bateaux-là, cette canonnière blanche qui, pavoisée de drapeaux et de ballons noirs, circulait au milieu des autres navires en faisant des signaux comme un chef qui surveille la formation de ses troupes, n'avait besoin que de frôler leur barque pour la mettre en pièces. Quant à ces longues poutres noires et rondes qui montraient leur nez par les ouvertures des tourelles, qu'est-ce qu'il adviendrait d'eux, si un de ces monstres-là se mettait à éternuer? » Et les contrebandiers considéraient l'escadre avec l'inquiétude et le respect du jeune filou qui voit défiler un bataillon de la garde civile.

Les cuirassés s'éloignèrent et s'effacèrent bientôt sur l'horizon, sans laisser d'autre trace que des aigrettes vaporeuses qui elles-mêmes ne tardèrent pas à se dissoudre dans le bleu infini.

A quatre heures du soir, on vit se dessiner confusément une ombre qui ressemblait au dos arqué d'une baleine. La terre était en vue. Tonet se souvenait bien : cette ombre-là, c'était le cap de la *Mala Dona*, sentinelle avancée de la côte. Alger se trouvait à gauche.

La brise fraîchissait de plus en plus; la voile se creusait sur le mât incliné; la proue s'enfonçait et se relevait, comme pour saluer gentiment les bouillons de l'eau fendue qui l'aspergeait d'embruns; et *la Garbosa*, craquante et disjointe, avançait très vite, comme ces bêtes épuisées qui font un der-

nier effort quand elles sentent le voisinage de l'écurie et du repos.

Déjà le crépuscule tombait et, maintenant, sur les flancs de la *Mala Dona* embrumés par la distance, on voyait se dessiner de nouvelles terres, des collines basses avec des taches blanches faites par des groupes de maisons. La barque naviguait de plus en plus vite, comme attirée par la côte ; mais cette côte semblait reculer toujours: tels ces pays des contes de fées qui fuient à mesure que le voyageur accélère sa marche.

A la nuit close, *la Garbosa* obliqua vers le sud-est, laissant la *Mala Dona* à bâbord ; et elle se mit à longer le littoral, avec une petite houle qui la faisait sauter gaiement.

Sur le ciel d'un beau bleu turquin se découpait le profil dentelé de la côte. La terre envoyait une chaude haleine qui paraissait venir de quelque mystérieux logis imprégné de parfums étranges ; et la lune montait, dans la première phase de sa croissance : — une vraie lune de l'Orient légendaire, très mince, avec des cornes recourbées, comme celle qui figure sur l'étendard du Prophète et qui surmonte la coupole des minarets. Cette fois, on pouvait dire qu'on était en Afrique.

De *la Garbosa*, on percevait le ressac de la mer sur les falaises, les petites lumières des villages côtiers, les cris des Maures dans la campagne ; et, tout là-bas, à l'extrémité de la ligne montagneuse, à l'endroit où, par un détour capricieux, la mer semblait se rejeter à l'intérieur des terres, quelques points rouges brillaient d'un vif éclat.

C'était Alger, derrière un petit promontoire. Il leur fallut trois heures encore pour y parvenir. Les lumières se multipliaient comme s'il s'était produit de toutes parts sur le sol une subite éclosion de vers luisants. Ces lumières étaient de plusieurs sortes, différaient par la couleur et par l'intensité ; il y en avait des centaines qui, en file serpentine, paraissaient border un chemin le long du rivage.

Enfin, après une bordée pour doubler le promontoire, la ville apparut.

A l'exception de Tonet, tous les hommes de l'équipage demeurèrent ébaubis devant ce spectacle. « *Recristo !* Il fallait faire le voyage, rien que pour voir ça ! Le Grao et son port n'étaient que de la gnognotte. »

Ils entraient dans une vaste rade, sur des eaux sombres et mortés ; et le port s'ouvrait dans le fond, avec ses feux verts et rouges à l'entrée. En arrière du port, la ville s'échelonnait sur la colline, blanche malgré les ombres de la nuit, parée d'innombrables guirlandes lumineuses, comme si l'on y eût célébré quelque fête par une magnifique illumination. « En voilà, un gaspillage de gaz !... » Les reflets pourpres couraient sur les eaux du port comme si les poissons se fussent divertis à tirer là-dessous des fusées volantes ; les fanaux rouges brillaient dans la forêt des mâts, dont les uns étaient nus, avec la simplicité de la marine marchande, et les autres garnis de hunes et de mitrailleuses ; et, au delà, sur les quais, dans la ville basse, qui est tout européenne, on distinguait, splendides dans une coruscation d'incendie les façades des cafés chantants, les grands magasins, les boulevards traversés par un noir fourmillement de personnes et par un entrecroisement de petites voitures couvertes de tendelets en toile claire.

Jusqu'à la barque arrivaient, pêle-mêle, confondus et brouillés par la brise nocturne, les musiques des concerts, la sonnerie des clairons pour la retraite, le brouhaha de la foule encombrant les rues, les cris des Arabes porteurs d'outres qui se démenaient sur le port, toute la respiration haletante d'une ville exotique et commerciale, qui, après avoir commis durant le jour les pires scélératesses pour conquérir l'argent, se rue au plaisir, dès que la nuit tombe, avec un appétit furieux.

Pascualo, revenu de sa surprise, pensait à son affaire. Il se rappelait les instructions de son oncle ; et, tandis que les matelots calaient la voile pour mettre le bateau en panne, il allumait un bout de cable goudronné et agitait sur sa tête cette torche rougeâtre, en la dissimulant à trois reprises derrière un morceau de toile tenu par le mousse. Il répéta un grand nombre de fois ce signal, les yeux fixés vers la partie la plus obscure de la côte. Tonet et les autres observaient curieusement ce manège. Enfin, on vit briller à terre un feu rouge : ceux de l'« entrepôt » répondaient ; la chargement ne tarderait pas à venir.

Le Recteur expliqua les avantages de son système : « il ne fallait jamais charger dans le port. L'oncle Mariano savait

par expérience qu'il y avait là trop de « mouches » prêtes à télégraphier en Espagne le nom et le numéro matricule de la barque, pour gagner une part de la prise. Le mieux, c'était de recevoir le chargement dehors, la nuit, dans les ténèbres, et puis, sitôt le matin venu, de hisser la voile avant que personne eût pris garde à vous et de cingler vers la côte d'Espagne avant qu'un avis quelconque pût y parvenir. Dans ces conditions-là, allez donc deviner ce qu'il y avait dans la cale! » Et le bonasse pêcheur riait de sa prétendue malice, tout en admirant dans son for intérieur la sagesse de l'oncle qui lui avait donné de si bons conseils.

Tandis que le patron attendait l'arrivée du chargement, les yeux toujours fixés sur le point sombre de la côte où avait brillé le feu rouge, Tonet et les matelots, assis à la proue, les jambes pendantes au-dessus de la mer, contemplaient avec envie la ville illuminée. Le mari de Rosario se souvenait bien du séjour qu'il y avait fait, et il racontait à ses camarades ébahis les joyeuses courses dans Alger. Il leur indiquait du doigt les façades où se déployaient de grandes enseignes de gaz, et dont les fenêtres ardentes laissaient échapper une criarde musique et une confuse rumeur de guêpier. « Ah! messeigneurs, ce qu'il s'était amusé dans ces endroits-là! » Et le mousse, ouvrant la bouche d'une oreille à l'autre, avec des yeux luisants de gamin vicieux, croyait voir les chanteuses presque nues, coiffées d'un gigantesque chapeau de tulle, braillant sur le plancher de la scène et tortillant en mesure leurs hanches et leur ventre.

Cette rue qui s'allongeait tout droit le long du quai, — une interminable file d'arcades avec un bec de gaz dans chaque baie, de sorte que cela ressemblait au bas-côté d'une église, — c'était le boulevard de la République, bordé de grands cafés où messieurs les officiers venaient prendre l'absinthe; et ils y avaient pour voisins de table les riches Maures au turban monumental et les négociants juifs à la tunique de soie malpropre et superbe. Puis, il y avait d'autres rues, bordées aussi d'arcades et de somptueux magasins; puis, il y avait « la Place du Cheval[1] », avec la grande mosquée, une grosse

1. La place du Gouvernement, au milieu de laquelle s'élève la statue équestre du duc d'Orléans.

bâtisse blanche où ces nigauds d'Arabes entrent pieds nus, pour faire leurs politesses au tibia de Mahomet, tandis qu'en l'air, sur le sommet de cette petite tour que l'on apercevait de la barque, un bonhomme en turban trépignait et hurlait, à certaines heures, comme s'il était fou.

Dans toutes les rues, on rencontrait des dames très bien habillées, qui répandaient un parfum délicieux et qui se dandinaient comme des oies, répondant « merci » à toute parole galante ; des soldats avec des calottes à longs glands et des pantalons qui auraient pu contenir une famille entière ; des individus de tous les pays, la crème de chaque famille, qui étaient venus se réfugier là parce qu'ils s'étaient brouillés avec la justice ; et, à toutes les deux portes, il y avait un débit avec des tables sur le comptoir, où l'on servait l'absinthe à pleins verres... Tonet avait vu tout ça, et il le décrivait aux autres avec des gestes et des clignements d'yeux, renforçant, à l'occasion, la puissance descriptive de ses phrases par une pantomime qui faisait éclater les rires inconvenants du mousse.

Et la ville haute, où habitaient les Maures? *Redeù !* C'était ça qui méritait d'être vu ! Se rappelaient-ils cette ruelle qui est près du marché, au Grao, et dont on peut toucher les deux murs avec les coudes? Eh bien, c'était une rue très large en comparaison de ces gorges de loup qui s'enchevêtrent dans le quartier haut, avec des toits qui avancent jusqu'à les couvrir presque entièrement et avec un ruisseau d'immondices qui coule sur les dalles des escaliers. Il fallait se donner des forces dans tous les cabarets du chemin, quand on voulait gravir des rues pareilles ; et il fallait aussi se boucher le nez devant les magasins, misérables bouges sur le seuil desquels ces brigands de Maures fumaient, accroupis, en se disant Dieu sait quoi dans leur jargon de chiens.

Là, on menait vraiment une vie d'homme, et on remplissait à peu de frais son ventre, les jours de misère. Celui qui avait bon estomac, et qui ne craignait pas de voir manger le couscous avec les mains dont on venait de se caresser les pieds, pouvait s'offrir pour un réal une assiettée comble, deux œufs rouges comme des œufs de Pâques, et ensuite boire du café dans une tasse grande comme une coquille de noix, étendu

sur l'estrade d'une taverne arabe où il s'endormait au son d'une flûte et de deux tambours de basque.

Rien n'y manquait pour la gaudriole. Il y avait les petites Mauresques charitables, à la disposition de tout le monde, et qui, du seuil de leurs portes, appelaient les passants, avec la face peinturlurée, les ongles teints en bleu, la poitrine tatouée de dessins grotesques; il y avait les grosses négresses des établissements de bains, qui souriaient avec des yeux de chiens de faïence en vous offrant de vous masser avec leurs pattes énormes; et, *rediel!* il y en avait d'autres encore, qui étaient les bourgeoises, le visage couvert de telle sorte qu'on leur voyait seulement le nez et un œil, avec de vastes culottes où elles se tortillaient en marchant, et qui laissait entrevoir sous leur manteau une petite veste d'or, des bras pareils à un étalage d'orfèvrerie, et une volumineuse poitrine où pendaient une infinité de chapelets en menues pièces de monnaie et en demi-lunes.

Et quels yeux, mes petits! Et quelle tournure! Il n'avait pas oublié une certaine négresse cossue, qu'il avait rencontrée dans une ruelle de là-haut. « Que voulez-vous? Son caractère est ainsi fait, et ce fut plus fort que lui. » Il la pinça dans cette ample culotte qui semblait vide, mais où il trouva quelque chose d'aussi dur que la pierre. La négresse glapit comme une rate; dix, vingt individus tombèrent sur lui, sales, armés d'effroyables matraques; alors, lui-même et les deux amis qui l'accompagnaient tirèrent leurs couteaux; et la bataille ne finit qu'au moment où apparurent les zouaves, qui les emmenèrent au violon. Ils restèrent deux jours coffrés; et puis, le consul les fit élargir.

Les matelots l'écoutaient avidement, pleins d'admiration pour sa supériorité; et, tandis qu'ils riaient en commentant l'histoire de la négresse, Tonet regardait ses pieds avec une expression d'homme las, et il murmurait :

— Ah! en ce temps-là, j'étais plus vaillant!

Tout à coup, le patron poussa un cri. Quelqu'un quittait le rivage et s'approchait: un feu rouge grandissait de minute en minute, et on entendait un clapotis sourd, comme si un gros chien eût nagé dans la direction de la barque.

C'était la chaloupe à vapeur de l' « entrepôt ». Un robuste

gaillard, aux moustaches blondes et à la casquette bleue, sauta sur le pont de *la Garbosa*; et, dans cet idiome hybride des ports africains, qui est un mélange d'italien, de français, de grec et de catalan, il rendit compte au Recteur de sa mission : « Ils avaient reçu à temps l'avis de *mosiú* Mariano, de Valence; ils attendaient depuis la nuit précédente; ils avaient reconnu le signal, et le chargement était là-bas, prêt à être embarqué le plus vite possible: car, quoique les autorités françaises fissent semblant de ne rien voir, il valait toujours mieux, dans ces affaires-là, mener les choses rondement. »

— A l'ouvrage! — cria le Recteur. — On charge!

Et du petit vapeur, dont la cheminée dépassait à peine le monceau du chargement, commencèrent à passer dans la barque les gros ballots enveloppés de toile goudronnée et répandant une odeur âcre. Les deux bateaux étaient amarrés l'un à l'autre, et le transbordement se faisait avec facilité. L'écoutille grande ouverte engloutissait les ballots; et, à mesure que l'opération avançait, *la Garbosa* s'enfonçait de plus en plus, jetant une sourde plainte, comme une bête patiente qui gémit d'être trop chargée.

Le gars blond du vapeur examinait la barque avec une croissante surprise. « Était-il possible que ces mauvaises planches-là eussent assez de résistance? » Mais le Recteur répondait en se frappant la poitrine, comme pour fortifier une conviction qui déjà commençait à faiblir :

— Oui, oui, elle résistera, et nous prendrons tout le chargement! Pas un ballot de moins! Avec l'aide de Dieu et du saint Christ du Grao, je compte bien mettre ma cargaison à terre dans la nuit d'après-demain, sur la plage du Cabañal.

La cale était comble; et les ballots continuèrent à s'empiler sur le pont ruineux, maintenus contre le bordage par des pièces de bois et des cordes, qui les empêchaient de choir à la mer.

— Bonne chance, patron! — baragouina le gars blond, en ôtant sa casquette et en serrant vigoureusement la main du Recteur.

Et le petit vapeur s'éloigna.

La Garbosa déploya sa voile et fit route vers l'ouest, lais-

sant derrière elle la ville dont l'illumination s'éteignit peu à peu.

Le cœur du Recteur se serrait : « Ah ! puisse Dieu ne pas les oublier et ne pas leur envoyer un grain ! » Même par beau temps, c'était miracle que cette barque-là pût naviguer submergée presque jusqu'aux lisses, paresseuse à se mouvoir, et redressant son avant avec une telle lenteur que les vagues, toutes faibles qu'elles fussent entraient par la proue comme si la mer avait été grosse. Quant à Tonet, étranger aux soucis qu'inspire la propriété, il plaisantait sur cette barque, disait-il, pareille à un torpilleur qui a le pont à fleur d'eau.

Au point du jour, le cap de la *Mala Dona* montrait en arrière sa vague silhouette; et la barque eut bientôt gagné la haute mer.

Ce chargement fait avec tant de rapidité en face du port et dans l'ombre de la nuit, le Recteur se le rappelait comme si c'eût été un rêve, maintenant qu'il se voyait de nouveau en pleine Méditerranée, sans aucune terre à l'horizon. Mais, pour dissiper ses doutes, il y avait les ballots sur lesquels dormait l'équipage, fatigué par le travail du chargement; et il y avait aussi, témoignage décisif, cette pauvre *Garbosa* surchargée, qui avançait aussi lourdement qu'une tortue.

La seule chose qui tranquillisât le Recteur, c'était le temps favorable. Bonne brise et mer belle : dans ces conditions, la barque pourrait aller jusqu'à Valence. Le patron commençait à comprendre combien il avait été téméraire d'entreprendre ce voyage sur un pareil sabot. Et, quoiqu'il ne connût guère la peur, il pensa plus d'une fois à son père, ce vaillant marin qui se moquait de la mer comme d'une amie bénévole; ce qui n'avait pas empêché qu'un jour la mer l'avait englouti avec sa barque et qu'on avait ramené plus tard sur la plage son cadavre en décomposition.

La Garbosa navigua sans rien de nouveau jusqu'à l'aube du lendemain. Le ciel était couvert. Un long frissonnement agitait la surface de l'eau ; le cap de San Antonio était enveloppé de brumes ; le Mongó avait sa base coupée par deux ceintures de nuages, et sa cime paraissait suspendue dans l'espace.

La Garbosa inclinait sur bâbord d'une façon alarmante ;

la voile gonflée rasait presque les vagues ; on marchait à une rapide allure. L'aspect fâcheux du temps commençait à préoccuper le patron : car on serait obligé d'attendre jusqu'à la nuit pour mettre le chargement à terre.

Soudain, le Recteur abandonna la barre du gouvernail et se dressa. Ses yeux regardaient fixement une voile qui se détachait sur le fond gris de la côte : « *Futro !* Il ne se trompait pas : ce bateau-là, il le connaissait bien. C'était une péniche de la douane qui faisait le guet, en croisière devant le cap. Un mouchard avait dû faire des siennes au Cabañal, et dire que *la Garbosa* était sortie pour autre chose que pour pêcher. »

Tonet considérait son frère avec inquiétude. Celui-ci n'hésita pas. « On avait le temps encore : il fallait reprendre la haute mer. » Et *la Garbosa*, changeant de route, s'éloigna du cap, fuyant vers le nord-est. Le vent la favorisait dans cette manœuvre, et elle courait avec beaucoup de vitesse, plongeant à chaque instant sous les vagues sa coque alourdie.

Presque aussitôt, la péniche fit la même manœuvre, pour donner la chasse à la barque. Le bateau de la douane était meilleur et plus léger; mais il y avait entre lui et *la Garbosa* une grande distance ; et le Recteur était décidé à fuir, à fuir toujours, dût-il aller jusqu'au bout du monde, si la mer n'avait pas englouti auparavant la vieille guitare avec sa charge.

La poursuite dura jusqu'à midi; on était alors indubitablement à la hauteur de Valence. Mais, tout à coup, la péniche vira de bord et reprit la direction de la terre. Le Recteur devina sans peine les intentions des douaniers : comme le temps n'était pas sûr, la péniche préférait louvoyer, certaine que, tôt ou tard, *la Garbosa* reviendrait à la côte pour se débarrasser de ses ballots. « Puisqu'on leur laissait ce répit, mille grâces! Et à présent, mes gars, il s'agissait de se mettre à l'abri ; car ce n'était pas un temps à rester en pleine mer, dans un sabot comme celui-là. Vite aux Columbretas, ce refuge des honnêtes marins qui sont obligés de se sauver, parce qu'ils aiment à faire aller le commerce ! »

Et, à neuf heures du soir, au moment où les eaux se soulevaient avec de sourds et livides gonflements et cahotaient *la Garbosa* dans une danse folle, celle-ci, guidée par la lumière du phare, pénétra dans la Columbreta Mayor, cratère éteint et

rongé par les vagues, demi-cercle de roches abruptes qui, à l'une de ses extrémités, porte la tour du phare avec les habitations des gardiens, et qui a dans son centre une petite anse où l'eau est tranquille, pourvu que le vent d'est ne souffle pas.

Cet îlot est une espèce de grosse muraille courbe, sans un pouce de terre plane; une haute enceinte de récifs carbonisés et déserts, un sol maudit que ronge l'air saumâtre et qui ne nourrit pas même un pauvre arbuste; un écueil où, les jours de tempête, le flot jette pêle-mêle, à une prodigieuse hauteur, les cailloux roulés et les carcasses de poissons. Plus loin, disséminées sur la mer jusqu'à une distance considérable, s'éparpillent les Petites Columbretas : la Foradada, qui surgit de l'eau pareille à l'arc d'un temple sous-marin, et les autres rochers, pics ardus, gigantesques, inabordables, qui font penser aux doigts d'un colosse préhistorique enseveli dans les profondeurs.

La Garbosa fut ancrée dans la baie. Personne ne descendit du phare pour la reconnaître. Les gardiens étaient accoutumés aux mystérieuses visites de marins qui se réfugiaient dans ce solitaire archipel avec le désir qu'on ne fît pas attention à eux. Les hommes de la barque voyaient sur la pointe avancée les lumières des habitations; le vent leur apportait parfois des paroles humaines; mais ils ne s'en occupaient pas plus que des milliers de mouettes qui, perchées sur les rocs, gémissaient plaintivement. Hors de l'îlot, sur l'autre côté de la muraille à pic, la mer furieuse mugissait; mais les lames, après avoir couru le long de la falaise, amortissaient à l'entrée de l'anse leurs violentes ondulations.

Quand il fit jour, le Recteur descendit à terre et, par le tortueux escalier taillé dans le granit, il arriva au sommet et observa la vaste étendue comprise entre l'île et la côte lointaine que le temps brumeux rendait invisible. Il ne découvrit pas une seule voile; pourtant, il n'était pas tranquille : car il craignait qu'on ne vînt le relancer dans ce lieu, si connu comme refuge de contrebandiers. Il pressentait que, tôt ou tard, la péniche le dénicherait aux Columbretas; mais, en dépit de toute son audace, il craignait de reprendre la mer avec sa mauvaise barque. « La vie, ce n'était pas une affaire; mais cette cargaison, qui représentait toute sa fortune!... »

L'égoïsme de celui qui possède hâta sa résolution. « En mer ! quand même les requins devraient fumer le bon tabac d'Algérie ! Tout plutôt que de voir ces voleurs de douaniers s'emparer de ce qui ne leur appartenait pas ! »

Et, aussitôt que l'équipage eut mangé la soupe, *la Garbosa* sortit de l'anse aussi mystérieusement qu'elle y était entrée, sans prendre congé de personne, suivie par le regard curieux des gardiens groupés sur la petite place devant la tour.

Quel temps ! Coups de mer sur coups de mer ! *La Garbosa* se dressait presque verticalement à la cime d'une vague ; et tout de suite après elle se précipitait, la tête la première dans le creux où se tenait peut-être la Mort, épiant une proie. A chaque assaut des paquets de mer, un nuage d'eau pulvérisée jaillissait par-dessus le bordage, inondant tout le pont ; les embruns glissaient sur la toile cirée des ballots ; et l'équipage, blotti et prenant des précautions pour n'être pas emporté, ruisselait du haut en bas. Tonet lui-même était pâle et serrait les dents. « Avec une autre barque, très bien ! Mais avec celle-là, c'était folie d'avoir abandonné l'île. »

Le Recteur ne voulait rien entendre. Comme il grandissait dans le péril, ce diable de gros pansu ! Sa large face de curé souriait aux coups de mer les plus violents ; il était rouge, apoplectique, comme s'il venait de quitter la table d'un cabaret après avoir bu joyeusement pour conclure quelque marché ; et ses mains épaisses ne lâchaient pas la barre, et son corps massif ne s'ébranlait pas aux terribles secousses qui faisaient trembler la barque et lui arrachaient un râle d'agonie. Le brigand s'en moquait, avec cette mine bonasse qui lui avait valu tant de quolibets, là-bas, au Cabañal.

« Ce n'était rien, *recordons !* Il n'y avait pas de quoi se faire du mauvais sang. Si la gueuse se fatiguait de naviguer et se mettait la quille en l'air, on le verrait bien. C'était là qu'on reconnaissait les braves, et non en faisant le mirliflore dans les cabarets... Attention à celle-ci !... *Bromm !...* Elle était passée. S'il en venait une mauvaise, on dirait un *Pater* au Christ du Grao et on fermerait les yeux. De toute façon, l'enfer est ici-bas : là-haut, on ne mange ni on ne travaille. Et puis, si vieux qu'on vive, il faut toujours mourir ; et, pour ce qui est de mourir, mieux vaut encore être avalé

par les requins, qui sont de vaillantes bêtes, que d'être déchiqueté par les vers comme un fumier... Attention ! une autre qui arrive !... »

Le Recteur exposait à ses compagnons tout le fond de philosophie qu'il avait acquis durant son apprentissage, à l'école du père Borrasca. Mais le seul qui l'écoutait, c'était le mousse, blême et verdâtre d'émotion, debout, cramponné au mât et regardant de tous côtés comme s'il ne voulait rien perdre du spectacle.

La nuit tombait. *La Garbosa* naviguait avec plusieurs ris à ses voiles, tanguant effroyablement, sans aucun feu allumé, comme un bateau à qui il importe plus de passer inaperçu que d'éviter un abordage.

Une heure plus tard, le patron vit, à proximité de la barque, une lumière qui sautait sur les vagues. C'était le fanal d'un bateau faisant route dans une direction contraire. L'obscurité l'empêcha de rien distinguer nettement ; mais, par une sorte d'instinct, il crut reconnaître la péniche de la douane, qui, lasse de croiser sur la côte, risquait un coup d'audace et s'en allait aux Columbretas, malgré le mauvais temps, afin de surprendre les contrebandiers dans leur refuge. Alors, pour le cas où il aurait deviné juste, il se donna le plaisir de lâcher un moment la barre, et, avec ses grosses mains raides, il fit deux ou trois gestes incongrus, signes d'un allègre mépris : « Tenez, voilà pour votre voyage ! »

A minuit, les hommes du bord aperçurent le phare de l'église du Rosaire. Ils étaient en face du Cabañal. La nuit était propice pour un déchargement furtif. Mais les attendait-on ?

A mesure que la barque approchait de terre, le Recteur perdait son étonnante sérénité. Il connaissait trop bien ces parages. Si on était obligé d'attendre là sans rien faire, *la Garbosa*, poussée par le flot et par le vent, irait avant deux heures se briser contre la digue ou s'échouer en face de Nazaret. Reprendre le large, c'était impossible : il y avait déjà un bon moment qu'à certains bruits sourds il devinait une voie d'eau dans la cale bondée de tabac. Si *la Garbosa* demeurait en mer quelques heures de plus, les flots la disloqueraient jusqu'à en faire des allumettes.

Force était donc de gagner la terre, dût-on aller au-devant

du péril. Et *la Garbosa* fila tout droit, poussée par les vagues plus que par le vent, vers la plage obscure.

Un point lumineux brilla trois fois, ce qui fit jeter à Pascualo et à Tonet un cri de bonheur : l'oncle était là et les attendait! C'était le signal convenu. Le père Mariano avait allumé trois allumettes, comme c'est l'usage des contrebandiers, à l'abri d'une mante que ses hommes tendaient derrière lui, pour que la flamme fût visible seulement de la mer.

La Garbosa déploya toute sa voilure. C'était une véritable folie. Elle volait, tour à tour sa quille hors de l'eau, puis la proue plongée dans les vagues; elle s'emportait comme un cheval qui s'emballe, s'abattait d'un côté, se dressant de l'autre. Les mugissements de la mer croissaient d'une façon épouvantable, si bien qu'enfin, du haut d'une vague écumeuse, on aperçut la grève, sur laquelle se tenait un groupe de silhouettes noires. Et, tout à coup, un heurt sec résonna, terrible : la barque s'arrêta net, hurlant comme si elle crevait; le vent déchira la voile et l'eau envahit le pont avec une formidable violence, renversant les hommes et enlevant les ballots.

Ils étaient échoués à quelques mètres de la terre. Une fourmilière d'ombres, muettes comme des fantômes, s'élança à l'assaut de la barque, et, sans prononcer une parole, s'empara des ballots qui commencèrent à passer de mains en mains par une chaîne de bras s'allongeant jusqu'au rivage.

— Mon oncle! mon oncle! — cria le Recteur sautant à l'eau, qui ne lui montait pas plus haut que la poitrine.

— Je suis là, — répondit une voix sur la grève. — Silence! et dépêchons-nous...

C'était un spectacle extraordinaire. La mer rugissait dans les ténèbres; les cannaies de la plage se courbaient sous les rafales; les vagues avançaient comme si elles voulaient dévorer la terre; et cependant une bande de démons noirs s'agitait, qui, muets et inlassables, tiraient des ballots de cette barque à moitié démolie ou les repêchaient dans les ondes écumeuses, pour les envoyer vers la grève où ils disparaissaient aussitôt, tandis que, de temps à autre, dans les accalmies, on entendait grincer des voitures qui s'éloignaient.

Le Recteur vit son oncle Mariano qui, chaussé de ses

énormes bottes marines, allait de côté et d'autre, la voix énergique et impérieuse, le revolver au poing. « Il n'y avait rien à craindre : les douaniers du poste voisin avaient la patte graissée, et ils avertiraient, si le chef s'avisait de venir. Ce à quoi il fallait avoir l'œil, c'était à l'équipe silencieuse qui travaillait au déchargement — des gens à la main trop leste, qui profiteraient volontiers de la confusion, et croyaient à la justesse du proverbe : Quand on vole un voleur... Mais, non ! on ne se moquerait pas de lui, *redéu !* Et le premier qui cacherait un ballot recevrait une prune. »

Ce fut comme un rêve. Lorsque le Recteur se fut un peu remis de la commotion produite par l'échouage et souffrit moins de ses meurtrissures, déjà la dernière voiture s'éloignait. Les déchargeurs, toujours sans prononcer une parole, s'éclipsèrent dans des directions différentes.

On n'avait pas perdu un seul ballot : même ceux du fond de la cale avaient pu être retirés d'entre les bois rompus.

Tonet et les autres hommes de l'équipage s'en allaient aussi, chargés de la voile et des quelques objets utilisables qui se trouvaient dans la barque. On avait repêché le mousse sur le point de se noyer : il était tombé de la barque au moment de l'échouage.

Quand le Recteur se vit seul avec le père Mariano, il l'embrassa. « Ah ! oncle Mariano ! Il pouvait bien l'avouer, maintenant : il avait passé de mauvais quarts d'heure ! Mais, grâce à Dieu, tout s'était bien terminé. Ils régleraient leurs comptes le plus tôt possible. Et à présent, il s'en allait dormir avec sa Dolores : il l'avait certes bien gagné. »

Et il revint au Cabañal, sans accorder un seul regard à cette malheureuse *Garbosa* qui restait à talonner, prisonnière de la grève, recevant les taloches de la mer, sentant à chaque bourrade son corps se disjoindre et un morceau de ses entrailles se détacher d'elle, mourant sans gloire, dans la nuit, après une longue vie de travail, comme un vieux cheval abandonné au bord de la route et dont le squelette blanchi attire les vols des corbeaux.

V. BLASCO IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

LA JOURNÉE

DE

MARIE DE MÉDICIS[1]

II

« Quelquefois quand les rois sont aux cabinets, écrit Malherbe, les peuples croient qu'ils parlent de changer le pôle arctique à l'antarctique et, le plus souvent, ils prennent des mouches! »

L'après-midi, en effet, Marie de Médicis emploie ses loisirs à des occupations très simples et très diverses entre lesquelles elle choisit. Elle va d'abord voir ses bêtes. Elle a toute une petite ménagerie de singes, de perroquets et de chiens, au milieu desquels elle adore « prendre du plaisir ». Les chiens surtout la passionnent. Elle a un certain nombre de petites bêtes gentilles, musquées, qu'elle dorlotte, qu'elle emporte avec elle dans son carrosse ou dans sa litière, Bichette d'abord : « Je vous préviens, mande-t-elle à une amie, de l'accouchement de ma petite Bichette et comme elle a fait trois beaux petits chiens, dont il y en a un entre les autres, qui a deux nez, qui est le plus beau et que je vous ai dédié. » Mignonnette, ensuite, pour laquelle elle demande à la duchesse d'Angoulême quelque bête de race faisant un mari sortable. Turquette, blanche et grise, qu'on a une fois volée et à la recherche de laquelle Marie éplorée envoie valets

1. Voir la *Revue* du 1er juin 1904.

de pied et gentilshommes, soucieuse surtout de savoir si la pauvre bête n'a pas rencontré, pendant son escapade, quelque galant compère indigne d'elle et trop entreprenant. Roquette qui fait, de temps en temps, « de petits roquetons », etc. Ce petit monde gambade et aboie autour de la maîtresse indulgente[1].

Marie de Médicis a délégué au soin spécial des chiens un de ses domestiques, Pierre Guilloret, « le porte-chaise » auquel elle donne, au 14 juillet, 75 livres de gratification. Sur les états de sa maison, elle compte, pour la nourriture de sa ménagerie, deux livres de pain par jour. Elle a, d'ailleurs, d'autre chiens que ceux-là, des barbets pour la chasse, qu'elle donne en cadeau, surtout des « lévriers d'attache » qui sont objet pour elle de trafics nombreux et de dons appréciés. Elle préfère les lévriers blancs, en demande à droite, à gauche, en envoie douze, d'un coup, en Italie où Concini, chargé de mission, les offrira. Le garçon de chambre Henri Dubois est préposé au soin des lévriers, qu'il nourrit à raison de huit sous par jour.

Marie, sortant de chez les bêtes, se retire ensuite dans son petit cabinet. Lit-elle? Peu. D'abord elle n'a pas de bons yeux; elle met des lunettes, étant myope; ensuite, les choses sérieuses comme la lecture ne sont pas très de son fait. Elle écrit bien à ceux qui lui adressent ou dédient des livres — il en vient de partout: — « Je le verrai bien volontiers »; ou « Je le verrai pour la considération du sujet ». En réalité ce sont des paroles en l'air. Livres de dévotions, *Histoire des Indes orientales* du P. Dujarric, *Panégyriques de la Vierge Marie*, éloges en vers latins de Henri IV, les matières de tous ces livres qu'on lui adresse ne sont pas tentantes. Marie de Médicis sait bien qu'on ne les lui envoie que pour obtenir une gratification. Elle s'exécute. Tantôt elle est large, six cents livres; tantôt elle se borne à une main de « fort beau papier de Florence », ce qui fait faire la grimace à l'auteur. Elle se fait honneur, du reste, de protéger les gens de lettres.

1. Le jeune roi Louis XIII, encore mineur, se fâchera tout rouge un jour où, entrant dans la chambre de sa mère, il sera mordu au mollet par une de ces bestioles à laquelle il veut envoyer un coup de pied ; la reine, prenant la défense de l'animal, le querellera et l'obligera de sortir tout furieux, grommelant entre ses dents que « sa mère aime mieux un chien que lui ».

Certain poète de Vérone a été banni du territoire de Venise pour s'être trouvé dans quelque rencontre meurtrière où vingt hommes, luttant contre sept, de nuit, ont envoyé ceux-ci « de vie à trépassement » ; elle s'emploie activement en faveur du poète jusqu'à ce qu'elle ait obtenu « le rappel du ban ». De même elle fera instance auprès de la grande-duchesse de Toscane, sa tante, afin d'obtenir pour un autre disciple des Muses la permission d'imprimer « de beaux poèmes » ; et peut-être la façon bienveillante dont elle intervient, en 1610, dans l'aventure d'un certain capitaine Scudéry, mis en prison au Havre pour avoir volé, en compagnie d'un nommé Barthélemy la Motte, vers 1606, « sur un vaisseau flamand estant à la coste du Brésil, dans l'île de Saint-Dominique », n'est-elle pas un détail tout à fait étranger à l'histoire de la littérature.

Pour occuper son temps dans son petit cabinet, Marie joue aux petites loteries. Chaque joueur paie sa part du prix de l'objet mis en loterie. La reine a, pour ce jeu et autres « menus plaisirs » de ce genre, un argent de poche montant au total régulier de 36 000 livres par an. Tel gagne, comme la marquise de Guercheville, « une croix d'or émaillé, garnie et enrichie de dix émeraudes par devant, et, au derrière, d'un cristal ; et au-dessus la Passion représentée; pesant environ deux onces » : coût, 480 livres. — On joue un « cabinet d'Allemagne » d'une valeur de 1 656 livres ; la princesse de Conti, le duc de Guise, le prince de Joinville et d'autres sont de la partie ; la reine en a pour 276 livres ; elle perd, ce qui lui arrive généralement, les loteries du Cabinet ne paraissant pas d'une irréprochable honnêteté. — Avec Bassompierre, Sillery, le comte de Schomberg, Vaudemont, Marie de Médicis joue une montre de 4 000 écus. — A ces coûteuses parties figurent les Concini, qui paient facilement ; mais d'autres, comme Bassompierre, sont souvent sans un écu et couverts de dettes. Les risques vont loin ; une fois, les objets mis en loterie sont une chaîne de diamants de 1350 livres ; dix-huit boutons de diamants du même prix ; un portrait enrichi de diamants de la valeur de 6 000 livres. Cette fois-là, la Chataigneraie, madame d'Alincourt, Montigny et madame de Courtainvault ne laissent pas de frémir un peu. Marie de Médicis,

que les émotions ravissent, va un peu étourdiment, sans s'inquiéter si les pertes à de semblables loteries n'accablent pas ceux qui l'entourent.

L'autre plaisir de la reine, plus agréable et moins dangereux pour l'entourage, c'est la musique. Marie l'aime sans passion, mais intelligemment, avec élégance. Elle a été à bonne école : Henri IV a bien monté sa « Schola » et en est fier. Elle-même, avec beaucoup de difficultés, réorganisera plusieurs fois sa troupe, dirigée par les « maistres de musique » Gabriel Bataille, Antoine Boisset, Michel Fabry, à des dates différentes. Mais le principal de ces maîtres est Pierre Guédron, le compositeur le plus en renom du moment, celui qui écrit toute la musique des ballets de Cour et qui est « intendant de la musique de la chambre du roy ». La troupe de Marie a des enfants pour soprani et, à titre de chanteurs, toute espèce de gens, voire même des chanoines, tel M. Guy le Page, chanoine de Saint-Julien du Mans. Parmi les instrumentistes, le préféré est le joueur de luth René Fancan ; la reine en fait « le maître de grammaire des enfants de la chapelle de musique du roi » ; elle paie à un autre, Robert Ballard, des « appointements contigus à ses services », soit 1 200 livres tournois par an et des gratifications de 600 livres.

Les concerts se donnent aux Tuileries. Princesses et dames de la Cour accompagnent la reine, l'après-midi, pour y assister. Parfois on entend quelque chanteur réputé : Villars, que la reine Marguerite, la première femme de Henri IV — dont le mariage a été annulé — a envoyé à celle qui lui a succédé, et qu'elle appelle « ma sœur » ; Isabelle de la Camere, une Espagnole, passant par Paris pour aller en Flandre. Marie fait venir d'Italie des troupes célèbres. Elle demandera au grand-duc de Toscane de lui « prêter pour quelques mois, son concert de musique de Julio Romano avec ses filles ». Ce sont des heures exquises pour elle que ces auditions. Elle y assiste masquée.

Elle a d'autres distractions moins relevées : elle prendra « son passe-temps » à regarder des heures durant un joueur de cartes, Jean-Baptiste Capra, dit Montalboto, qui déploie son « adresse et subtilité à faire des tours de mains et plusieurs

gentillesses avec beaucoup de dextérité » : elle lui donnera même, comme marque de sa satisfaction, une chaîne d'or de 220 livres. Elle priera le duc de Lorraine de lui envoyer, pour quelque temps, certain bouffon dont on dit merveille, Nicolas Dalleret, surnommé Caporal; et elle rira aux éclats des facéties du bonhomme. Elle aime la jovialité et les plaisanteries « bouffonesques ». C'est parce qu'elle savait à souhait servir Marie de Médicis en ce point, que Léonora Galigai a si bien réussi auprès d'elle.

Enfin, Marie de Médicis, pour occuper ses après-midi, sort. Elle va souvent d'abord dans le jardin du Louvre, qui est très rigoureusement fermé, pour que Leurs Majestés puissent en jouir tranquillement. Marie s'est fait arranger pour elle un petit enclos retiré, au bas du corps de bâtiment qu'elle habite, entre le fossé du Louvre et le chemin qui est le long de la Seine, sur l'emplacement actuel du jardin de l'Infante. C'était un terrain vague, encombré « de pierres de marbre et autres pierres », entouré « de plusieurs petites échoppes et apentis », occupé par des ouvriers : elle a commandé de tout nettoyer. Plus tard, au temps de sa régence, après le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, quand elle aura cédé le premier étage à la reine régnante et sera descendue au rez-de-chaussée, elle fera jeter un pont-levis entre ce nouvel appartement et le petit jardin, par-dessus le fossé. Ce pont-levis, le public perfide l'appellera le pont d'amour, croyant qu'il sert à conduire Marie chez Concini, lequel possède une petite maison au coin du jardin et du quai — pure calomnie d'ailleurs. — Elle fera clore ce « jardin neuf » ou « petit jardin du Louvre », vers la Seine, par un mur surmonté d'une galerie à arcades supportant une terrasse où l'on mettra volières et orangers. Elle aura ainsi un petit parterre à elle.

Quelquefois, c'est au jardin des Tuileries qu'elle se rend. Elle s'y divertit à chasser au vol, ne prenant guère que des corbeaux.

Quand elle sort en ville, elle ne va jamais à pied ni en chaise. Elle a commandé son carrosse; le premier écuyer a transmis l'ordre à l'écurie de la reine, l'ancien hôtel Combault, près de Saint-Germain-l'Auxerrois. A l'heure dite, la lourde voiture entre avec précaution sous la porte trop basse et

trop étroite. Doré, doublé de velours rouge, orné aux portières de rideaux de damas de même couleur, le carrosse est traîné par six beaux chevaux blancs, que conduit un des deux « cochers de corps », en livrée superbe, aux couleurs de la reine, le blanc et le bleu; ils portent pourpoint, chausses de draps à bandes de velours et bordées de passementeries; casaques de drap, aussi à bandes de velours; bas blancs, aiguillettes et ceinture d'or, grand chapeau. Sur les chevaux, sont montés des postillons habillés pareillement : draps et bandes de velours, aiguillettes; derrière la voiture, les valets de pied, portant « une mantille et des chausses de velours, un pourpoint de chamois, un porte-espée ». Précédé de deux écuyers, le carrosse a décrit une courbe pour venir au pied « du degré du quartier de la reine ». Une foule de gentilshommes, de pages, de laquais, escorte habituelle des grands seigneurs qui viennent au Palais, remplit toujours la cour; elle s'approche pour assister au départ. La reine monte, masquée, les femmes de qualité n'allant en carrosse que masquées. Autour de la voiture, pas de gardes à cheval : dans les rues de Paris étroites, tortueuses, mouvementées, on risquerait, avec une escorte, trop d'inextricables encombrements.

Les buts de promenade sont aussi variés que possible, mais la reine en a toujours un; elle ne connaît pas le plaisir de faire errer ses chevaux sous des ombrages quelconques. Elle va à la Muette; elle va à l'hôtel de Gondi — rue de Condé aujourd'hui — se promener dans le jardin pour lequel elle a une affection spéciale. On lui a parlé du cabinet de curiosités d'un certain Guitard, demeurant sur le quai des Augustins, collectionneur de bibelots d'Orient, où ledit Guitard a longtemps séjourné; elle lui fait l'honneur d'aller voir sa collection que le bonhomme exhibe avec une complaisance ravie : « Ceci, lui dit-il, est un vase qui a cette propriété de ne pouvoir tenir aucun poison qu'il ne se casse incontinent, tellement qu'on se peut assurer qu'en buvant dedans on ne peut jamais être empoisonné. — Hélas! observe la reine, il vaudrait mieux un vase qui permît, en buvant, de faire passer la mélancolie. » Si le collectionneur en avait un de ce genre, elle le lui achèterait au poids de l'or et lui promettrait par surcroît d'en user tous les jours! Évidemment le ménage

royal a eu ce jour-là quelque scène. — Un autre jour, on lui a dit que certaine femme a mis au monde un monstre de deux enfants qui sont joints en un seul corps, « étrange et merveilleux accident! » Elle va le voir « pour la nouveauté et rareté d'icelui », pendant que Henri IV, moins curieux, se rend au Pré aux Clercs pour y chasser la pie.

Le roi et la reine sortent souvent ensemble. Ils vont à l'Arsenal regarder fondre des coulevrines, petite séance plaisante à laquelle les a conviés M. de Sully. L'Arsenal est un lieu de plaisir où se donnent fréquemment de brillantes fêtes et de jour et de nuit; des ballets, le soir; l'après-midi, « des bagues en masque ». La reine Marguerite, elle-même, — la première épouse — organise pour la famille royale des joutes de ce genre : on « rompt au faquin et en lice, on fait toutes sortes d'armes, de mascarades, de galanteries ». Autrefois, c'était au Louvre même que se passaient ces exercices. Dans la cour pavée, autour du Mai planté au centre, les gentilshommes à cheval couraient, pendant que, des fenêtres, princes, princesses, seigneurs, gens de cour et valets, applaudissaient. Mais en 1605 six gentilshommes, voulant rompre une lance sur cette piste qu'on avait sablée, ont fait si bien que le jeune Bassompierre a eu le ventre traversé et a été transporté pantelant dans l'entresol de la reine. Henri IV a défendu le jeu.

Une belle époque pour les fêtes de plein air est le temps de carême-prenant. Marie va voir avec le roi « tirer la quintaine » sur le pont Notre-Dame, et contempler le spectacle de vingt-deux princes et seigneurs, MM. de Nevers, d'Aiguillon, de Rohan, de Soubise, de Termes, etc., tous masqués, superbement habillés, armés de toutes pièces, montés sur de très beaux chevaux, se donnant de grands coups de lance, ferraillant à l'épée, estocant au milieu d'une affluence énorme de peuple.

Belle époque encore, le temps de la foire de Saint-Germain. Cette foire pittoresque dure quinze jours, trois semaines, au début du carême. Des baraques établies sur l'emplacement du marché Saint-Germain actuel offrent au public un déballage considérable de toutes les marchandises possibles, étoffes, livres, joaillerie, linge, bijouterie, vin, vaisselle, épicerie, faïence, dentelle. Il y vient des marchands de tous

côtés, de France, des Allemagnes, de Flandre, d'Italie. C'est là que les curieux de publications nouvelles, tel Pierre de l'Estoile, se mettent au courant de la littérature. Par surcroît, tous les baladins de la terre se sont donné rendez-vous à la foire; ils ont monté aux abords les piquets de leurs tentes. Ils attirent la canaille. Pages, laquais, écoliers, soldats des gardes se livrent à mille insolences, se battent. Un laquais « coupe les oreilles à un escolier et les lui met dans la pochette » ; « les écoliers mutinés se ruent sur tous les laquais, en tuent, et blessent beaucoup ». — Et aussi la foire est un lieu d'intrigues et de débauches.

Le roi et la reine raffolent de cette foire. Le lendemain même de son arrivée à Paris, en 1601, Henri IV y conduisait Marie de Médicis, la tenant par la main, au milieu d'une foule si compacte que les gardes avaient toutes les peines du monde à leur frayer un passage, et qu'ils furent pressés et bousculés. Ce jour-là, « le roi marchanda, mais n'acheta rien ». Il y va tous les jours, il ajourne ses départs pour n'en rien perdre. Une année — celle même de sa mort, 1610, — un temps abominable, « neige, grésil, verglas, pluie froide entremêlée de grêle », avait provoqué dans Paris nombre de « catarrhes » et une « coqueluche universelle » ; « le débit des marchandises était « piètre, maigre et froid comme le temps ». Le roi alla tout de même à la foire, qui, sans lui, eût été déserte. C'est qu'il s'y amuse énormément. Il achète « six petites figures de l'Arétin », quelques estampes inconvenantes de Marc-Antoine sans doute, qu'il montre en riant à M. de Montpensier et aux autres seigneurs; ou bien, apercevant deux cordeliers « qui marchandent des perles de huit écus l'once », il va, lui et les siens, les entourer, en se gaussant d'eux, ce qui fait fuir les honnêtes religieux. Mais, surtout, il joue au coin « des banques et jeux de la foire »; il a une « loge », une baraque, « dans laquelle est dressée la table et le tapis pour le breland » et là il s'en donne, ainsi qu'au jeu de dés! Une fois, il perd 700 écus contre M. de Villars. C'est la passion du jeu, qui lui fait, chaque année, prolonger la foire de huit jours, bien qu'il dise que « c'est pour le plaisir que la reine prend à s'y promener ».

La reine joue aussi à la foire; elle y joue à des loteries ana-

logues à celles de son cabinet. Elle et ses amies se partagent le prix d'un objet et on tire. Les enjeux sont de grosses sommes. Une montre d'or, garnie de diamants, de 900 livres, n'est jouée qu'entre six; pour une chaîne d'or, garnie de diamants, Marie, qui a perdu, débourse à elle seule 1 800 livres! Elle paie évidemment, plus que les autres; c'est le moins qu'elle puisse faire. Une montre d'or garnie de diamants, qu'on est dix à jouer et que gagne le duc de Guise, lui coûte 420 livres, ce qui est supérieur au dixième. Les lots ne sont guère que des pièces de joaillerie et d'orfèvrerie : « une véronique d'or émaillée en forme de soleil, garnie de plusieurs petits diamants »; « un Saint-Jérôme émaillé, en forme de boîte de reliquaire » garni de même; « six fruitiers d'argent à jour »; « un fruitier d'argent doré percé »; « trois douzaines de petits boutons d'or garnis de diamants » d'une valeur de 1 953 livres; « une plaque avec sa coquille d'argent doré vermeil », celle-ci jouée et perdue contre le prince d'Orange. Les orfèvres Jean Chancel et Nicolas Crestien enverront à la reine pour une journée de foire une note de 678 livres; François le Prestre, « marchand orfèvre demeurant en la galerie du Palais à Paris », présentera un compte de 1 200 livres. Ces sommes représentent les parts perdues.

En dehors de ces parties coûteuses, la reine a l'habitude de faire des cadeaux à propos de la foire; elle en fait à tous ses enfants, à tous ses parents, à ses amies; elle leur écrit : « Me promenant ici à la foire de Saint-Germain-des-Prés, je me suis souvenue de vous y acheter votre foire, que je vous envoie »; ou bien elle donne une somme à mademoiselle de Montpensier, par exemple, pour qu'elle s'achète ce qu'elle voudra. Elle met de 50 à 300 livres « aux foires » de chacun. Le carême-prenant et les boutiques de Saint-Germain grèvent fortement ses finances.

Il arrive que les sorties de la reine sont de petits voyages. Elle va le dimanche « ouïr vespres à Poissy » afin de pouvoir, au retour, passer par Saint-Germain et dire bonjour aux enfants, qui y habitent. La reine Marguerite l'invite-t-elle à venir collationner dans sa propriété d'Issy? Elle s'y rend volontiers et, en revenant, montée sur un genêt d'Espagne, galope bravement jusques à l'entrée du faubourg Saint-Germain. Car

elle monte fort bien à cheval, et goûte particulièrement cet exercice.

Naturellement la promenade la plus ordinaire est celle de Saint-Germain. La reine y va à cheval, quelquefois en litière. Sa litière est tapissée de velours rouge brodé d'or. Quand la reine est arrivée en France, cette litière était portée par des estafiers italiens. Henri IV les a congédiés; de bons mulets du Poitou les ont remplacés, conduits par des muletiers, escortés de pages de l'écurie. En cours de route, si la reine veut chasser, « elle monte alors sur une haquenée pour faire courir des lièvres ».

Il arrive parfois au ménage royal d'aller passer la Seine au bac de Neuilly. Hélas! le 9 juin 1606, vers cinq heures du soir, le carrosse arrivant au passage et manquant malheureusement l'entrée du bac, culbuta dans l'eau. La reine disparut. Ce fut une horrible émotion! Mais chacun s'en tira sans autre inconvénient qu'un bain, et Henri IV finit par rire, prétendant qu'on avait voulu les faire boire parce qu'ils avaient mangé trop de mets salés, au « dîner », et comme il avait été guéri net d'un mal de dent, il se réjouit d'avoir trouvé ce spécifique contre la douleur.

On a besoin, tous les ans, que le roi et la reine s'absentent de Paris afin de nettoyer le Louvre et de curer les fossés. Ils s'en vont trois semaines ici ou là. Ils ont d'ailleurs une villégiature annuelle, régulière : Fontainebleau, où ils résident septembre, octobre, quelquefois novembre, créant une habitude royale qui sera suivie jusqu'à la fin de l'ancien régime. Marie de Médicis a un faible pour Fontainebleau. Elle s'y rend fréquemment, à Pâques, en mai, en juin, surtout au printemps. Elle est peu accompagnée, car il n'y a pas beaucoup de place dans le château, quoi qu'il paraisse, ou du moins pas assez de meubles. Si des étrangers veulent y venir, comme l'envoyé florentin Vinta ou les ambassadeurs vénitiens, on les prie d'apporter leurs lits, des tentures, de la vaisselle, et même d'envoyer quelqu'un pour arrêter un logement. La musique du roi cantonne à Avon et Marie de Médicis n'invite ses amies que l'une après l'autre.

Marie se plaît infiniment dans le bel appartement, qui

donne sur le « jardin de la reine » (aujourd'hui de Diane), dans cette grande chambre à coucher qui servira à toutes les princesses jusqu'à Marie-Antoinette, tout près de ce salon ovale (dit maintenant de Louis XIII), où elle a voulu que ses enfants naquissent.

Elle vit simplement à Fontainebleau, n'y emporte de vêtements que juste ce qui lui faut, met modestement des chapeaux de paille, que la grande duchesse de Toscane lui envoie d'Italie, des chapeaux de paille fine de Florence garnis de taffetas ou de satin incarnat. Elle se promène sans apparat dans le jardin. Son grand passe-temps est d'aller regarder pêcher les carpes et de supputer leurs âges légendaires : « L'on a pêché deux grandes carpes, écrit-elle à madame de Guise, don l'une avait huit cents ans et encore quelques-uns disoient qu'elles estoient du temps de Noé et du Déluge ; l'autre n'avoit que trois ou quatre cents ans. J'ai mangé la teste de la première et prenois plaisir à fouiller dedans comme si c'eût été dans quelque beau cabinet ! »

Le grand plaisir de Fontainebleau pendant le principal séjour, est la chasse en forêt, que viennent suivre des troupes énormes de gentilshommes, quatre ou cinq cents, dit Bassompierre, les dames montées sur des haquenées richement harnachées, cohues multicolores et gaies.

Mais retournons au Louvre pour reprendre le fil de la journée royale.

*
* *

Vers la fin de la journée, Marie de Médicis est rentrée au Palais. Elle a changé de costume, fait un peu de toilette. Dans son Grand Cabinet l'attend une assemblée toujours nombreuse, troupe affairée, à l'affût d'intrigues et de nouvelles, et qui veut être là, pour pouvoir dire par la ville le grand mot des gens de cour : « J'ai été au Cabinet... on m'a dit au Cabinet...! » La Reine y restera jusqu'à sept heures.

Le roi et la reine ne donnent presque pas de « soupers ». Il faut une circonstance exceptionnelle, telle que le mariage du duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV, avec mademoiselle de Mercœur, la plus grosse héritière de France,

pour que Leurs Majestés organisent un festin de gala. Outre que le cérémonial interdit qu'au Louvre on prenne place à la table du roi, Henri IV n'aime pas gaspiller son argent. Quand il y a festin, peu d'hommes y sont invités; ceux qui sont présents, grands seigneurs, officiers de la couronne, servent le roi et la reine : ce sont les dames qui dînent. On dresse trois tables dans la grande salle, trois tables « en potence » dit-on en ce temps, « en fer à cheval » disons-nous : celle du fond est quelquefois surélevée de trois ou quatre marches. Henri IV se met au milieu de celle-ci; il a Marie de Médicis à sa droite, des cardinaux et des ambassadeurs à sa gauche. Près de la reine, s'asseyent de grandes dames; madame et mademoiselle de Guise, la comtesse d'Auvergne, la princesse de Conti. Les convives n'occupent qu'un côté de cette table; ils n'ont personne devant eux. Sur les deux autres tables, au contraire, on se fait vis-à-vis. Le roi est servi par le prince de Conti, le comte de Saint-Pol, M. de Guise; la reine par MM. de Nevers, d'Elbeuf et de Joinville, qui font office de gentilshommes servants. Les Suisses, avec leurs hallebardes, entourent les tables et, au milieu d'eux, se pressent maîtres d'hôtel, « officiers de la bouche », pages et porteurs.

Le roi et la reine vont quelquefois dîner en ville chez un particulier : c'est celui-ci qui paie. Le roi s'invite, car on n'a pas le droit de l'inviter, et il choisit lui-même les convives. Généralement l'amphitryon ne s'assoit pas à la table royale, il se tient debout derrière le fauteuil du prince, qui cause et rit avec lui; mais il doit, devant le roi, essayer de tous les mets servis, pour bien montrer qu'il ne les a pas empoisonnés. L'heureux mortel qui a le plus souvent l'honneur de recevoir le roi est le banquier Zamet; il habite, rue Beautreillis, au Marais, une vaste et luxueuse maison. Les Zamet sont une famille d'origine italienne, vieux serviteurs des Médicis. Ils ont fait une grosse fortune dans la banque et rendent de grands services financiers au roi. M. Zamet est un ami pour la famille royale, un homme de confiance, qu'on nomme surintendant général de la maison de la reine en 1603. A tout propos, le roi ou la reine s'invitent chez lui. Passe-t-il seul à Paris? Henri IV ne prend ses repas que rue Beautreillis. Donne-t-il un grand dîner pour l'anni-

versaire de sa naissance? c'est chez Zamet qu'il convie princes, princesses, seigneurs, dames de la cour et ambassadeurs. M. Zamet paraît toujours ravi derrière le fauteuil du roi.

M. de Sully, à l'Arsenal, est celui qui, après M. Zamet, voit le plus souvent Leurs Majestés à sa table. Puis ce sont les Concini, dans leur grand hôtel de la rue de Tournon : Henri IV, un peu surpris, admire la magnificence de la réception, les meubles très riches, l'argenterie abondante; un concert suit le dîner; on y entend un jeune abbé italien jouant de la lyre. Enfin le maréchal Balagny et le premier président du Parlement ont de temps à autre l'honneur dispendieux de recevoir les princes. La reine, elle, va chez madame de Guise, chez la princesse de Conti où elle commande une fois un souper de vingt-six personnes, dont un seul homme, le cardinal de Joyeuse.

Quand ils n'ont rien de mieux à faire, le roi et la reine soupent tranquillement au Louvre comme ils ont dîné, ensemble, dans l'antichambre, ou séparément.

Leurs soirées sont ensuite occupées de diverses façons. Ils vont quelquefois au théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Malheureusement, les comédiens « sont assez bons coutumiers de ne jouer chose qui vaille ». Une fois on a représenté devant Leurs Majestés « la plaisante farce » d'un ivrogne lequel déclare à sa femme qu'il aime mieux boire son argent que de le donner en impôt au roi, et que, pour plus de sûreté, il prendra dorénavant du vin à six sols au lieu d'en boire à trois : « Pour le moins, monsieur le roy, s'écrie-t-il, n'en croquera pas de cestui-la! Va m'en quérir tout à ceste heure et marche! » Les agents du fisc arrivent; le bonhomme fait surgir d'un coffre trois diables qui les emportent, après qu'ils ont subi une tirade sur leur prétendue qualité de gens de justice. Henri IV rit jusqu'aux larmes de cette « fadaise »; les ministres se fâchèrent et leurs agents voulurent sévir. Le roi les traita tous de sots et les pria de rester tranquilles.

Marie de Médicis préfère de beaucoup les comédiens italiens. Elle fait venir tous les ans quelque troupe qui donne la comédie au moins une fois par semaine à la cour, et le reste du temps à la ville : c'est la « comediante » Isabelle Andreni et son monde, ou encore Julio Romano et sa bande, mais sur-

tout Arlequin ; ah ! Arlequin, le favori, l'acteur à la mode, choyé par elle, gâté, fêté et comblé de présents ! Elle supplie le duc et la duchesse de Mantoue d'user de leur autorité toute-puissante pour décider la « meilleure compagnie que faire se pourra » à passer les monts avec Arlequin. Elle écrit à celui-ci lettres sur lettres ; elle l'assure qu'elle tient prêtes 3 600 livres pour les frais de son voyage : le receveur général des finances de Lyon les lui paiera. Ce sont des négociations compliquées, qu'aggravent les vanités, les brouilles et les prétentions des comédiens. Arlequin ne peut pas venir : tel lui refuse son concours, dit-il ; tel est trop exigeant ; deux comédiens ne s'entendent pas ; ou bien il est trop tard et il appréhende « les neiges du mont Cenis » ! Alors que va devenir Marie de Médicis sans « cette bonne compagnie promise pour la récréation de cette cour pendant les tristes jours d'hiver » ? Qu'ils viennent au moins pour le Carême !

Enfin les voilà arrivés, il y a dans la bande le vieux Petrolini et Jean-Baptiste Andrini, dit Lelio, ainsi que sa femme Florinda. Ils joueront pour la cour d'abord au Louvre, dans la salle des Gardes, puis dans la salle de Bourbon, de l'autre côté de la rue d'Autriche, à l'Hôtel du Petit-Bourbon. Pour la ville, la reine leur a fait la gracieuseté de leur louer la salle de l'Hôtel de Bourgogne. L'affaire n'a pas été sans difficulté. On a fait la proposition de location « au concierge et gouverneur de l'Hôtel de Bourgogne » qui l'a transmise à Messieurs les Comédiens. Ceux-ci sachant que c'est la reine qui paie veulent spéculer : les uns exigent qu'on réclame soixante écus par mois, les autres cent, « avec quelques loges de réserve ». La reine, irritée contre « des gens si fâcheux qui ont peu de considération et d'intelligence », offre 200 livres par mois, pour les six mois que resteront les Italiens, soit 1 200 livres, rien de plus ; et elle prie le procureur du roi au Châtelet, ainsi que le lieutenant civil de Paris de s'interposer afin de mettre à la raison « ces gens-là ». On finit par s'arranger.

Tout le monde ne partage pas l'enthousiasme de Marie de Médicis pour Arlequin, de son vrai nom Tristan Martinelli. En 1613, il a cinquante-six ans, et Petrolini en a quatre-vingt-sept : « Ce ne sont plus âges propres au théâtre, écrit quelqu un ; il y faut des humeurs gaies et des esprits délibé-

rés, ce qui ne se trouve guère en de si vieux corps comme les leurs. Ils jouent la comédie qu'ils appellent *Dui Simili* qui est le *Menechmi* de Plaute. J'en sortis sans contentement. » Mais Marie est sous le charme de « toute l'harlequinerie », comme elle dit. Elle traite familièrement Arlequin, non seulement lui écrit des lettres très aimables, mais accepte d'être la marraine de ses enfants, le console des ennuis qu'il a avec le trésorier, — quelques tiraillements dans le payement des sommes promises, — l'aide à retirer ses effets du mont-de-piété de Florence et fait intervenir le duc de Mantoue entre lui et un débiteur. Arlequin est au mieux dans le ménage royal. On sait l'anecdote : « Holà ! dit Arlequin au roi, il y a assez longtemps que vous faites votre personnage, laissez-le-moi faire à cette heure ! » et, s'asseyant dans le fauteuil de Henri IV : « Eh bien, Arlequin, vous êtes venu ici avec votre troupe pour me divertir ! J'en suis bien aise. Je vous promets de vous protéger et de vous donner une pension ! » La troupe d'Arlequin ne joue pas que la comédie ; elle comprend aussi des baladins, des danseuses de corde, des individus faisant le saut périlleux « et autres traits si épouvantables que beaucoup de dames, même des hommes, tournent le dos de la peur qu'ils ont de leur voir rompre le col[1] ».

Une autre grande distraction des soirées de la reine, ce sont les ballets, elle y prend un plaisir extrême, les organise elle-même, y joue. Les ballets sont des représentations compliquées, coûteuses et magnifiques. On les donne un peu partout : dans la salle haute du Louvre ; dans l'antichambre de Marie de Médicis ; à l'appartement du rez-de-chaussée où on installe tout autour de la pièce des gradins sur lesquels s'installent les dames ; à la grande salle de Bourbon, dans l'hôtel d'en face, qui servira aux États Généraux de 1614 ; mais surtout à l'Arsenal, où Henri IV fait faire exprès une très belle salle de fête qu'on inaugure le 6 décembre 1609. La reine monte les représentations ; elle choisit les princes, princesses, dames et seigneurs qui en feront partie. Naturellement, pour le livret, elle a des collaborateurs : Duret et Durand, Palluau, la Clavelle lui

1. Afin de simplifier, nous avons groupé ici ce qui concerne le théâtre dans l'emploi de la journée de la reine ; mais il est entendu que les représentations ont généralement lieu de meilleure heure, souvent l'après-midi.

écrivent le scénario des *Félicités de l'âge doré* ou des *Passe-temps récréatifs des quatre saisons de l'année,* avec danses, figures, couplets, changements à vue, apothéose. Les conférences durent des heures et on se prépare avec soin. Quelquefois la reine consent à aller jouer sa pièce ici ou là, à l'évêché de Paris, à l'hôtel de Condé, chez la reine Marguerite, chez madame de Retz. Les déguisements sont une affaire ; elle les étudie ; elle ne paraît d'ailleurs sur les planches que masquée.

Quand les hommes jouent seuls on les déguise ridiculement ; ils entrent deux par deux, et ce sont des couples de tours, de femmes colossales, de pots de fleurs, de chats-huants, de basses de viole, de moulins à vent. Ils défilent, dansent, sortent de leurs affublements, dansent encore quatre par quatre, puis, ensemble, se remettent dans « leurs machines » et s'en vont. Les femmes se parent élégamment, Marie souvent en italienne : elle danse « des branles et des courantes ». Le plus magnifique ballet qu'elle donna fut celui de 1609, le ballet des *Nymphes de Diane* dont les répétitions eurent lieu dans la grande salle du Louvre et la représentation à l'Arsenal et chez la reine Marguerite. Marie de Médicis l'avait longtemps « pourpensé et dessiné » : il dura jusqu'à six heures du matin et, de l'aveu de tous, « l'honneur du ballet revint à une certaine petite Paulette tant par ses bonnes grâces que par sa voix harmonieuse et délicate ; joint que cette petite chair blanche, polie et délicate, couverte d'un simple crêpe fort délié,... etc., mettoit en goût et appétit plusieurs personnes ». Marie de Médicis fait aussi danser, à Saint-Germain, ses enfants et les fils naturels d'Henri IV ensemble, secondés de quatre ou cinq autres petits garçons de leur âge. Un de ces ballets du Dauphin revient à 2 000 écus.

D'ailleurs tout le monde, et partout, danse des ballets. « Le carnaval en foisonne. » Souvent le ballet même devant la reine tombe dans la mascarade : « Je crois que jamais je ne vis rire personne comme je vis rire la reine », écrit le témoin d'un de ces ballets, qui se termina par d' « agréables bouffonneries ».

L'extraordinaire désordre qui y règne gâte ces fêtes de Cour. Les salles sont petites, les invités trop nombreux, on s'étouffe, on crie ; impossible de circuler et aux danseurs

d'évoluer. Pour le grand ballet de 1614, qui eut lieu à l'Arsenal et coûta 10 000 écus, le capitaine des gardes, chargé du service d'ordre, avait laissé pénétrer tout le monde. En arrivant, la reine, qui vit cette cohue, entra dans une grande colère; elle déclara net qu'elle s'en allait, que la soirée n'aurait pas lieu. On se regarda navré; les gardes du corps poussèrent dehors l'assistance. Alors la reine, qui était déjà au Louvre et avait fait coucher Louis XIII, ordonna de le rhabiller, revint, et devant un public moins dense « le ballet fut donné tellement quellement ». On finit par exiger à la porte des « méreaux », des marques.

Aux époques des deuils, Marie se donne des fêtes plus intimes. Elle a monté dans l'entresol du Louvre un petit théâtre avec des sièges pour quatre-vingts personnes : on y donne des comédies légères. Ou bien elle va dîner chez la princesse de Conti, à Saint-Germain-des-Prés, chez madame de Guise, rue de Grenelle, chez madame de Guercheville, sa dame d'honneur, et, après le repas, des jeunes gens, Bassompierre, M. de Chevreuse, M. de Vendôme, lui dansent, dans ce petit cercle, quelque menu ballet.

Tous les soirs ne sont pas amusés par des fêtes. Mais le couple royal ne sait pas demeurer seul. Lorsque la reine « a donné le bonsoir » à tous ceux qui remplissaient son Cabinet, chacun se retire, excepté les intimes avec qui un nouveau cercle commence : la princesse de Conti, madame de Guise, sa mère, la maréchale de la Chastre, madame de Ragny, Messieurs de Guise, de Joinville, Bellegarde, Créquy, Grammont, la Rochefoucauld, Bassompierre, Saint-Luc, de Termes, Schomberg, de Rambouillet, le colonel d'Ornano, noblesse brillante, pleine d'entrain, spirituelle et caustique. Que fera-t-on? causer? On joue. On joue aux cartes. Le roi est grand joueur aux dés comme aux cartes. Les bourgeois vertueux trouvent même qu'il donne un bien mauvais exemple : il n'est « gueux et faquins qui ne dressent brelans au coin des rues, tant ont de poids les actions des princes! » Le roi n'en a cure. Il joue au reversis, aux échecs, très à la mode en ce temps, ou bien il se délecte à regarder de beaux joueurs se mesurer, « aux trois dés, et ce dans des cornets faits exprès, d'où on jette le dé pour éviter la piperie ».

Marie de Médicis joue surtout à la prime. Elle a un beau jeu de cartes, peintes et enluminées de divers animaux, que Louis de la Haye, orfèvre, lui a fait faire pour 120 livres, et elle s'en donne avec ardeur, pontant gros jeu. Bassompierre est son adversaire favori. En une soirée, Marie perd 700 pistoles : « Je n'ai point été heureuse », écrit-elle ensuite. Un jour, à Fontainebleau, il y a « vingt mille pistoles pour le moins de perte et de gain », assure Bassompierre. Le moins qu'on ponte est cinquante pistoles « une quinterotte », le plus cinq cents. Tel joueur a en main, d'un coup, cinquante mille pistoles. Le même Bassompierre assure qu'un soir de 1607, il n'avait plus pour toute fortune que sept cents écus et il venait de se commander, pour le baptême du Dauphin, un habit de 14 000 écus! Il gagne ces 14 000 écus, une épée de diamants de 5 200 écus et 5 ou 6 000 écus de reste! En 1608, il eut plus de 500 000 francs au jeu, affirme-t-il. La reine est bonne joueuse; mais le roi, lorsque la guigne le prend, passe le jeu à un compère.

Pas trop tard, toujours avant onze heures, les derniers familiers ont pris ou ont reçu congé. Marie de Médicis se retire alors dans son Petit Cabinet; c'est le moment où elle écrit sa correspondance. Quelquefois, elle écourte ses lettres, sous prétexte qu'elle a sommeil : *Gli e ora di dormire, e voi sapete che io non scrivo se non a quest'ora*, mande-t-elle à quelque parent d'Italie. Léonora Galigaï, qui n'aime pas à se mêler au public de la Cour, descend pour causer avec elle et l'aider à se coucher.

Quand onze heures ont sonné à l'horloge du Louvre, la ronde des gardes du corps ferme les portes du logis royal; elle va remettre les clefs au capitaine des gardes et demander le mot pour la nuit.

LOUIS BATIFFOL

GEORGE SAND

ET

LA DÉMOCRATIE

I

George Sand, enfant, vécut avec sa grand'mère qui était essentiellement libérale. Son père, Maurice Dupin, gardait un enthousiasme sincère pour les principes de la Révolution française. A l'âge de treize ans, elle fut mise en pension au couvent des Augustines Anglaises à Paris : sa nature mystique s'y éprit profondément, et pour la vie, de la beauté sentimentale du christianisme; plus tard, sa foi se libérera des pratiques, puis des dogmes; mais George Sand restera jusqu'à sa mort intimement chrétienne, et même elle accordera la première importance, par-dessus « l'idée révolutionnaire de 1793 », à l'idée chrétienne, dont la Révolution n'est qu'une renaissance : « l'idée chrétienne n'est-elle pas la seule, disait-elle, qui ait vraiment détaché nos jeunes âmes de l'égoïsme un peu prêché et déifié dans nos familles, et qui nous ait enseigné *dès l'enfance* qu'une haute pensée, un beau mouvement du cœur font plus de bien à tous que l'argent et la propriété matérielle? » Rappelée par sa grand'mère qui avait peur de la voir rester définitivement au couvent, elle fut livrée aux rêveries qu'éveillèrent en elle les lectures faites au hasard dans la bibliothèque composée des auteurs du XVIIIe siècle. Madame Dupin lui permit de les lire tous, à l'exception de Voltaire, et ce fut naturellement à Rousseau qu'elle se confia entièrement, passionnément.

Elle fut mariée très jeune. Son mariage devait contribuer à libérer sa personnalité secrète. Malheureuse en ménage, elle dépensa sa sentimentalité et son activité à s'occuper des paysans des alentours, à qui elle donnait des soins médicaux, confectionnant elle-même les potions et cultivant les plantes médicinales. Cependant elle échangeait avec Augustin de Sèze une correspondance qui soulevait toutes les questions religieuses et sociales et où se note déjà son inclination naturelle à la démocratie. Elle s'entretenait dans une atmosphère de mysticité où se développait sa sensibilité romanesque : elle aurait alors voulu aller rejoindre Byron sur le sol de la Grèce. Les nouvelles de la révolution de Juillet 1830 vinrent la trouver à La Châtre et lui « enfiévrer le sang ». Écrivant à ses amis pour leur affirmer avec fierté que la ville saurait résister à l'armée royale, elle disait : « Je me sens une énergie que je ne croyais pas avoir. L'âme se développe avec les événements. Ah ! que j'envie votre sort ! Vous n'avez pas d'enfants, vous êtes seul ! S'il ne fallait que mon sang et mon bien pour servir la liberté ! »

En 1831, poussée à bout par la grossièreté de son mari, elle se sauve, accourt à Paris qui est encore échauffé de l'agitation révolutionnaire. Elle entre dans la vie littéraire, où la camaraderie romantique était à la mode, sous l'influence des idées saint-simoniennes. Elle assiste aux réunions des clubs républicains et saint-simoniens, de cœur avec eux, mais ne pouvant accepter les excentricités de leur église qui n'est « qu'une erreur impraticable ». Dès ces premières années, où l'ivresse de la liberté conquise aurait pu l'étourdir, elle montre le bon sens qui est inné chez elle. Elle gagne péniblement sa vie à des travaux divers et à du petit journalisme au *Figaro*, sous la direction de Latouche : esprit vivement éveillé aux choses nouvelles, au libéralisme comme à l'exotisme, démocrate fanatique et émancipateur de la femme, Latouche était un ardent républicain de la première heure ; il avait acheté le *Figaro*, dès 1828, pour servir la cause républicaine.

Entrée comme journaliste dans la carrière des lettres, elle l'est constamment demeuré, toujours inquiète de l'avis de ses confrères, soucieuse de déterminer des réponses et des

controverses, jalouse de parler directement au public. Et s'il est vrai, comme on l'a dit à propos de madame de Sévigné, que le genre épistolaire est une forme de journalisme, on voit mieux l'importance et on s'explique l'étendue de la correspondance de George Sand, écrivant à ses amis des lettres de vingt pages, au milieu d'une besogne absorbante, pour les exhorter, les persuader et les diriger vers l'action, les invitant même, sans aucune fatuité et par zèle de propagande, à lire ses lettres autour d'eux. Sans cesse, elle interpelle l'ami lecteur au cours de ses romans, le flatte, l'invite à collaborer, à chercher avec elle, l'évangélise, le moralise : elle est avant tout un moraliste public, fonction qui a passé des orateurs de la chaire à ceux de la presse. Plus tard elle écrira même ses romans dans l'intention — dans le programme — de tel périodique, mettant d'autre part quelque malice à placer des romans socialistes dans des journaux conservateurs. Ses livres sont des prêches, et elle saisit toutes les occasions de les faire précéder d' « annonces raisonnées ». Loin d'être simplement des romans psychologiques, comme on l'a constamment répété, ses premières œuvres sont aussi des romans sociaux; non seulement ils exposent des sujets d'un intérêt général, non seulement ils attaquent la société, mais encore ils engagent avec le public une discussion sociale et sont à proprement parler des enquêtes : « Mes écrits n'ont jamais rien conclu ». Par moments, en effet, effrayée de tout ce qu'on lui fait dire d'excessif, elle proteste n'avoir jamais eu la pensée d'attaquer d'aussi vieilles institutions que le mariage, par exemple[1]; mais c'est pour mieux faire ressortir qu'elle a voulu inspirer un examen *public* sur *l'état actuel* de ces institutions. Et elle ne songe nullement à nier ses intentions de plaidoyer : « *Indiana*, a-t-elle écrit elle-même, c'est la femme, l'être faible *chargé* de représenter les passions comprimées, ou, si vous l'aimez mieux, supprimées par les lois; c'est l'amour, heurtant son front aveugle à tous les obstacles de la civilisation ».

Le bonheur de l'humanité est l'idéal constant des écrits de

1. « Jamais l'auteur n'a combattu le *mariage* en lui-même, mais seulement les vices que le cours des temps, l'insuffisance des lois et la corruption des mœurs y ont introduites. Dans *Lélia*, le mariage n'est pas mis en cause ; c'est un livre tout d'exception et d'une autre portée. »

George Sand, du commencement à la fin de sa vie; seule, la formule des moyens pour l'atteindre a un peu varié. Elle croit d'abord que ce bonheur réside dans la liberté absolue de l'individu ; peu à peu elle arrive à la conscience que ce bonheur résultera de la soumission de l'individu à la collectivité. Mais, toujours, elle croit à la possibilité de ce bonheur et, quand ses héros maudissent « la société », — jamais l'humanité, comme le font maints personnages de romanciers masculins, — ce sont les lois constitutives du gouvernement actuel qu'ils incriminent. Elle a toujours été très explicite là-dessus : « Raymond, c'est la *fausse* raison, la *fausse* morale par qui la société est gouvernée ». Il s'agit donc de libérer « la société » de ses mauvais gouvernements.

Si l'on considère les autres thèmes de ses premiers romans : le mépris de l'argent et du bien-être bourgeois *(Valentine, la Fille d'Albano)*, la grandeur « des humbles et des opprimés » *(Pauline)*, la vanité de la société mondaine *(La Marquise)*, la vanité de la science lorsque celle-ci est disproportionnée à la force morale *(Valentine)*, la supériorité du christianisme primitif *(Lélia)*, la beauté de la vie libre *(Albano, Pauline)*, l'amour de la vie rustique *(Valentine)*, — on voit que ces mêmes idées inspirent les pages les plus expressives de *Consuelo* ou du *Péché de M. Antoine*. La même amitié pour les carbonari se décèle dans la peinture du caractère de Tremmor que dans la *Comtesse de Rudolstadt* ; *Consuelo* rappelle *la Prima Donna*; *L'Orco* s'exalte avec autant d'éloquence pour l'indépendance de l'Italie que les articles sur les œuvres de Mazzini ou les lettres de 1849 ; les paysans Bénédict et Simon Féline ont déjà commencé à aimer les filles de l'aristocratie avec la même fierté que le feront Henri Lemor et Pierre Huguenin. Ainsi l'amour même, dès ses premiers romans, n'est pas — quoi qu'on ait dit en voulant faire de son œuvre deux parts différentes : individualiste, puis socialiste — une force déréglée, insubordonnée à toute contrainte : l'amour est un ouvrier de l'œuvre sociale ou divine. Il est la grande force d'union par laquelle Dieu, poursuivant la pensée égalitaire de son œuvre créatrice, détruit les préjugés de castes, les différences de classes, que les sociétés ont élevées dans leur pernicieuse ignorance de l'harmonie universelle.

*
* *

Dans l'amitié de Michel de Bourges, de Lamennais et de Pierre Leroux, ses ardentes préoccupations altruistes ont pris toute leur force en s'ordonnant en réclamations plus méthodiques et rigoureuses. Ces amis lui ont appris à classifier ses revendications et à leur donner une forme sociologique ; mais son œuvre de 1835 à 1850 n'a pas été seulement le reflet de leurs théories diverses. Si leur influence a pu être profonde, c'est qu'elle s'exerçait sur des choses qu'elle portait déjà profondément en elle. Seule, l'influence de son fils Maurice pouvait être absolue sur cette nature avant tout maternelle : M. Brunetière a été seul à l'avoir noté, après avoir exposé comment Lamennais, « l'homme qui a livré le plus rude assaut à l'individualisme, avait fait tourner George Sand de l'individualisme au socialisme. » En réalité, elle avait tourné bien avant de connaître Lamennais et elle y avait été notamment incitée par tout ce qu'elle avait eu à souffrir de l'égoïsme à la fois aristocratique et grossier de Musset ! Mais, surtout, le soin de l'éducation de son fils renouvela son âme et son caractère ; elle s'aperçut avec effroi qu'il serait malheureux s'il passait par les mêmes passions individualistes qu'elle ou que ses héros :

Il est très difficile de parvenir à la vertu ; car, à chaque pas, on rencontre des choses qui vous séduisent et qui essaient de vous en détourner. Le défaut que tu dois craindre, c'est le trop grand amour de soi-même... *L'amour de soi-même est ce qu'il faut modérer, limiter et diriger...* Ceux qui ont travaillé pour leur propre renommée et pour leur ambition personnelle sont des hommes qui ont fait un emploi coupable de leurs grandes qualités. Ceux qui n'ont songé qu'à leurs plaisirs sont des brutes. *(Lettre à Maurice, 1836.)*

On a dit que Michel de Bourges avait engagé George Sand, après la rupture avec Musset, à « chercher la satisfaction de toutes les forces de son être dans la compassion envers le prochain et le service de l'humanité »[1]. Dès 1833, elle écrivait au consolateur mais sceptique Sainte-Beuve que servir

1. W. Karénine ; *G. Sand* (Ollendorf), 2 vol. in-8°, sur la vie de l'écrivain de 1804 à 1833, puis 1838. C'est un travail admirable, définitif — minutieux et complet, — avec toute la vie d'un roman.

l'humanité par le sacrifice de soi-même était le seul idéal qui lui convînt : elle ne rencontra Michel de Bourges qu'en 1835.

De même, liée avec le saint-simonien Guéroult, elle se réjouissait pour lui d'un voyage en Orient qui, en étendant ses connaissances, lui permettrait d'employer sa vie inquiète au profit de l'humanité future, la seule chose qui comptât. Guéroult, collaborateur au *Globe,* avait vivement défendu ses œuvres. Le saint-simonisme la revendiquait même comme sienne. George Sand, qui jusque-là s'était assez vivement moquée de la doctrine et de ses adeptes, avait appris, dans ses relations amicales avec Guéroult, à y trouver quelque mérite. Elle sut apprécier l'excellence de leurs intentions et la sincérité de leurs enthousiasmes humanitaires. mais elle trouvait leur lyrisme singulièrement confus et platonique. Elle resta toute sa vie en relations très courtoises avec eux, mais ne manqua jamais une occasion de leur affirmer que, tout au contraire d'eux, elle estimait devoir se mêler à l'action révolutionnaire. Elle participait à leur croyance que, seule, une religion nouvelle de fraternité et d'amour réaliserait l'égalité et la liberté vraies ; elle fut un des plus fervents adeptes de la théorie du progrès, mais c'était une croyance, ou même, mieux, un état d'esprit natif qu'elle portait en elle, et jamais elle n'adhéra à la forme spécialement saint-simonienne de cette théorie. Les conceptions sur l'importance de l'industrie, qui sont encore plus fondamentales dans la doctrine saint-simonienne, furent implicitement attaquées dans ses romans socialistes comme *Le Péché de M. Antoine*. Elle n'eut de commun avec le saint-simonisme que le culte du travail et la soumission à une sévère discipline altruiste.

Avant Michel, elle connaît encore Liszt qui arrivait d'Allemagne, tout bouillant de démocratisme et méditant *la Symphonie révolutionnaire*, dont il écrivit des fragments et, entre autres, la transcription symphonique de la *Marseillaise*. Liszt ne fut jamais l'amant de George Sand ; mais ils se plaisaient à de longues conversations où une amitié fervente et l'idéal commun s'entretenaient au diapason de la passion.

Voilà bien des contrepoids ou des adjuvants à l'influence de Michel de Bourges. Somme toute, celle-ci se borne à

avoir intéressé George Sand à la politique et tourné vers l'action les grandes forces sentimentales dont la contrainte l'épuisait. « Convertie au sentiment républicain et aux idées neuves, *je l'étais d'avance*. J'avais gagné, à entendre cet homme véritablement inspiré en certains moments, de ressentir de vives émotions que la politique ne m'avait jamais semblé pouvoir me donner. » Jusque-là, comme elle le dira plus tard dans ses *Lettres d'un Voyageur*, elle ne s'était pas encore reconnu le droit de se mêler à l'action, n'ayant pas assez profondément incarné en soi « les vertus républicaines » : c'est en discutant avec le célèbre avocat qu'elle prit goût à la politique et en sentit l'importance.

La lettre à Michel (Everard), — la sixième des *Lettres d'un voyageur* — n'est pas la vulgarisation des idées du tribun ; on l'a cru parce que, toujours modeste, elle déclarait s'incliner devant sa personnalité et que, fraternelle, désireuse de le consoler de la tristesse qu'il se plaint de trouver dans ses travaux, elle le berçait de charitables flatteries. Mais cette lettre montre, au contraire, la résistance de George Sand aux idées essentiellement jacobines de Michel de Bourges, qui affectait le robespierrisme le plus tranchant et le mépris de l'art, inutile à la République. Elle accuse nettement les différences entre eux : il n'est pas philanthrope ; il est possédé de l'amour de la gloire dont elle n'a jamais eu le désir : « Tous les trônes de la terre ne valent pas pour moi une petite fleur des Alpes. » Il est « un homme de bruit » ; il n'aime pas les hommes : il n'est pas leur frère ; *il n'est pas leur égal* : « Tu es un ambitieux, tu poursuis un hochet, tandis que moi je suis un poète, libre de tous les futiles attraits humains. »

Ce qu'elle révère en lui, ce ne sont pas ses idées, c'est « *un grand cœur* où réside la justice ». Non seulement elle ne partage pas ses opinions, mais elle sait que, sous un gouvernement où il dominerait, sa vie, à elle, ne serait pas sauve, car elle dirait son sentiment. Et, au fond, il faut encore considérer ces lettres à Everard comme d'habiles et affectueux avertissements sur les dangers de la vanité et sur la grande loi d'égalité, la première, la seule et invariable « loi de morale et d'équité qui se soit présentée à son esprit dans tous les temps ». Elle termine ainsi : « République, au nom de la justice et de

l'égalité, divine utopie, soleil d'un avenir peut-être chimérique, salut ! »

Michel de Bourges n'a donc pas été son éducateur. Elle n'eut de professeur qu'elle-même, sa propre expérience de l'amour. Elle le dit très distinctement dans cette même lettre : c'est en subissant la tyrannie de l'amant, de l'homme, que, femme, elle apprit la valeur, la nécessité de l'égalité. Et si Michel lui fit bien comprendre la nécessité de l'action, c'est plutôt sous la direction de Lamennais qu'elle y participa. Mais son culte pour la personnalité du grand réfractaire n'en fit non plus une disciple timide, « l'élève ». La doctrine de Lamennais dans les *Paroles d'un Croyant* et le *Livre du peuple* n'était d'ailleurs que celle de Rousseau : l'influence de Rousseau est la seule très grande influence qu'ait subie George Sand.

C'est en 1835 qu'elle connut Lamennais par Liszt. Il avait accepté de défendre les accusés d'avril à la Chambre des pairs : « C'était beau et brave » ; et, pour cet acte, elle le révéra comme un saint. Elle collabora au *Monde* qui ne payait guère, refusant d'écrire aux *Débats*, qui lui faisaient les offres les plus avantageuses. A cause de ce désintéressement, on la considéra comme à la dévotion du philosophe religieux. Pourtant, elle n'abdiqua jamais sa liberté ni même son originalité. « Je m'entendrai aisément avec lui sur tout ce qui n'est pas le dogme, mais là je réclamerai une certaine liberté de conscience et il ne me l'accordera pas. » Loin de différer uniquement sur le dogme, Lamennais devait s'affirmer de plus en plus hostile à l'émancipation de la femme, exigeant qu'elle fût soumise à l'homme « comme le voulait saint Paul ». *Les lettres à Marcie*, que George Sand donna au *Monde*, étaient l'exposition d'une théorie très nette de l'égalité de l'homme et de la femme : « Les femmes reçoivent une déplorable éducation, et c'est là le grand crime des hommes envers elles. Ils ont spéculé à consommer cet esclavage et cet abrutissement de la femme qu'ils disent être aujourd'hui d'institution divine et de législation éternelle. »

L'histoire des sentiments de George Sand pour Lamennais est celle de continuels dissentiments d'idées dans une admiration fervente. Ce sont leurs adversaires communs qui les

ont confondus en les rapprochant : Vinet parlera de ces « esprits perturbateurs sortis l'un de l'ombre du gynécée et l'autre du pied des autels..., nouveaux fléaux de Dieu dans un siècle si différent de celui d'Attila ». Notez pourtant entre eux une fraternité de tempéraments révolutionnaires ; mais Lamennais fut très vite étonné et effrayé de voir son amie attaquer l'autorité indissoluble du mari et la propriété individuelle. Elle professait déjà une sorte de collectivisme qui ne demandait qu'à devenir gouvernemental, et Lamennais ne pouvait la suivre si loin. La publication même des *Lettres à Marcie* fut interrompue. Décidément, il y avait encore en lui « beaucoup plus du prêtre » qu'elle ne croyait. La séparation s'imposait si l'on voulait rester en rapports affectueux.

George Sand ne manqua jamais l'occasion, dans la suite, de servir Lamennais, convaincue que la vérité se trouvait partout et qu'il fallait soutenir tous les hommes de génie. En 1838, dans la *Revue des Deux Mondes*, elle prend la défense de Lamennais contre les exagérations que les adversaires lui prêtent. Mais, en 1848, elle devait discuter publiquement son projet de constitution et faire ressortir le danger de mettre aux mains d'un seul homme le pouvoir exécutif, affirmant ainsi une fois de plus la différence radicale entre son esprit égalitaire, patient et prudent observateur de la réalité, et le mysticisme de Lamennais, crédule aux prédestinations.

Puisque l'on parle sans cesse d'« influences », c'est une femme, la comtesse d'Agoult, le futur historien de la Révolution de 1848, qui semble alors en avoir exercé une sur George Sand : elle inspira le roman socialiste *Simon*, qui lui est d'ailleurs dédié. George Sand resta longtemps l'amie intime de la comtesse, en Suisse et en France. Mais dire que la comtesse fut de celles qui semblent avoir eu la plus grande influence sur elle, c'est dire seulement que George Sand cherchait dans les autres des motifs d'inspiration. Comme ceux qui aiment se laissent inspirer par ceux qu'ils aiment, — après les avoir choisis, et tout est là, — George Sand ne subissait pas les influences, elle les recherchait, sachant spontanément aller aux êtres dont elle avait besoin pour compléter sa personnalité, — et cela se voit dans la gradation logique et

harmonieuse de ses amitiés; elle avait fort bien su repousser l'autorité des esprits qui ne convenaient pas à sa nature, le dilettante Musset et le sceptique Sainte-Beuve.

II

George Sand ne devait vraiment participer à l'action démocratique qu'à partir de 1841, où elle fonda la *Revue indépendante* avec Leroux et Viardot. C'est l'époque de sa vie où, après une sorte de retraite très loin de Paris, elle connaîtra et admirera Pierre Leroux, le seul dont on pourrait vraiment soutenir qu'elle ait reçu une direction spirituelle. Pourtant, sans vouloir découvrir en elle un théoricien politique et social de grande originalité, il convient encore de faire ressortir que, si vraiment toutes ses idées étaient empruntées à ses amis, ceux-ci n'émettaient guère que des idées générales, éparses, comme on dit, dans l'air du temps, et qu'ils les maintenaient dans le vague des développements oratoires : seule, en cela sauvée par son métier et son tempérament de romancier, elle ne s'est pas bornée à de la phraséologie; elle voyait les ouvriers individuellement; elle touchait à leur vie, les interrogeait et les écoutait : elle a fait vivre dans leurs âmes particulières ces idées générales. Lorsqu'on étudiera ses romans socialistes, avec la scrupuleuse méthode critique qui rend la vie aux œuvres classiques, on verra que c'est moins aux Michel de Bourges et aux Pierre Leroux qu'il faut rapporter les dissertations entremêlées à ces histoires sentimentales — qui sont bien d'elles, — qu'aux paysans et ouvriers qu'elle a connus, soignés et secourus, ou aux spécialistes, auteurs d'ouvrages de première main, comme le *Compagnonnage* d'Agricol Perdiguier, et aux petits autodidactes de la littérature ouvrière pour qui elle a écrit mainte préface : *Poésies* de Magu (1845) et de Poncy, ouvrier maçon (1846), *Travailleurs et Propriétaires* de Victor Borie (1848), *Conteurs ouvriers* de Guilland (1849).

Nul autre plus que Pierre Leroux ne s'est exclusivement adonné à développer des idées pures, sans se soucier d'une

réalisation immédiate de la république parfaite. Absorbé dans la philosophie spéculative, comme son premier maître Saint-Simon et comme les Allemands qu'il étudiait laborieusement, c'est un moraliste préoccupé de généralités, un métaphysicien humanitaire. Zola a dit que *Spiridion*, *Les Sept Cordes*, *Les Compagnons*, *Le Meunier d'Angibault* et les nombreux articles réunis plus tard dans les *Souvenirs de 1848*, *Questions sociales et politiques*, *Questions d'art et de littérature* ou *Autour de la Table* sont du pur Leroux. En se reportant à la correspondance, on serait d'abord, en effet, tenté d'affirmer que Leroux prit le plus grand ascendant sur G. Sand à partir de 1842. « J'ai la certitude qu'on lira Leroux comme on lit *Le Contrat social* : c'est le mot de M. de Lamartine... Du temps de mon scepticisme, quand j'écrivais *Lélia*, j'adorais la bonté, la simplicité, la science, la profondeur de Leroux ; mais je n'étais pas convaincue. Je le regardais comme un homme dupe de sa vertu. J'en ai bien rappelé ; car, si j'ai une goutte de vertu dans les veines, c'est à lui que je la dois, depuis cinq ans que je l'étudie, lui et ses œuvres. » Voilà qui semble assez catégorique, mais ces lignes familières sont adressées à un ami dont elle fera prochainement un des bailleurs de fonds d'un journal de Leroux, et qui, en ce moment, le trouve très ennuyeux ; elle écrit une lettre de vingt pages pour dissiper ce scepticisme : elle ne saurait trouver de termes assez chaleureux, se disant convertie pour le convertir lui-même.

« Ses admirables écrits rendirent à mon espérance la flamme prête à s'éteindre », avait-elle déjà dit de Lamennais. En réalité, Leroux, comme les autres, ne fut pour elle qu'un stimulant ; il entretint sa ferveur plutôt qu'il ne lui donna des idées précises : « Je crois à la vie éternelle, à l'humanité éternelle, au progrès éternel... ; j'ai embrassé à cet égard *les croyances* de M. Pierre Leroux. » Une autre fois c'est au poète ouvrier Poncy qu'elle écrit : « C'est la seule philosophie qui soit claire comme le jour et qui parle au cœur comme l'Évangile, je m'y suis plongée et je m'y suis transformée ; j'y ai trouvé le calme, la force, la foi, l'espérance et l'amour patient et persévérant de l'humanité... Elle adopte et reconnaît *tout ce qui est vrai, beau et bon*, dans toutes les morales et sciences du passé et du présent. » Elle veut que l'ouvrier

Poncy, qui doit écrire assez fréquemment dans la *Revue Indépendante*, de Leroux, ait lu tous ses livres; il a besoin de beaucoup apprendre, et Leroux est un chaleureux professeur, un dictionnaire abondant. Elle écrit encore plus explicitement : « Il faut bien que je vous le dise, George Sand n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un disciple fanatique du même idéal... Je ne suis que le *vulgarisateur* à la plume diligente et au cœur impressionnable, qui cherche à traduire dans ses romans la philosophie du maître. » Les vrais imitateurs n'avouent point ainsi ; une telle humilité est excessive. George Sand écrit cette fois à un homme qui veut lui confier un journal où elle ferait contrepoids à Leroux : il la croit fourriériste; dans son horreur du fourriérisme et par une extrême honnêteté, elle tient à bien le prévenir qu'il va mettre son argent dans une affaire tout autre.

En réalité, Leroux est plutôt pour cette femme de génie, restée femme, un confesseur qui lui donne l'occasion de s'épancher. Sa ferveur, à elle, est toute religieuse, non point celle d'une disciple intellectuelle, mais d'une dévote : « Je l'aime toujours comme les dévotes aiment leur doux Jésus. » Plus encore qu'elle ne l'admirait, elle aimait à se sacrifier à lui. Son admiration pour ses idées ne devint même précise qu'à partir du moment où, ayant connu l'homme, en 1837, elle le trouva si pauvre qu'elle voulut prendre avec elle ses enfants pour les élever. Dès qu'il n'aura plus besoin d'elle, dès qu'il n'y aura plus nécessité urgente de lui faire des disciples, elle laissera percer sa vision nette de la réalité : « Leroux imprime *l'Éclaireur*, il aurait voulu des avances plus considérables; il se plaint un peu de tout le monde et ne veut pas comprendre que sa prétendue persévérance n'inspire de confiance à personne ».

Lorsqu'elle est sûre de Poncy, elle n'hésite pas à lui avouer que Leroux a la monomanie assez fastidieuse de réciter à tous ses théories, « bonnes en elles-mêmes, mais inapplicables en fait. C'est un génie admirable dans la vie idéale, mais qui patauge toujours dans la vie réelle ». On constatera de plus en plus chez elle ce sens pratique de la vie quotidienne dont ses romans sont la grande révélation poétique. Et lorsqu'il sera député, elle dira, là, franchement, qu'il ne pense qu'à

lui-même : « Leroux se tenait prêt à escamoter la papauté de Cabet sur les communistes. Mais il n'avait pas assez de suite dans les idées ou pas assez d'audace. » Le symbolisme allemand de Leroux répugne à sa claire activité française : « Je vais vous envoyer la constitution de Leroux. C'est savant, ingénieux et très bon à lire dans un temps de calme et de spéculation philosophique. Mais toutes ces formes symboliques et ces systèmes *a priori* ne répondent en rien aux besoins, aux possibilités du moment. »

La différence essentielle entre eux, c'est qu'elle fut très active. C'est elle qui, en 1841, trouva les fonds nécessaires à créer, puis à maintenir la *Revue Indépendante* qu'elle fonda contre la *Revue des Deux Mondes*, « trop peu indépendante », et où elle accomplit un gros travail matériel de rédaction et d'administration. Tandis que Leroux y multiplie les doctes études abstraites, elle publie non seulement les romans qui font vivre le périodique, mais les articles et programmes de vulgarisation et les études sur la littérature démocratique, par lesquels elle intéresse un public nouveau aux destinées de la revue ; c'est par là qu'elle lui donne sa note originale et son utilité contemporaine. Certes, dans les premiers numéros, Leroux envisage la vie actuelle et songe à se faire un parti capable d'intervenir dans l'anarchie d'alors, mais il remonte bien vite aux nébuleuses hauteurs métaphysiques et s'effarouche de tout corps-à-corps avec les personnalités. George Sand, au contraire, prend vivement à parti un Lamartine, objet de l'admiration universelle : elle ne comprend pas qu'il s'agite, « incohérent et puéril, noble et naïf, impuissant dans la petite politique du jour..., aux bagatelles de la tribune ». Elle le convie à renoncer aux hommages du monde et aux petits vers sur l'album des duchesses, le raillant de « l'imprudente *qui lui* demande des cheveux », de la belle Moldave, d'Angélina et d'Augusta, de ses strophes « un peu érotiques sous un air béat », et, l'attaquant sur sa philosophie de la résignation, elle lui crie qu'il faut agir. Au lieu de se guinder à des articles philosophiques sur le christianisme, elle ne dédaigne pas de se faire commentateur : elle consacre de très longues et humbles analyses aux œuvres des ouvriers et met de l'ingéniosité à publier dans sa revue des vers de « M. Poncy, ouvrier

maçon », à côté de ceux de Victor de Laprade. Pour faire contrepoids à « l'individualisme solennel et anti-humain » des grands poètes, elle veut créer une littérature nouvelle, une forte littérature sociale, — fût-ce au prix des souffrances de ces néophytes, voire de quelques suicides, — une littérature active, politique et révolutionnaire : « *Poésies d'ouvriers* signifient poésies d'hommes qui souffrent et qui réclament, *poésies sociales* d'hommes qui veulent une société et à qui on refuse une existence sociale. »

C'est elle qui donne à la *Revue Indépendante* sa note, non seulement personnelle, mais vive, combattive, s'en prenant nettement à la monarchie, après avoir attaqué les hommes du *Globe*, traîtres à leurs anciennes idées : qu'on n'aille pas traiter de subversifs les poésies sociales et le mouvement ouvrier qu'elle suscite dans sa revue, « c'est le Gouvernement qui provoque chaque jour, à toute heure, par ses mesures de police, par les réquisitions de ses accusateurs publics, avocats généraux et journalistes, les différentes classes de la société à une lutte barbare ; c'est lui qui est coupable du délit *d'excitation* à la haine, et non ces poètes d'ateliers qui, certes, font moins de bruit et de mal que les actes de violence émanés du pouvoir. » C'est elle encore qui, romancier de la province, conçoit la nécessité d'une grande presse provinciale ; en 1843, elle groupe les amis capables de soutenir *l'Éclaireur de l'Indre*, pour lequel elle compose toutes les professions et circulaires. En 1848, tandis que Leroux, député, est sans cesse absent ou verse dans une rage de pacification qu'elle trouve un peu extrême, « elle se jette bravement dans la lutte », se doutant bien qu'elle allait y perdre la plus grande partie des revenus de son travail, qui furent en effet réduits des trois quarts.

*
* *

Jusqu'au commencement de février 1848, elle ne croyait pas encore au succès de la révolution : en principe elle n'en était pas partisan, car toute révolution ne peut jamais que servir les réactions : « S'il fallait que tu te sacrifiasses pour ta patrie, écrit-elle à son fils, je ne t'arrêterais pas, tu le sais ;

mais se faire assommer pour Odilon Barrot et Cie, ce serait trop bête. » Elle n'en était pas moins en constante et même fervente hostilité contre le Gouvernement. Elle venait d'écrire à Bakounine : « Nous sommes gouvernés par de la canaille, et nous avons grand tort de nous laisser faire. » La révolution ayant éclaté, elle s'occupa immédiatement de sauver la République en province, en reprenant une part importante à *l'Éclaireur*. Malgré les récents chagrins que lui avait causés Chopin et les vifs ennuis avec son parent Brault (ouvrier tailleur, qui l'avait accusé publiquement d'avoir attiré chez elle sa fille pour en faire la maîtresse de Maurice), elle se jette dans la plus grande activité. Son fils est nommé maire à Nohant, dans un arrondissement réactionnaire : « Ce n'est pas moi qui ai fait faire ta nomination ; mais c'est moi qui l'ai confirmée, car le ministre m'a rendue en quelque sorte responsable de la conduite de mes amis, et il m'a donné plein pouvoir pour les encourager, les stimuler et les rassurer contre toute intrigue de la part de leurs ennemis, contre toute faiblesse de la part du Gouvernement. »

Elle ne cesse de lui envoyer recommandations et prescriptions, lui expédiant des ballots d'opuscules qu'elle a rédigés sous une forme accessible aux paysans, afin qu'il les distribue dans les villages. Elle fait dans *la Réforme* du 23 mars un long compte rendu de la fête de Nohant « pour flatter les gardes nationaux et les entretenir en ferveur républicaine ». Elle lui recommande de lire chaque dimanche, lorsqu'ils sont réunis, un des *Bulletins de la République*, de l'expliquer ensuite et de l'afficher à la porte de l'église. Elle soutient son ami Frédéric Girerd au poste de commissaire de gouvernement à Nevers, tandis qu'elle fait écarter Michel de Bourges, comme déserteur de la démocratie, le desservant auprès de Ledru-Rollin, ce dont il lui en voulut beaucoup. Elle renseigne Ledru-Rollin sur l'état d'esprit du Centre, où elle fait envoyer des représentants spéciaux, et montre un minutieux esprit pratique et une telle activité, que le Gouvernement provisoire vient la trouver jusque dans la « cambuse » de Maurice.

Elle écrit des circulaires gouvernementales pour les divers

ministères, Instruction publique ou Intérieur : « Je ne sais auquel entendre, on m'appelle à droite, à gauche. Je ne demande pas mieux. » Elle lie connaissance avec Raynaud, Barbès et maints candidats à la députation. Tout à la fois elle fait imprimer ses deux *Lettres au peuple*, collabore à *la Commune* avec Barbès et Sobrier, fonde la revue socialiste *la Cause du Peuple* avec Viardot, persuade à Ledru-Rollin de faire chanter la *Marseillaise* sur tous les grands théâtres et compose pour le Théâtre-Français un de ces prologues — dans la manière où les écrira plus tard son admirateur Renan, — *le Roi attend,* où la Muse, escortée d'Eschyle, Sophocle, Euripide, Shakespeare, Voltaire et Beaumarchais, vient parler à Molière de liberté et d'égalité. Elle s'adresse à Lamennais pour lui reprocher de mettre le pouvoir exécutif aux mains d'un seul homme : « La présidence serait forcée de devenir la dictature et tout dictateur serait forcé de marcher dans le sang. » Elle écrit à Lamartine pour lui indiquer le vrai rôle auquel l'oblige sa carrière, l'objurguant d'être davantage du côté des prolétaires, quitte à se mettre devant eux le jour où ils s'enhardiraient trop. En mai, elle entre à *la Vraie République* où écrivent Leroux et Barbès : elle est d'avis de temporiser en action, sans rien abandonner des principes ; elle traite toutes les questions de politique supérieure : présidence triennale, etc., en partant toujours du principe qu'il faut « laisser rêver les utopistes et agir ».

Au lieu de s'éperdre en théories et en généralités oratoires dans la griserie du pouvoir, elle reste en communication avec le peuple, se mêle à lui, l'interroge. Elle ne fut jamais une parvenue, comme le devinrent aussitôt la plupart des démocrates de 1848. Elle reste peuple, elle se fait peuple davantage, descend dans la rue, se mêle aux mouvements et aux sentiments de la foule, participe à sa fébrilité et à ses enthousiasmes. Dans ses articles, elle éprouve vraiment une grande joie juvénile à conter les fêtes fraternitaires des premiers jours de 1848, entrant dans le détail familier et chaleureux, voyant et aimant en romancier les vieillards et les enfants, goûtant le pittoresque du peuple et de ses cortèges, le pittoresque bariolé de l'égalité et de la fraternité. Ces journées révolutionnaires sont pour elle de vastes paysages, où elle embrasse les panoramas

de la multitude comme des panoramas de la nature : « La multitude ! Qu'elle est puissante et qu'elle est douce ! » On a même dit que George Sand, qui avait assisté au 16 avril, avait pris part au mouvement du 15 mai, à l'invasion de l'Assemblée. Il est vrai que Barbès voulut écrire le nom de George Sand dans la liste des membres du gouvernement qu'il fit proclamer à la place du Gouvernement provisoire; mais elle, au contraire, ne manqua jamais une occasion de blâmer le 15 mai, et dans ses lettres à Barbès même. Ne passait-elle pas encore, au dire des journaux conservateurs, pour s'enivrer tous les jours avec Pierre Leroux dans un cabaret de barrière, et pour se mêler à des orgies renouvelées de l'antique chez Ledru-Rollin, au ministère de l'Intérieur ? On retrouve des échos de ces calomnies triviales dans la biographie de P. de Musset, qui accuse George Sand, « membre de cette sorte de conseil intime et nocturne », d'avoir fait destituer Alfred de sa place de bibliothécaire.

George Sand était opposée à tout mouvement contre une Assemblée légalement nommée, fût-elle conservatrice. Elle avait désiré qu'on retardât le plus possible l'élection de cette Assemblée pour donner à la démocratie le temps de prendre conscience d'elle-même et de s'organiser; sans jamais intervenir dans les insurrections foraines, elle concentra toute son activité à cette organisation. Ainsi elle offrit de rédiger les *Bulletins de la République*; ses services furent acceptés par une délibération officielle du Gouvernement provisoire, et non, comme on l'a communément dit, par Ledru-Rollin à l'insu du reste du Gouvernement. Ces *Bulletins* étaient, à l'origine, une publication chargée de mettre le Gouvernement provisoire en relation avec les ouvriers « par un perpétuel échange d'idées ». Peu à peu, on dénonce l'influence de « l'Égérie de la Commission exécutive » (Veuillot); on accuse George Sand d'avoir développé dans ces *Bulletins* ses propres théories et réclamé l'égalité complète des sexes : George Sand, au contraire, ne cessa d'avertir qu'il ne fallait pas « confondre *l'égalité* avec l'identité » et que les mœurs et habitudes contemporaines n'admettaient pas les femmes haranguant les hommes et quittant leurs enfants pour s'absorber dans les clubs. Elle protesta, dans *la Réforme*, contre les femmes qui

avaient proclamé sa candidature à l'Assemblée nationale; elle n'a pas, en 1848, écrit un seul mot en faveur du divorce, qui lui était une question personnelle, bien que *la Voix des Femmes*, organe du Club féministe du bazar de Bonne-Nouvelle, l'y eût fort invitée.

Le *Bulletin* n° 3 renferme un long extrait de sa première *Lettre au Peuple*, le n° 4 un autre de sa *Lettre aux Riches*. Mais c'est à partir du n° 7 qu'elle s'occupa effectivement des *Bulletins*, jusqu'à les rédiger parfois tout entiers, y montrant un sens pratique très fin. Dès le début (25 mars), elle cherche avant tout les arguments les plus persuasifs pour faire accepter aux paysans qu'elle connaît bien les charges exceptionnelles que la République est obligée de leur imposer : elle remplit avec conviction et gravité son rôle de précepteur chargé de l'enseignement primaire civique du peuple. Elle sait que là est le nœud de la question; c'est seulement après avoir traité cette affaire de finances, capitale pour le villageois avare, qu'elle s'avisera, dans les *Bulletins* 9 et 10, de lui révéler la grandeur du suffrage universel qu'elle compare au baptême chrétien. Elle sait que le paysan est foncièrement conservateur; elle cherche à faire ressortir que la République est une chose ancienne, ayant même pour elle la légitimité : « Le droit divin est dans l'humanité collective, il est dans la société qui consacre les droits et qui trace les devoirs de tous. »

Dans le numéro 16, prévoyant les mauvaises élections, elle avertissait la campagne des colères de Paris : « Il n'y aura qu'une voie de salut pour le peuple qui a fait les barricades, ce serait de manifester pour une seconde fois sa volonté et d'ajourner les décisions d'une *fausse* représentation nationale. » Ce bulletin fut partout considéré comme infâme, dit Jules Favre, qui essayait alors de prendre position en affichant sa haine de Louis Blanc et de ses amis : « Pour un bulletin un peu raide que j'ai fait, écrit-elle, il y a un déchaînement de fureur incroyable contre moi dans toute la classe bourgeoise. » Déjà à Nohant, en avril, on avait dirigé contre elle, de La Châtre, des manifestations d'ouvriers aux cris de « à bas madame Dudevant, à bas les communistes », l'accusant auprès des paysans de vouloir prendre tous leurs biens et toutes leurs

terres contre un salaire de six sous par jour, et même de vouloir qu'on mît à mort les enfants au-dessous de trois ans et les vieillards au-dessus de soixante : les paysans promettaient de l'enterrer dans les fossés. La raison de cette irritation universelle est que son bulletin fut publié au lendemain de la manifestation du 15 avril, alors qu'elle l'avait envoyé dès le 12; il sembla donc être inspiré par la journée de la veille et fut considéré comme un appel à une seconde insurrection plus hardie.

Rien n'était moins dans les idées de George Sand : elle condamna, dès la première heure, la journée du 15 mai. A partir de cette date, ayant vu quelle était exactement la situation, elle comprit n'avoir rien à espérer d'une foule aveugle et de chefs jaloux les uns des autres : chacun se faisait sa petite république et ne croyait qu'en elle; d'où une inextricable anarchie. Rien ne lui répugnait autant que l'anarchie : son activité se modéra aussitôt, mais, bien que sérieusement menacée d'être impliquée dans la conspiration de mai (on affirmait qu'elle avait harangué la foule, rue de Bourgogne), elle défendit avec hardiesse l'accusé Louis Blanc et le prisonnier Barbès : « En vous voyant si bonne, si chevaleresque, lui écrit Barbès, je n'ai pu m'empêcher de personnifier en vous l'âme et le cœur de notre jeune République. »

***

Les journées de Juin la jetèrent dans un « effroyable accablement » dont elle mit très longtemps à se relever. Mais il n'est pas juste de dire, comme on l'a fait communément, que sa surprise et sa déception furent si vives qu'elle se désintéressa aussitôt de la politique. Elle n'était pas de ceux qui se laissent longtemps abattre : elle était née optimiste, étant née généreuse et active; elle le restera à travers les grandes douleurs patriotiques comme à travers les humiliations et les désillusions de l'amour. Non seulement elle occupe les loisirs que lui laissent ses romans par des biographies de républicains comme Mazzini; non seulement son âme est avec Mazzini, son « frère bien aimé », et avec Kossuth, dans leurs tentatives de

libération de leurs pays, tandis qu'elle s'indigne contre le « jésuite » Montalembert ; non seulement elle demeure fidèle à ses amis et à ses principes, refusant une pièce au Français tant que l'acteur républicain Bocage restera destitué (et elle aurait de nouveau pris la défense de Barbès, dans un écrit spécial, si elle n'avait eu peur de se tromper sur quelques-unes de ses idées), mais encore, elle ne manque jamais une occasion d'attester qu'elle est restée avec les socialistes, écrivant des préfaces nouvelles pour ses anciens romans; celle de *Monsieur Antoine* est de 1851 : « Ceux qui accusent les socialistes d'incendier les esprits devraient se rappeler qu'ils ont eux-mêmes oublié d'apprendre à lire aux paysans. »

Elle continue de s'intéresser à la politique, aux élections. Elle conseille à son parti d'accepter les ralliés et notamment le concours du *National*. Elle est toute à la nécessité de concilier les rivaux, de prêcher la concorde : « Démocrates, socialistes, et socialistes-démocrates, lui écrit Barbès le 18 décembre 1848, sont plus occupés de se détruire les uns les autres que de défendre la République contre l'ennemi commun, et, à l'exception de vous, madame, je ne connais guère personne parmi nous tous, qui, à cette heure, songe vraiment aux intérêts du peuple. »

Ralliement, telle doit être la formule de tout parti libéral en France comme en Italie. Tel était son cri dès 1844 : elle prévoyait déjà que l'abondance des « spécialités exclusives » entraverait tout. Elle consacrait son plus grand effort à montrer indispensable l'union entre les « socialistes » et les « politiques »; elle réclamait qu'on se réunît « sous un mot sacré : *démocratie!* »; il ne s'agit plus pour la démocratie que de compter ses forces, de faire masse afin de ne pas être annihilée; qu'importent les programmes plus ou moins chimériques d'administration? il faut se réunir autour de quelques principes communs. Tous les partis de gauche ont raison, chacun à son point de vue. Il faut soutenir Proudhon et déplorer sa condamnation : il y a en lui des « côtés blessants », mais « quel utile et vigoureux champion de la démocratie! quels immenses services n'a-t-il pas rendus depuis un an! »

A la vérité, quoique « sa main reste frémissante de douleur

et d'indignation[1] », elle a pris sa retraite, elle le déclare elle-même, mais seulement hors de son parti, non hors du parti de la démocratie. Tout le mal vient de ce que personne ne sait s'abstenir pendant un temps donné : elle sait qu'elle porte dans son âme une vérité supérieure qu'il n'est pas encore temps de proclamer, mais « c'est pour la politique qu'elle dit cela, car en restant sur le terrain philosophique, socialiste, on peut, on doit tout dire. » Il y a des temps où les hommes ne doivent pas combattre contre certains hommes, et c'est pourquoi elle garde sur eux ce silence qu'on ne cesse de lui reprocher, de 1849 à 1851, dans son parti, tandis que l'opposition continue à la regarder comme « la bête noire, le bouc émissaire du socialisme[2] ». Ce qui lui appartient, ce qu'elle croit utile, c'est d'aider à l'éducation du peuple, en lui proposant dans ses romans des types idéaux (lettre du 25 septembre 1850), en préparant à ses risques et périls une édition à bon marché de ses œuvres, en « popularisant des ouvrages faits en grande partie pour le peuple, mais que les bourgeois seuls ont lu ». C'est « le principal devoir de sa vie ».

Saurait-on dire encore, à propos de son rôle dans la Révolution de 1848, que George Sand ait suivi docilement l'influence de Barbès ? Ce n'est pas seulement en 1869 qu'elle avouait à Flaubert que Barbès était une valeur immense, mais sans application immédiate pour la France : dès le 28 mai 1848, quelques jours avant de défendre la tête du tribun dans *la Vraie République*, elle écrivait « qu'il était un héros et qu'il raisonnait comme un saint, c'est-à-dire fort mal quant aux choses de ce monde : son acte n'a été qu'un coup de tête inconsidéré ». Et à Barbès elle écrit longuement pour lui reprocher de ne s'être pas défendu devant les tribunaux, la défense étant toujours une propagande. Elle lui exprime son profond étonnement au sujet du vote d'un milliard proposé par lui dans cette maladroite et néfaste journée du 15 mai, qu'elle a saisi toutes les occasions de critiquer. Elle admirait son âme, elle a désapprouvé tous ses actes politiques. « De tous les hommes, de tous les partis politiques que j'ai vus

1. Préface à la *République et Royauté en Italie*, de Mazzini (1850).

2. Les lettres de Barbès le confirment.

passer depuis quarante ans, je n'ai pu m'attacher exclusivement à aucun. »

Elle ne fut pas moins perspicace sur les autres personnalités. Elle défend Cabet lorsque tous l'accablent, mais elle n'en faisait « le moindre cas ». Quand Lamartine est au pouvoir, elle s'adresse à lui, comme elle s'adressera plus tard au Prince Président, pour obtenir tout ce que la cause démocratique peut espérer, sans se départir jamais d'une claire franchise ; mais elle n'avait que bien peu d'illusion sur Lamartine, « espèce de La Fayette naïf qui veut être président de la République en ménageant toutes les idées et tous les hommes », et qui, lorsqu'il a été battu par Napoléon, au lieu de se retirer avec dignité, « bavarde, radote et divague, toujours riche en paroles et pauvre d'idées et de principes; il ensevelit sa gloire, son honneur peut-être, sous la facilité prostituée de son éloquence. » Elle a aidé Ledru-Rollin de toute son activité sans jamais méconnaître son caractère impressionnable et dangereux, et sans être même assurée s'il était pour le peuple ou pour certaine bourgeoisie démocratique « manquant d'intelligence au premier chef ». La sympathie et l'amitié qu'elle gardait à ce bon gros homme, camarade aimable et flatteur, ne pouvait l'empêcher d'en tracer à Mazzini le portrait le plus incisif.

Elle aime l'ordre, la discipline, la modestie. Ledru-Rollin est brouillon et envieux. Au moment où l'on a le plus besoin de concorde, il n'est préoccupé que d'exclure Louis Blanc qui *est un homme sûr*, sincère, franc, droit, rigoureux. C'est en celui-ci qu'elle croit avec le plus de constance : elle le défendra avec fidélité dans la presse, à chaque édition importante de ses œuvres, et auprès de tous ses amis. Elle ne manque nullement pour cela de percevoir ses défauts : orgueil ou vanité, roideur, âpreté. De même, si elle défend sa formule « à chacun suivant ses besoins », elle y juxtapose la formule contraire des saint-simoniens : « à chacun suivant ses capacités ». Et elle trouve à prendre aussi bien dans Proudhon « qu'il faut étudier attentivement, et seconder s'il est dans la route ou sur la pente du vrai ». Elle se laisse influencer par tous, ce qui est la façon particulière aux écrivains de génie, ne se laisser endoctriner par personne.

L'inspiration de la foule, voilà toujours ce qu'a su écouter, ce qu'a écouté avant tout, à l'époque où tous les hommes d'action levaient la tête vers les lointaines et nuageuses théories, cette femme à qui on a reproché « de se livrer sans réserve aux impulsions du sentiment non raisonné ». Le sens pratique, le bon sens, qui est l'élaboration lente de l'expérience, George Sand l'a toujours possédé, gardé et su entendre dans l'époque la plus agitée et la plus bohème. C'est qu'elle était un romancier, habituée à l'observation, et le romancier des humbles. Par l'étude de leur vie quotidienne, cette femme passionnée a appris à comprendre la beauté et la nécessité de la lenteur, à accepter « les transitions nécessaires, inévitables, *justes et bonnes, par conséquent*[1] ». Elle a acquis le sens de l'évolution qui faisait défaut à la plupart de ses contemporains, esprits abstraits. Romancier vivant au milieu d'être réels, elle a su adapter à son siècle son idéal, et c'est ainsi que, radicalement communiste, elle n'a cessé, bien avant 1848, de proclamer que le communisme ne saurait être réalisé de si tôt : on ne pouvait pas le vouloir immédiat, on devait se borner à demander une amélioration à l'extrémité des situations, la protection de l'État pour les travailleurs et les associations.

« Être inflexible pour les principes, a-t-elle dit, mais d'une pitié délicate pour les personnes. » Elle détestait la richesse ; mais, aux premiers jours de 1848 même, l'argument qui revient sans cesse sous sa plume est qu'il faut changer l'état social pour les riches aussi bien que pour les pauvres, car ils y sont aussi malheureux : il faut la République, parce que sans elle on court à l'anarchie où le peuple n'a rien à perdre et l'aristocratie tout. Elle n'avait qu'une haine : celle des sectes ; leur disparition complète peut seule permettre la fraternité. Les hommes n'ont jamais la vérité tout entière : « ce serait nier le progrès et proclamer l'infaillibilité d'une papauté nouvelle ». Les sectes républicaines ne sont pas les moins odieuses. Résultat de la persécution, qui force à se grouper en petites églises, la secte est illogique en temps de république où l'on n'est plus opprimé par une tyrannie. Il

1. Souligné par elle.

ne peut y avoir de vérité que dans l'esprit de tous. Il ne peut y avoir de légitimité que dans la volonté de tous. Des républicains qui prendraient contre le peuple la dictature seraient haïssables comme tous les autres dictateurs.

Aussi, en 1851, elle se prononce nettement contre les députés, puisque le Président a été accepté par le peuple et que forcer à l'insurrection un peuple qui n'est pas mûr pour la liberté ne peut que retarder son émancipation : « Mieux vaut que le peuple réfléchisse dans l'esclavage que d'agir dans le délire... Mieux vaut que les prétendants se dévorent entre eux, plutôt que les révolutions prétoriennes s'accomplissent. » Le suffrage universel est sacré : il se trompera longtemps, il sera trompé, mais c'est seulement à force de perdre des batailles qu'on apprend par soi-même à en gagner, et il faut savoir les gagner. Savoir, s'instruire, travailler, tout est là : *l'oisiveté politique* du peuple engendre les maladies et les vices sociaux. Ayant approfondi son sentiment, elle arrivera logiquement à déclarer, en 1870, que le suffrage ne devrait être accordé qu'à ceux qui savent lire et que le peuple ne devrait être appelé aux plébiscites que sur la proposition des assemblées élues par lui : il est impropre à répondre à l'improviste et de lui-même aux trop grandes questions; il faudrait faire du plébiscite un mode « d'éducation ».

III

En 1851, partie de Paris au milieu du combat, elle est allée dire à ses amis de la province qu'il fallait accepter le coup d'État, puisque le peuple l'avait accepté : d'ailleurs, ce n'était pas le peuple qui était le vaincu du 2 Décembre, mais la bourgeoisie orléaniste et légitimiste, Cavaignac et le sabre africain. L'intérêt du peuple n'était nullement de se faire tuer pour eux comme en 1830 et en 1848, et, « pour rien au monde, en tant que socialiste », elle ne lui eût conseillé de se soulever. « Je suis aussi bête et aussi sage que le peuple : je sais attendre. » Ce devait lui être vivement repro-

ché par un grand nombre d'exilés qui crièrent même à la trahison. En vérité, elle ne se rallia jamais à l'Empire et ne craignit nullement d'écrire *Mademoiselle La Quintinie*, sous un régime de politique essentiellement cléricale. Elle affirma même son indépendance et son irréductibilité dans ses lettres à Napoléon, et elle ne s'adressa jamais à lui que pour obtenir l'élargissement d'amis emprisonnés ou la grâce de déportés, en rappelant toujours qu'elle était et restait socialiste.

Président et empereur, Napoléon lui accorda un crédit presque illimité, parce qu'il savait sa sincérité et son honnêteté absolues et qu'il gardait un souvenir attendri de la correspondance qu'elle avait échangée avec le prisonnier de Ham. Elle resta toujours socialiste, reprochant à Mazzini, en 1852, d'avoir rompu avec le parti. C'est comme socialiste qu'elle défend Louis Blanc, Vidal, Pecqueur, Leroux et même Cabet. Elle défend, contre *le National*, le socialisme « provoqué sur tous les tons et par tous les partis, depuis dix ans au moins, avec une rage qui n'a pas de nom ». Elle ne manque jamais une occasion de se proclamer socialiste dans sa correspondance avant comme après 1871, notamment dans ses lettres inédites à Rodrigue, en 1863, ou à Jérôme Bonaparte à la veille de la défaite. C'est à titre de socialiste qu'elle est fréquemment injuriée par la presse quotidienne et malmenée par les grands périodiques.

Sa situation dans le parti républicain l'avait forcée, sinon à rompre avec ses amis, du moins à cesser de les voir : il y eut un long refroidissement avec Sainte-Beuve. D'autres littérateurs en avaient conçu pour elle « de la haine », et son nom effarouchait l'Académie. Cependant, se mettant de plus en plus à l'écart de la politique, elle donnait son temps à des articles ou des brochures où elle faisait valoir des caractères républicains, estimant que le caractère était ce qu'il importait le plus d'apprendre à un pays et à un parti démoralisés. En 1859, elle publie un éloge de Garibaldi, qu'elle exalte en tant que « républicain et socialiste », insistant sur le côté moral de son œuvre. Comme on faisait courir le bruit qu'elle se convertissait, elle écrit à propos de *Mademoiselle La Quintinie :* « Ce roman fera beaucoup crier contre moi... ; on répand la nouvelle que je me convertis aux idées du passé,

cela me réveille. Il faut que je fasse ce livre et que je déchaîne les furies qui me guettent. » En même temps, elle projette un roman sur un prétendu fils de Jean-Jacques Rousseau, perdu à l'hospice et perdu dans la foule, traversant la Révolution avec les idées et le génie, mais sans le talent de son père : elle voudrait y faire pour la politique ce qu'elle a fait pour la religion dans *Mademoiselle La Quintinie*.

Pour cette socialiste qui a renoncé à toute revendication politique actuelle, — tant elle est persuadée qu'on ne pourra rien faire de durable sans avoir d'abord donné au peuple la conscience et la force morales, — il faut se consacrer exclusivement à l'œuvre de l'éducation populaire : *Mademoiselle La Quintinie* est un roman d'éducation. « Il y a toute une littérature nouvelle à créer pour le passage intellectuel du peuple à la vie littéraire et philosophique. C'est une initiation qui n'est pas encouragée et qui ne le sera pas, tant que le joug catholique pèsera sur nous. » Elle répète, avec Flaubert, que le mal est là, que le catholicisme, « cette religion du moyen âge est le grand ennemi du genre humain », et elle ne croit même plus, ainsi que Garibaldi, qu'il faut la remplacer par une autre religion : l'esprit humain a subi sous celle-là une si dure et si longue contrainte qu'il a besoin pour quelque temps d'une liberté absolue.

Son optimisme socialiste et sa confiance en l'avenir ne sont pas ébranlés : ses espérances restent assez vives pour entretenir autour d'elle la ferveur des jeunes, et c'est très justement qu'Edmond About lui a dédié le *Progrès* (1864). Elle s'impatiente tous les matins contre l'humanité française, mais se réconcilie tous les soirs avec elle. Cet optimisme ne cédera même pas à l'épreuve de 1870. Au milieu de souffrances épuisantes, dans « la mort » de son âme chauvine, elle se ressaisit chaque jour pour relever autour d'elle le courage et l'activité. Et tandis que les défaites se multiplient, elle cherche l'exemple qu'il faut tirer de l'Allemagne : ordre, patience, entente, décision, persévérance de caractère, stoïcisme de volonté. « De cette étreinte furieuse des deux races, sortira un jour la fraternité. » Au fort même de la guerre, cette ardente patriote a écrit les plus admirables pages d'humanitarisme. Fille de la race vaincue, elle s'élève assez haut pour pleurer

sur le sort de l'Allemagne victorieuse, qu'elle prévoit asservie par sa victoire : « Allemagne de Gœthe et de Beethoven, tu entres aujourd'hui dans la décadence. » Elle ressent toutes les humiliations de la défaite, mais son cœur républicain ne peut s'empêcher de se réjouir à la proclamation de la République : « Sans effusion de sang, sans lutte fratricide, voici le troisième réveil ; il est idéalement beau... C'est donc l'état normal, l'état voulu de la conscience humaine. »

Elle condamna la journée du 31 octobre, comme elle avait condamné toutes les conquêtes du pouvoir à coup de fusil, comme elle avait condamné le 15 mai 1848, parce que c'était une violation du suffrage universel : « Il en coûte à l'orgueil des sectaires de se soumettre au contrôle du gros bon sens populaire. » C'est au nom de la même idée qu'elle condamnait Gambetta, lui reprochant d'être un dictateur, et qu'elle n'acceptait pas l'ensemble du Gouvernement provisoire. Elle traita de « misérables » les hommes de la Commune, parce qu'ils avaient versé le sang et qu'ils étaient indignes des idées qu'ils prétendaient représenter. Mais elle regardait ces idées comme « sacrées » ; elle incriminait les hommes ignorants et incapables dont l'insurrection maladroite ne pouvait que provoquer la réaction la plus terrible.

Elle inclinait désormais à croire que le droit des révolutions n'est pas un droit sacré, parce que « les partis contre-révolutionnaires peuvent aussi bien l'invoquer pour rejeter le peuple dans la nuit du passé... Il faut nous débarrasser des théories de 1793 ; elles nous ont perdus. Terreur et Saint-Barthélemy, c'est la même voie... Maudissez tous ceux qui creusent des charniers. » Elle ne réprouve pas moins les fusilleurs de la Muraille sanglante : « L'ensemble des faits (de 1871) m'apparaît comme un accès de fièvre terrible qui innocente jusqu'à un certain point tout le monde. *Là je ne vois même plus de parti ni d'école* proprement dits. Je vois une angoisse où chacun va de l'avant pour son compte » (Lettre à Amic). Tout en excusant les hommes, elle dit au même Amic : « La Commune n'est pas une révolution, mais bel et bien un crime qui relève du droit commun. » — « C'est une leçon terrible qui profitera à tout le monde, écrivait-elle encore dans un article sur les *Lettres à Junius*, et démontrera une fois de plus la néces-

sité de rendre accessible le but de toutes les aspirations. » La grande responsabilité revient aux classes dominantes : « Je me résoudrai difficilement à traiter d'ennemis ceux que la violence des réactions a qualifiés d'*insurgés*, de *communeux*, de *partageux*... Laissez aux enfants et aux bonnes femmes la peur des *rouges* » : on peut être rouge, avancé et paisible quand même. Finalement, ce sont toujours *les rouges* qui sont exterminés, au lieu d'exterminer.

En sa vieillesse apaisée, elle avait gardé sa confiance dans le progrès, son amour de la démocratie, sa passion de l'égalité. Elle citait avec bonheur les paroles de Berthelot reconnaissant dans l'homme le sentiment primordial du beau, du bien et du bon. Alors que la génération suivante, découragée par 1871, avait décrété la nécessité de l'aristocratie intellectuelle, elle répondait dans ses *Dernières pages* à Renan, qui avait dit que la démocratie ne pouvait rien pour le progrès : « Le pouvoir absolu qui s'appuierait sur la science du fait serait le pire de tous, parce qu'il détruirait l'amour de la liberté qui commence à nous venir. » Il ne faut pas imposer la vérité et le progrès aux hommes, mais les leur faire conquérir par un travail intérieur. Recueillant avec sérénité l'expérience de sa vie laborieuse et passionnée, elle s'arrêtait à la philosophie du travail et de la solidarité : « J'ai vécu un temps troublé où toutes les utopies semblaient réalisables. Nous avions soif de l'absolue justice et nous appelions de tous nos vœux la fin de la misère. Les pauvres et les déshérités tendaient alors vers nous leurs bras désespérés et nous nous faisions l'écho de leurs plaintes. L'égoïsme féroce de l'esprit bourgeois nous révoltait et la revendication des droits du pauvre nous semblait un devoir. » Maintenant, elle ne pouvait plus croire comme autrefois à l'avènement de l'absolue justice ; selon elle, le seul moyen social était celui que préconisait Proudhon et que le parti socialiste français tout entier avait dû seul adopter après 1871 : l'association volontaire. Là était l'avenir.

MARIUS-ARY LEBLOND

MÉMOIRES D'UNE POUPÉE

C'est dans le tiroir d'une commode enfantine, — une petite commode Louis XVI, — que j'ai trouvé ces mémoires.

Ils étaient tracés en pattes de mouche sur des feuillets minuscules, liés par un ruban pâle. Un parfum de bergamote s'en dégageait encore.

Les voici, tels que je pus les déchiffrer.

*
* *

Je suis née à Paris, rue Saint-Honoré.

Mademoiselle Frivolet, qui tient là sa boutique, à l'enseigne du *Trait Galant*, aussitôt qu'elle eut lacé ma robe et poudré ma chevelure, me rabattit les deux bras au long du corps et m'ensevelit dans une boîte peinte, sur un lit de coton des Iles.

J'y connus le loisir de la méditation.

Peut-être dois-je à cette obscure solitude où se consumèrent mes premiers mois de jeunesse l'esprit de conduite qui me servit plus tard. J'étais impatiente de la destinée. Mais, quand j'y songe, je me prends vite à regretter les heures innocentes et douces que le ciel me dispensait alors.

Mademoiselle Frivolet avait acquis une renommée par l'ingéniosité de ses babioles et le bon air de ses ajustements.

Le magasin ne désemplissait pas d'un grand nombre de chalands dont j'entendais les propos. Aventures du Marais, scandales du Palais-Royal, intrigues de Versailles, me récréaient tour à tour. Je me formais le jugement, j'apprenais la faiblesse des hommes, comment on les gagne, comment on les mène, et comment on les quitte. Mais telle était alors mon inconséquence que je ne m'estimais pas heureuse et, dans mon ardent espoir de goûter à la vie, ne considérais point le possible de ses vicissitudes.

*
* *

Certain après-midi, un bruyant carrosse fut arrêté devant la porte. A l'agitation qui se fit tout à coup, je devinai une personne de qualité. J'ouïs un frifilis de soie, des paroles respectueusement accueillies, puis une voix qui répétait :

— Mais non... pas cela... mais non... C'est pour une enfant...

Les recherches de mademoiselle Frivolet se rapprochaient de moi. Je frémissais d'impatience... Enfin, minute bénie entre les minutes, le couvercle de ma retraite s'envola !

— Je crois bien, madame la duchesse, que voici l'objet de vos vœux. Regardez la mignonne, parée comme une personne véritable. Sa bouche est un petit cœur sous son nez fripon ; si ses grands yeux sont étonnés, c'est qu'elle voit le jour pour la première fois. Je n'aurais point voulu la céder à d'autres que vous et la réservais, madame la duchesse, pour votre jugement si précieux et votre préférence éclairée.

Ce disant, mademoiselle Frivolet me faisait tourner entre ses doigts, amenant tour à tour en valeur ce dont ma modestie n'oserait parler davantage.

Chacun s'écriait d'admiration :

— Quel chef-d'œuvre !... Elle est miraculeuse !... C'est un bouton de rose !...

— Ma petite, — prononça la dame, — voilà qui est parfait. Mon choix se fixe.

Trente livres furent le prix de ma rançon.

Remise en boîte, mais avec la certitude d'une prompte délivrance, je fus portée au carrosse.

*
* *

Dès que j'eus recouvré la lumière, j'avisai un salon qui me parut bien beau, car il était tout blanc et rayé en or.

Deux femmes y devisaient. Je reconnus dans l'une ma belle acheteuse ; je compris que l'autre était la maîtresse du lieu, car elle agitait une clochette de porcelaine et donnait à un laquais aussitôt accouru l'ordre d'aller querir mademoiselle de Liaucourt en son appartement.

Quelque temps après, la porte livra passage à une petite fille de sept ans environ.

Sa taille était serrée par un corps baleiné. Un panier gonflait sa jupe enguirlandée de roses. Des nœuds se jouaient en ses cheveux poudrés.

Tenant du bout des doigts un mouchoir de dentelle, elle s'avança d'un pas menu jusqu'au milieu du salon et, là, commença de faire la plus savante révérence.

Elle commença, mais n'acheva point. Ses prunelles étincelèrent, sa bouche s'entr'ouvrit : elle m'avait aperçue.

— Voyez, Lucette, la belle fille que votre marraine vous offre. Allons, remerciez, et baisez-la pour reconnaître ses bontés.

Ces mots transformèrent en gratitude le saisissement que j'avais pu lire sur le visage de l'enfant. Elle frappa des mains et, malgré poudre, guirlandes et parures, bondit au cou de sa marraine.

— Hé là ! Lucette... Lucile !... Arrêtez !... Quelle folie !... Est-ce ainsi qu'on vous enseigne à embrasser ?... L'écervelée, mon amour, vous enlèverait tout le rouge en retour de votre présent !... Là, doucement, sous le menton, mademoiselle... C'est bien. Maintenant allez vous divertir.

Avec des rires, avec des larmes, balbutiant, n'osant marcher qu'à reculons, Lucile gagna la porte.

Aussitôt qu'elle l'eut close, elle me couvrit la face de mille petits baisers frais. Puis elle prit follement sa course, m'emportant contre son cœur, que je sentais palpiter encore de joie contenue et de crainte.

*
* *

Nous suivîmes de longs corridors et gravîmes nombre d'escaliers progressivement exigus, car Lucette logeait sous les combles, auprès des filles de service.

Par l'effet de ses soins, je fus placée dans une chambrette de carton où se trouvaient un lit, deux fauteuils, des chaises et un « bonheur du jour » à ma taille.

Elle s'occupa de moi fort tendrement, ne négligeant jamais, aux heures convenables, de me dresser un petit couvert.

De vrai, une frugalité singulière présidait à mes repas dont tout le luxe était dans quelques miettes de massepains dérobées aux cuisines. Mais l'estomac des poupées a peu d'exigences, et j'étais trop touchée par cette constante sollicitude pour en mésestimer l'effet.

Le matin, si le temps était propice, Lucette me conduisait aux jardins de l'hôtel et me traînait dans un petit chariot de bois doré.

Mais ce jeu ne durait guère : il fallait remonter bien vite afin d'être en toilette pour le réveil de madame de Liaucourt.

J'y assistais quelquefois.

Nous pénétrions dans la chambre vers le midi. Officiers, abbés, courtisans l'emplissaient déjà, mêlés à des marchands dont les rubans et les étoffes se déroulaient à profusion. On n'entendait qu'un étourdissant caquetage auquel s'unissaient les jappements de Diane et de Mitonnette, les deux chiennes bichonnes, et les cris du sapajou favori.

Lucile avançait timidement et s'asseyait dans un petit fauteuil, attendant que le hasard des groupes la démasquât.

Près de madame de Liaucourt s'affairaient ses femmes, portant, celle-ci la poudre, celle-là les fers à friser. Leur maîtresse bâillait et s'étirait, mais avec grâce, presque avec méthode, et comme pour donner aux visiteurs l'envie d'apercevoir davantage un sein que la chemise ne s'efforçait pas de dissimuler.

Et puis tout à coup :

— Quoi ! vous êtes donc là, petite ? Approchez que l'on

sache comme vous êtes faite. Ah !... toujours cette poupée au bras...

— Madame, — interrompait un abbé, — cela n'a rien que de naturel. La tendresse que reçoit de vous mademoiselle l'incline à vous imiter. Ses joues sont bien heureuses, sous vos lèvres maternelles qui s'y posent plus aimablement que les lèvres d'Aurore sur les pêches des vergers !...

Là-dessus les caquets reprenaient de plus belle. On raillait M. de Liaucourt assez clairement pour suggérer que son épouse voyait dans l'attachement qu'il marquait aux filles d'Opéra beaucoup moins l'injure d'une infidélité que l'avantage d'une excuse.

Moi, je m'amusais délicieusement. A l'élégance, à la facilité de ces mœurs, je me sentais en bonne compagnie, au foyer des belles manières.

Par malheur, ma maîtresse et moi disparaissions le plus souvent derrière l'ampleur d'un panier qu'une nouvelle visiteuse étalait autour d'elle.

Dans la chambre, à ce moment, il ne restait plus de place, même pour une toute petite fille. Aussi Lucile se glissait dehors, timidement, comme elle était entrée.

Tels étaient, peints d'un trait, ses rapports habituels avec sa mère. Les rares caresses semblaient des faveurs accordées par distraction, à moins qu'elles ne se prodiguassent avec un excès encore plus déconcertant que l'indifférence. Aussi la petite me chérissait-elle. Parfois même ses baisers n'étaient point puérils. Ils avaient quelque chose de grave et d'un peu triste. On eût dit que Lucile, consciente de sa destinée imparfaite, n'oubliait qu'auprès de moi la froideur dont elle souffrait.

*
* *

Nous nous trouvions à Viroflay, dans le château de madame de Liaucourt.

Accompagné de son précepteur, le jeune Abel de Marsannes vint rendre visite à Lucile.

Bien qu'âgé de neuf ans à peine, il était poudré à blanc, portait un habit à la française, un jabot et une mignonne

épée. Lucile, pour la circonstance, avait revêtu sa belle robe de musulmane lamée d'argent.

Le premier abord des deux enfants fit valoir leur parfaite urbanité.

Après le baise-main d'usage, ils s'en furent dans le parc. La gouvernante de Lucile, Françoise, et le précepteur reçurent mission de les accompagner.

Tout d'abord les deux couples cheminèrent, l'un suivant l'autre. Lucile, qui ne voulait se séparer de moi, me berçait en ses bras. Le jeune Marsannes s'avançait à ses côtés, très soucieux de l'étiquette.

Derrière, Françoise acceptait en souriant les politesses que lui débitait le précepteur.

L'air était doux. Des oiseaux chantaient dans les arbres. Tous les bocages s'enveloppaient de langueur et fleurissaient aux tièdes zéphirs du printemps.

Un papillon passa.

— Ah! qu'il est joli, qu'il est joli! — cria Lucile.

Abel essaya tout de suite un madrigal, mais il n'eut point loisir de s'exercer l'imaginative.

— Je veux l'avoir! — continuait Lucile.

Et, me déposant sur le sol, elle s'en fut courre le papillon.

L'autre réfléchit un petit sur le préférable de démentir sa réputation de cavalier galant, ou de voir s'envoler sa poudre. Enfin le voilà qui jette son chapeau à plumes, se dépouille de son épée, s'élance et disparaît...

Je me croyais seule; un chuchotement me détrompa.

Derrière moi, une gloriette abritait un banc de mousse sur lequel s'étaient assis Françoise et son compagnon. Leurs physionomies exprimaient une animation singulière. Comme ils nommaient l'Amour, je cherchai des yeux l'enfant divin, mais sans le voir. Son génie du moins semblait être descendu dans le précepteur, qui chiffonnait sa voisine d'une caresse audacieuse en murmurant :

— Chère Françoise, ma petite colombe, cédez à mes embrassements. Soyez clémente au zèle que vos grâces ont enflammé! A cette saison où naissent toutes les fleurs, délivrez celles qu'emprisonne votre corsage. Sous cet abri si propice, nous voilà seuls. Que craignez-vous?

Je regardais, je prêtais l'oreille avec une application dont rien n'aurait pu me distraire. La belle exposa des scrupules où se décelait le conseil de la prudence plutôt que la rigueur de la vertu. Le précepteur ne s'en alarma point : il entreprit de vaincre l'hésitation de la gouvernante. A ce moment, je connus la vanité de l'éloquence. Il ne prononça pas un mot pour démontrer qu'en ayant des raisons de demeurer sage une fille n'en a pas toujours les moyens. Les arguments qui le servirent dans cette occasion ne pouvaient s'entendre; Françoise, pourtant, fut persuadée. Elle en allait faire l'aveu; par malchance, leurs bouches étaient trop prisonnières l'une de l'autre pour laisser fuir des paroles. Dans le transport de sa conviction, l'aimable fille offrit bientôt le tableau d'un désordre que la tiédeur de l'air expliquait à peine, et ne justifiait point. Les scrupules de Françoise étaient tombés, et Françoise avec eux.

Ce spectacle me parut admirable. Je louai tout bas le ciel d'avoir, dans sa sagesse, augmenté par un bref désaccord le prix de la réconciliation qui s'accomplissait devant moi.

Les philosophes, dit-on, représentent l'amour comme une source de querelles. Devant une si parfaite harmonie, je soupçonnai que, pour l'affaire d'aimer, il était très possible que les poètes seuls fussent raisonnables.

Soudain, des cris retentirent. Nos chasseurs de papillons revenaient, mais dans quel accoutrement !

La petite fille avait rompu tous les cerceaux de son panier, qui maintenant perçaient l'étoffe; le petit garçon montrait des souliers crottés, des genoux terreux, un habit en lambeaux. Tous deux respiraient avec force et se tenaient par la main. Leurs cheveux débouclés flottaient sur leurs épaules, le rouge effacé livrait place sur leurs joues à l'éclat naturel, et dans leur regard brillait toute la jeunesse retrouvée.

*
* *

Madame de Liaucourt pensa perdre l'esprit au su de cette équipée.

Dès qu'elle l'eut reconquis, il y vint que Lucile avait bientôt sept ans, et qu'il lui fallait donner des manières.

De cette heure data ma disgrâce.

Je ne vis plus que professeurs de maintien, maîtres à chanter, maîtres à danser, maîtres à marcher, je n'entendis plus que harpes, clavecins et pochettes.

Ce n'était plus autour de moi qu'observations, règles, méthodes :

« Mademoiselle, c'est le temps de mettre vos papillotes... On apporte l'habit à traîne... Vous avez oublié les mouches!... Vite! en place pour le menuet... tournez à propos... la tête mieux soutenue... le regard plus hardi... Çà, votre ariette!... Perlez la finale... Preste! preste!... Madame la duchesse sonne et s'impatiente!... »

La pauvre Lucile, ballottée ainsi de l'un à l'autre, se trouvait empêchée de me soigner. Mes journées s'écoulaient mélancoliquement parmi les petits meubles, qui n'étaient plus essuyés que par des jupes indifférentes. Son affection ne s'amoindrissait pas. Mais un baiser à la dérobée, un bercement interrompu bientôt, voilà tout ce qui me restait d'elle.

*
* *

Hélas! l'enfant oubliait dans le moment qu'elle apprenait : il lui aurait fallu garder tant de choses en mémoire!

En vain l'on employait tous les moyens de persuasion et de contrainte, rien n'y faisait.

On en vint aux punitions usitées dans les couvents.

Un devoir mal fait, une maladresse commise, vite le devoir ou le récit de la maladresse lui étaient pendus au dos, et son petit front disparaissait dans un bonnet à cornes. Avait-elle, en son désespoir, recours à quelque mensonge? Aussitôt une langue rouge venait se balancer sur la pancarte. Cherchait-elle à se disculper en accusant? La langue noire des calomniateurs rejoignait la première. Opposait-elle la plus humble résistance? On complétait tout cela par le cordon d'ignominie!

La pauvre mignonne pleurait à se faire sortir les yeux hors de la tête. En pareil équipage, on l'obligeait pourtant à rester agenouillée sur le passage du domestique. Chacun se récriait à sa vue. De fait, elle ne conservait plus figure humaine, et

avait bien mieux l'air d'un carême-prenant que d'une petite fille.

Comme encouragements et réprimandes étaient pareillement infructueux, on décida de l'envoyer au couvent des dames de la Présentation, afin qu'elle s'y perfectionnât dans les choses de l'esprit jusqu'au jour de son mariage.

Ah ! les tristes adieux ! Je la vois encore, durant l'attente inoccupée du départ, assise sur son coffre de voyage, au milieu de sa chambre nue et déjà étrangère, la gorge serrée, la lèvre tremblante, des pleurs silencieux tout le long des joues...

On ne put m'arracher de ses bras qu'en lui promettant de me confier à qui prendrait bien soin de ma personne.

*
* *

En effet, deux jours après, je roulais en chaise vers la terre du comte d'Olivac, parent pauvre, dont la fille m'avait témoigné parfois de l'amitié.

Après un interminable voyage durant lequel je m'interrogeais anxieusement sur mon sort, le manoir d'Olivac m'apparut, au bout d'un chemin planté d'ormes rabougris.

C'est une demeure, jadis opulente, dont les murailles flanquées de quatre tours à poivrières baignent aujourd'hui dans un fossé croupissant. Les fenêtres ont un air sévère, les toits sont moussus, les murs lépreux.

Ce soir-là, une bise d'automne, qui poussait les nuages bas et faisait choir les feuilles dans l'eau frissonnante des ornières, ajoutait encore à l'inhospitalité de ce hargneux séjour.

Je connaissais les Olivac. Le père, grand, maigre, le nez busqué, le regard aigu sous des sourcils en broussailles, semblait sculpté dans quelque arbre rugueux de sa seigneurie. La mère, étroite d'épaules et pauvre de mine, montrait une face habituellement rechignée, coupée par des lèvres minces, parcimonieuses de sourires. Hermengarde d'Olivac, leur fille, était comme un miroir où se seraient reflétés les travers familiaux : en elle, ce que le comte pouvait avoir de noble se tempérait par la médiocrité d'esprit de la comtesse, et ce qu'on aurait pu découvrir chez celle-ci de sensibilité cédait devant la morgue paternelle.

Lorsqu'un rustaud travesti en laquais m'apporta dans le salon de compagnie, tous trois y étaient assemblés. L'unique chandelle qui composait le luminaire n'éclairait pas sur eux les vêtements que naguère je leur avais vus. Ceux-ci, dans le fond des armoires, attendaient l'occasion d'un gala ; ils avaient pour remplaçants quotidiens des jupes de futaine et un vieil habit rapiécé.

Tandis que M. d'Olivac, le nez chaussé de grosses besicles rondes qui achevaient sa ressemblance avec un hibou, déchiffrait un traité de vénerie, son épouse et sa fille parfilaient, à défaut de galon d'or, un vieux ruban de laine jaune. Elles savaient cette occupation admise par l'étiquette et même en honneur à la Cour : cela suffisait. Et, bien qu'elles fussent transies par manque de bonnes cottes de laine qu'elles auraient pu se tricoter, elles jugeaient ce vain parfilage seul digne de leurs doigts qui répugnaient à toute besogne roturière.

Devant même qu'elle eût épelé le billet qui m'accompagnait, Hermengarde me fit long visage. Pourtant j'ai découvert depuis, au château, une misérable poupée d'étoupe qu'elle dorlotait dans les coins avant de m'avoir reçue. Mais sa susceptibilité vit dans mon arrivée une aumône et, bien vite, une humiliation.

Le soir, néanmoins, après avoir reçu à genoux la bénédiction, elle me conduisit dans sa chambre où je passai la nuit.

Oh ! cette nuit-là, quelle lamentable insomnie !

Non plus couchée douillettement dans mon petit lit, mais campée sur une chaise boiteuse au dossier de cuir armorié, j'examinais tristement mes aventures. Le vent soufflait sous la porte, la pluie clapotait dans les douves, et des oiseaux nocturnes ébranlaient par moments les vitraux, avec des grincements d'ongles et des chocs sourds qui me remplissaient d'épouvante.

*
* *

La vie qui fut mienne dans ce désert surpasse toute imagination de monotonie.

Elle se déroulait, du lever au coucher, dans la seule pièce du logis où l'on pût se tenir, car un feu de racines y vivotait.

C'est là que, sur les dix heures, conformément aux us de ses ancêtres dont les portraits grimaçaient et s'écaillaient au mur, le comte accordait audience.

On voyait le fermier se lamentant sur l'indigence de la récolte, des gueux, maigres comme la terre d'alentour, apportant leurs deniers ; parfois quelques créanciers venus du village pour solliciter leur dû.

Mais ceux-ci étaient accueillis avec une si hautaine froideur qu'ils n'osaient guère insister, et reculaient vers la porte, le bonnet à la main, en donnant du « Monseigneur » et en s'excusant de leur audace.

Dans les premiers temps, j'en fus surprise. Mes notions naturelles de justice et d'honnêteté s'insurgeaient en moi. Mais il faut toujours s'efforcer de comprendre, avant de condamner. Peu à peu, ma conscience s'éclaira. Certes les Olivac pratiquaient la négation des dettes par nécessité personnelle, mais aussi par imitation respectueuse de leurs aïeux. Abandonnant aux hommes du commun cette vertu ménagère qu'est l'étroite probité, ils estimaient indécent que la race campagnarde pût s'enrichir de leurs écus, et ils conservaient avec jalousie ce dernier moyen qui leur restât de maintenir leur prestige et leur autorité.

Après un repas préparé à la paysanne, mais servi selon la règle d'une pompe rigoureuse, les journées rampaient languissamment.

Parfois, Hermengarde me faisait la leçon. Elle me plaçait devant elle et m'initiait au rite d'une gothique et minutieuse bienséance. Sa voix enfantine, mais déjà sévère, résonnait dans la salle, son doigt levé requérait mon attention, et ses parents la regardaient en manifestant tout le peu de complaisance dont leurs visages étaient capables.

Parfois aussi, on annonçait une visite. Aussitôt, le comte volait à sa garde-robe pour passer l'habit bleu de roi, la comtesse s'ajustait, Hermengarde mettait une toilette d'apparat; tout le château s'éveillait de sa torpeur coutumière et dans les corridors retentissait le bruit des portes battantes.

Pour ma part, je n'avais pas lieu d'espérer grande réjouissance de cet événement.

Quelque hobereau famélique, quelque douairière à face de

Carabosse, quelque gentilhomme en disgrâce, qui me déchirait le cœur, par ses regrets de Versailles, tels étaient les familiers.

On s'asseyait en cérémonie, on tenait des propos relatifs, selon la saison, à la chaleur ou aux frimas. On déplorait la turbulence nouvelle des esprits et les concessions du Roi. On appréciait quelques récentes alliances entre des familles de la province. Après un silence que la gêne commune n'osait entreprendre de dissiper, on échangeait des adieux d'une politesse compassée et prévue.

Ces visites se rendaient ponctuellement. J'y gagnais des après-midi de solitude durant lesquels mon abandon trouvait un allègement dans la liberté passagère.

C'est ainsi qu'à travers les vitraux je pus voir tour à tour les dernières feuilles tourbillonner sous les rafales, la neige endormir les champs, les bourgeons poindre, les labours devenir moissons, puis chaumes, puis labours encore.

Je m'ennuyais à périr. Ma mémoire me représentait malicieusement toute la prospérité d'autrefois. Je regrettais et je plaignais Lucette. Je souhaitais confusément un renouveau de ma fortune. Mais chaque jour consumait avec lui le chimérique espoir qu'il avait apporté.

*
* *

Lorsqu'on brise par mégarde les petits Jésus de cire qui sourient dans les crèches, ils montent au ciel et deviennent là des Providences de poupées.

L'un d'eux veillait sur moi, j'imagine, car le comte dit un soir :

— Nous n'avons pas vu, de tout l'hiver, nos cousins d'Hézerville. Notre devoir est de ne point les négliger. Nous nous rendrons chez eux demain.

Puis il ajouta, tourné vers Hermengarde :

— Vous pourrez prendre votre jouet.

— Merci, monsieur, — répondit-elle en s'inclinant.

Le jouet, c'était moi.

Je ne me formalisai point de ce langage : j'étais toute à la joie d'une promesse de distraction. Et puis quelque chose me prédisait du bonheur.

Le lendemain, après le repas qui fut chiche en prévision du goûter qu'offriraient sûrement nos hôtes, je vis un carrosse au bas du perron. Sur la portière les armes des Olivac s'étalaient fastueusement. Mais le reste de l'équipage ne s'accordait guère avec tant de majesté, car le coffre, dont la peinture datait du Grand Roi, était fendillé misérablement, les roues s'écartaient en pattes de cane et, sur le siège, un vieux valet avait coiffé sa perruque, enfarinée pour la circonstance, d'un tricorne qui semblait y prendre, au soleil printanier, ses invalides des averses.

Nous nous entassâmes, la portière fut rabattue et je sentis la machine, lourde, grinçante, cahotante, démarrer au trot inégal de deux bidets jaunes.

*
* *

La terre d'Hézerville est aussi riante qu'est âpre la terre d'Olivac.

Devant les abondantes prairies, les bois bien plantés, le jardin à la française qui entoure le château, je crus renaître.

Nous eûmes l'accueil le plus ravissant du monde et fûmes comblés d'honnêtetés.

Sur le seuil, aux côtés du baron et de la baronne, se tenait leur fille Gilberte. Son aspect m'émut bien tendrement, car je retrouvai en elle les traits de ma chère Lucile, avec un je ne sais quoi de plus vivant et de plus libre.

Hermengarde, félicitée de ma bonne mine, en conçut quelque orgueil, car elle abaissa sur moi des regards dont elle me favorisait rarement.

Une proposition fut faite de vagabonder à travers le parc ; la bonne humeur de la petite hôtesse et de quelques enfants du voisinage qui s'étaient joints à nous fit qu'on atteignit promptement l'heure de la collation. Sous les arbres, une table champêtre, couverte de fruits, de laitage, de tourtes à la frangipane et de mille autres friandises, attendait les jeunes convives ; chacun fit honneur au festin que présidaient les parents, tout aises du bel appétit.

Assise sur la mousse, au pied d'un chêne, je me rassasiais de ce spectacle et faisais provision de gaieté.

La nuit tombante donna le signal du départ. Déjà je m'apprêtais au cruel réveil de ce rêve, quand, à ma surprise, Hermengarde se retira vers le carrosse en négligeant de m'emmener. J'avoue que je ne tentai rien pour solliciter son attention. Pourtant j'aurais pu le faire par un de ces gestes, involontaires en apparence, que pratiquent les poupées, froissement de robe ou chute bruyante.

Mais il me semblait qu'une volonté supérieure commandait en cette minute, et qu'il y aurait eu du sacrilège dans toute intervention. Il faut bien dire aussi que j'étais piquée de me voir abandonnée de la sorte.

Le carrosse tourna, puis disparut.

Des sentiments divers s'agitaient en mon sein. Certes Hermengarde était trop fière pour se résoudre à me réclamer. Mais allait-on m'adopter à Hézerville?

Je fus découverte par un serviteur et portée au château.

— Tiens! — dit le baron, — c'est la poupée d'Hermengarde!

Il réfléchit un instant, puis :

— Bah! nous la lui rendrons à notre prochaine visite. Ma petite Gilberte, — ajouta-t-il, — ayez-en bien soin jusque-là.

Il me remit aux mains de sa fille.

A ce moment, mon âme se fondit délicieusement, et je crois que j'aurais pleuré bien volontiers si la nature m'avait permis les larmes.

***

Quel digne père, ce M. d'Hézerville! On concevrait la noblesse et la bienveillance incarnées qu'on n'exagérerait point les agréments de sa personne. Heureux temps où je le voyais s'avancer sous la charmille, à pas mesurés, le visage éternellement fleuri d'un bon sourire, tandis que son habit de velours amarante battait sur un gilet brodé qui recélait toujours, dans l'ampleur des poches, la tabatière d'or et une petite boîte d'écaille pleine de dragées à l'anis!

Quelquefois il était contraint de renoncer à la promenade. Alors, dans sa bergère, il lisait la gazette. Il n'injuriait jamais

les crises de goutte qui le retenaient là et disait jovialement que c'était la croix de Saint-Louis de la galanterie. La baronne n'en prenait pas d'ombrage. Elle avait des lumières sur la philosophie et savait absoudre à propos. Elle mettait seulement un doigt sur ses lèvres en désignant du regard Gilberte qui pouvait entendre.

Au demeurant, tous deux formaient le couple le mieux uni et s'accordaient comme fidèles d'un culte commun : l'adoration de leur fille.

Mais, d'âmes aussi bien nées et d'intelligences aussi polies, une chose m'étonnait. Autant on avait accablé de leçons ma pauvre Lucile, autant Gilberte était l'innocente victime d'un excès contraire. Elle ne connaissait point de maîtres, était dépourvue des talents convenables à une jeune demoiselle, vivait dans la liberté de la nature, et cela par l'expresse volonté de ses parents qui se félicitaient de toutes ses marques d'ignorance.

Ils mêlaient à leurs dires le nom d'un sieur Jean-Jacques, que je soupçonne d'être l'étonnant moraliste dont ils tenaient leurs maximes.

Je ne me crois point démunie tout à fait de cet esprit subtil qui guide, à travers leur carrière, les créatures féminines. Et, sans m'ériger en pédagogue, je ne puis me défendre de m'estomaquer lorsqu'on proclame la généralité de la vertu. Mais une poupée ne saurait disserter. Il y a de l'orgueil à préjuger de l'économie du monde. La vérité ne daigne pas toujours se rendre vraisemblable. D'ailleurs, les parents de Gilberte excellaient à se faire aimer ; tout d'eux-mêmes, jusqu'aux erreurs, ne tardait guère à sembler agréable, et, quand le baron contestait la valeur du rang ou la justice des privilèges, c'était d'une telle grâce, le tour de ses phrases avait tant de bonhomie, il invoquait une révolution en termes si ingénieux qu'on l'eût souhaitée venue, ne fût-ce que pour applaudir aux boutades qu'elle lui aurait suggérées.

*
* *

La visite aux Olivac, différée sans cesse, me laissa jouir du temps le plus fortuné de ma vie.

Gilberte me témoignait les vrais sentiments d'une mère. Je me souviens même qu'une fois elle voulut faire ce qu'elle avait entendu vanter si fort, et qu'on la surprit, la guimpe déboutonnée, mettant à l'air, pour m'allaiter, sa petite poitrine encore déserte de roses.

Un jeune gentilhomme des environs, qu'on saluait du titre de chevalier, lui faisait habituellement société.

Ils m'adoptèrent tout de suite pour leur fille, et rien n'était plus touchant que de les voir, lui, vêtu d'un habit à la Franklin, elle, coiffée d'un rustique fichu, me tenant chacun par la main et me promenant avec gravité, villageois à plaisir dans le parc héréditaire.

Souvent aussi, ils me conduisaient avec eux aux chaumières où leurs parents voulaient qu'ils se montrassent aumôniers et connussent de près les paysans.

Je n'y étais pas la moins bien accueillie. Les petites rustaudes écarquillaient leurs yeux, et me touchaient furtivement quand d'aventure Gilberte apportait ses soins à quelque autre objet que moi-même.

A vrai dire, j'en aurais marqué du dégoût si le propre des poupées n'était la modestie. Je suis issue, je le sais bien, des gros doigts d'un artisan; mais la fréquentation constante de l'aristocratie me créa comme une nouvelle origine. Je n'éprouve de véritable agrément qu'en noble compagnie et ne crois pas qu'un sentiment autre que vilement calculé ou absurdement charitable puisse pousser un esprit délicat à frayer avec la canaille.

*
* *

Gilberte et le chevalier devenaient inséparables.

Durant quelques années, leurs jeux ne changèrent qu'avec les saisons. Ils s'appelaient mari et femme, se choisissaient des demeures variées parmi les bouquets d'arbres, dans une chaise à porteurs, derrière des meubles, et s'y complaisaient à des occupations ingénument patriarcales.

Mais lorsqu'en leurs visages enfantins s'ébauchèrent les traits de l'adolescence, une timidité contraignit leurs habitudes. Leurs mains se cherchèrent sur ma personne, tout en

se fuyant au premier contact. Ils espacèrent les allusions à leur innocent hyménée, se parlèrent avec cérémonie, comme s'ils eussent été revêtus d'une dignité nouvelle, et feignirent de ne songer qu'à moi, en n'étant plus préoccupés l'un que de l'autre.

L'ignorance leur tenait lieu de principes. L'Amour régnait doucement sur leurs sens étonnés; ils en éprouvaient les ondulations avant d'en connaître les vagues, et c'était, sans causes, des bouderies, des effusions, des impatiences. Lui se montrait protecteur; elle, indocile et despotique. Des querelles naissaient, puis des larmes.

On se réconciliait; on s'allongeait durant des heures sur la mousse. Quelque fleur aperçue, un oiseau voletant, les faisaient surgir. Une course commençait alors, éperdue, qui s'achevait le plus souvent en des bousculades où la perversité candide de leurs baisers cherchait aux joues un plaisir qui ne vient que des lèvres.

*
* *

Bien que, depuis longtemps déjà, il fût bruit de troubles, de changement de régime et d'exécrables violences, Hézerville n'avait souffert encore aucune injure. Même, les environs étaient assez calmes pour que plusieurs châtelains eussent accepté de participer à une fête rustique organisée par le baron. Ils arrivèrent, parés de champêtres atours. Sur les miroirs d'eau flottaient des barques enguirlandées. Une salle de verdure devait abriter la comédie et, près de l'estrade des musiciens, des lanternes suspendues aux branches laissaient prévoir que le divertissement se prolongerait en un bal nocturne, au son de la musette et du flageolet.

Gilberte et le chevalier firent leur apparition. Pâtre de satin blanc, bergère en jupe d'azur, ils menaient entre eux un agnelet tout couvert de rubans et sur lequel ils m'avaient juchée. On admira leur gentillesse. J'eus ma part des éloges. Il me faut confesser que j'y fus sensible. Nous devînmes en quelque manière les rois de la fête: car bientôt, du haut d'un tertre gazonné qui faisait face au château, nous dominâmes toutes les danses.

Voici que tout à coup un valet accourt, plein d'effroi. Il se jette aux pieds de M. d'Hézerville en criant à tue-tête :

— Les voilà!... les voilà!... Fuyez! fuyez vite!...

La gavotte s'arrête, les flûtes restent une note en l'air. Bergers et bergères se rassemblent autour du laquais. On le presse de questions, on l'adjure de rapporter clairement ce qui l'émeut à ce point.

— Oui! — gémit-il, — fuyez!... Ils arrivent!... Ils ont déjà tout pillé, tout massacré!... Oh! ces figures! Des bandits, sales et puants comme la peste. Ils ont des piques... ils ont des fusils... Ah! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!...

Il disait vrai. Voilà que débouche une troupe hurlante, des besaciers, des teigneux, des rogneux, des porte-bâtons tels que je n'en avais jamais vu et dont l'aspect seul annonçait tout ce qu'on en pouvait craindre. Plusieurs avaient la fleur de lis royale imprimée sur la chair de l'épaule. Juste Dieu! qui sont ces gens-là?

Leur meneur ose avancer vers M. d'Hézerville; je vois se tordre sa bouche et blêmir son visage bilieux. A coup sûr, le baron ne pourra tolerer cette hardiesse.

Hélas! il n'a, comme épée, qu'une houlette. Maudite mascarade!

L'autre redouble d'arrogance :

— Au nom de la Révolution...

Ah! j'entends: la Révolution... Ce que demandait tant M. d'Hézerville...

Mais voici des menaces. Le brigand se retourne. Il harangue la meute qui gronde derrière lui :

— Voyez, mes frères, ces gueux d'aristocrates. Voyez par quels artifices ils masquent leurs complots! Sous ces bouquets, leurs armes étincellent. Remarquez ces feuilles d'écritures secrètes destinées aux Espagnols! Et pour savoir toute l'effronterie...

Ici, je perdis le fil de son discours. Lui-même ne le tenait pas très fortement. Il désigna les têtes de béliers sculptées au-dessus des portes du château; puis il parla d'un nouvel édifice social qui s'élevait sur les ruines de la Bastille; enfin il déclara que les ci-devant allaient ébranler, avec ces béliers, les murailles de ce nouvel édifice.

Moi, j'étais confondue par un tel jargon. Mais le sordide auditoire vit dans le comble du désordre le suprême de l'éloquence. Conçoit-on de tels gobe-mouches qui prennent les fers des houlettes pour des poignards et découvrent une écriture secrète sur les pages de la gavotte! Je ne suis pas savante, mais on ne me piperait guère avec de pareilles billevesées.

Les clameurs redoublent. Nous voilà cernés. L'étrange groupe que nous formons, en costumes de pasteurs et de pastourelles, parmi les loups furieux! D'honneur! c'est à croire que la comédie continue et que, dépouillés de leurs oripeaux, ces mutins vont se changer en Silènes et danser un ballet galant!

Mais du renfort nous arrive, car tout le village se porte au château. Je reconnais déjà quelques-uns de nos braves paysans.

Autre surprise! Ils regardent, sans bouger. On les interpelle : ils demeurent stupides. Leur silence paraît au meneur un acquiescement. Il les exhorte, gesticule, les nomme « créateurs du pain et du vin, grands prêtres de la Nature! » et les invite à secouer le joug de leurs oppresseurs. Eux, sans protester, acceptent ces propos inouïs.

La baronne voudrait implorer.

— Y pensez-vous, chère amie! — interrompt M. d'Hézerville, toujours très digne.

Son courage me gagne. A cette heure, plutôt que de tomber au pouvoir d'un rustre, j'aimerais cent fois mieux être brisée par un aristocrate!

On envahit le château. Des vitres volent en éclats. Les fenêtres vomissent tour à tour des meubles, des tapisseries, des cristaux, des livres. A coups de piques, on pousse tout cela au milieu de la cour. Outré de colère, un vieux serviteur se précipite pour tenter de mettre un terme au pillage. On l'entoure; on l'appelle « esclave affranchi », on veut lui arracher sa livrée, le porter en triomphe; il refuse. On fond sur lui et on l'assomme aux cris de : « Vive la liberté! »

Ces vilains annoncent, à grand fracas, qu'ils sauvent la France. Je ne sais pas exactement de quoi, mais il faut que le danger soit bien pressant, pour être plus redoutable que les libérateurs!

Cependant la terreur panique avait rassemblé les femmes

autour du baron. Gilberte, qui versait des torrents de larmes, se blottissait contre sa mère et m'étreignait éperdument.

Ces messieurs furent emmenés, parmi des vociférations.

A la faveur du tumulte, un homme se glissa près de la baronne :

— Madame, venez, vous et votre enfant. Vous serez en sûreté chez moi.

C'était l'ancien curé du village. Il n'avait plus de soutane et priait tout bas de ne point publier sa présence.

Sous la conduite de ce vénérable ecclésiastique, la baronne et Gilberte, que j'embrassais étroitement, s'acheminèrent vers le village, tandis que le cher château d'Hézerville flambait déjà et que cette lueur allongeait devant eux sur la route leurs trois ombres démesurées.

*
* *

Nous fûmes logées en une humble maison, proche le presbytère où le nouveau curé avait établi ses pénates.

Aux alentours, des incendies s'allumaient dans toutes les paroisses, que les perturbateurs nomades étaient allés désoler de leurs crimes.

Maintenant que nos villageois étaient seuls, la solitude, hélas ! ne tempérait point leur fureur. L'égarement avait, je crois, plus de part que la scélératesse aux excès de ces malheureux. Mais, peu à peu, le ferment de révolte les corrompait. On les voyait arrêter, arrêter sans cesse. Toute calomnie leur semblait justement accusatrice qui leur fournissait une victime, et désormais leurs propres clameurs suffisaient à les persuader.

A travers une lucarne, Gilberte me les montrait quelquefois.

Délaissant les travaux champêtres, ils se promenaient par bandes. Les délicatesses qu'ils persécutaient chez autrui, ils les avaient adoptées pour eux-mêmes, mais cela le plus ridiculement du monde. J'ai vu des mégères qui se barbouillaient de rouge en déclarant que l'égalité leur donnait enfin le droit d'en user, elles aussi, et qui présentaient, sous des tignasses emmêlées, des visages d'une hideur barbare et prodigieuse.

Gilberte ne s'attristait guère. Elle ne comprenait pas le tragique du spectacle. Son désœuvrement et sa curiosité de petite fille ne pouvaient que se plaire à considérer ce carnaval.

*
* *

Pendant plus d'une année, nous profitâmes de cet asile.

Un matin, tandis que la baronne, en l'absence du curé, reprisait une jupe de laine, et que Gilberte et moi nous regardions tomber la pluie, nous aperçûmes une troupe tumultueuse.

En tête, marchait une vieille femme, pourvoyeuse de drogues et de simples, un peu sorcière, que j'avais entrevue jadis, rôdant parmi les communs du château.

Devant notre logis on fait halte, on heurte brutalement avec le marteau de la porte. Le coup résonne dans le silence. On frappe encore... Dehors les rumeurs s'accroissent ; enfin Nanon, la vieille servante, va ouvrir.

On lui déclare avec impétuosité que le peuple souverain veut saisir en personne le ci-devant curé, poursuivi comme perturbateur de l'ordre et rebelle à la loi. On ajoute qu'il cache des aristocrates, et on exige qu'ils soient livrés sans tarder.

Avec effroi, nous entendions ces paroles à travers les planches disjointes du parquet.

Comme l'escalier craquait déjà sous de grosses bottes, madame d'Hézerville se leva, très pâle.

— Viens, mon enfant, — dit-elle.

Et nous descendîmes.

Il y avait, en bas, des grenadiers, des gardes nationaux, des artisans, des femmes. Ils vaguaient, flairant comme des limiers, et donnant de la crosse contre les murs.

— Ah ! ah ! — s'écrièrent-ils quand nous parûmes, — voilà du nanan ! Allons, les belles, avancez un peu... D'abord, toi, gamine, t'as pas besoin de ça...

Je sentis la main d'un de ces sacripants s'appesantir sur moi. Il me tint un moment. Son haleine vineuse m'empestait. Mais je lui déplus, sans doute, car il haussa les épaules en proférant :

— Va-t'en, chiffon, guetter dehors si nous y sommes !

Il me précipita dans la rue avec tant de rudesse qu'un de mes bras se désarticula, et que je perdis le sentiment.

Les braillements des patriotes me rendirent à moi.

Ils menaient grand train, brutalisant la servante, disant que le curé était un ivrogne, puis se plaignant aussitôt de ce qu'il n'eût pas de vin dans sa cave. La sorcière, principalement, était la proie d'une aveugle frénésie. Soudain, elle se mit à crier :

— Sus! sus!... le voilà!

En effet, le prêtre arrive. Il entre, fait très modérément aux envahisseurs les représentations convenables. Mais on l'environne et, fourche au col, on le pousse dehors. Un homme lui décharge un coup de hache sur le crâne. A peine est-il abattu, on se porte sur son corps aux plus sauvages extrémités. Après avoir dépouillé le cadavre en l'insultant, ces tigres tirent du logis la baronne et ma pauvre petite maîtresse, et les entraînent avec eux.

Mon esprit se refusait à penser. J'étais tombée dans une profonde faiblesse. L'épouvante de cette vision persistait en moi et tous les objets me paraissaient tachés de sang.

Qui me sortirait de ce ruisseau? Qu'allais-je devenir? A la place des cœurs tendres qui m'avaient choyée, ne trouverais-je pas des tyrans? Mon accoutrement misérable ne parlerait guère en ma faveur... Et puis ce mort, là, tout près de moi...

A la nuit close, j'entendis grincer doucement une serrure. Nanon, la vieille servante, se montra. Elle prêta l'oreille : nul bruit ne réveillait les échos de la rue. Rassurée, elle démasqua une lanterne, et s'approcha de son maître. Ses pauvres mains ridées firent effort pour parvenir à le soulever du sol. Apparemment, elle voulait le traîner sur la terre sainte, ou tout au moins le soustraire à l'injure de l'abandon. Mais le poids excédait ses forces. Alors elle se dépouilla de sa mante à capuche pour en couvrir le mort et, sous la pluie, à genoux, elle demeura en prières.

*
* *

Je fus recueillie par un passant, qui me porta chez lui.

Quelle déchéance! Un froid mortel se répandit dans tout

mon être, quand je vis le fumeux réduit où je me trouvais exilée.

Mon ramasseur s'appelait Triquet, comme l'annonçait l'enseigne qui surmontait sa porte. Vendeur d'épices, il trônait habituellement sous une couronne de chandelles pendues par les mèches, entre des bocaux de cassonade et de poivre long.

Marchand probe et digne père de famille, il n'était pas méchant homme. Mais il avait perdu l'esprit par la faute des événements. Les récentes entreprises de ses pareils stimulaient son zèle et l'enivraient d'orgueil. Il se croyait dans l'obligation de trancher de l'homme politique, de déguiser sous un dehors impitoyable la placidité de son visage, de rouler des condamnations dans toutes ses paroles, des incendies dans tous ses regards, et de parer ses discours de mots pompeux qu'il ne comprenait qu'à demi, mais qu'il s'honorait d'employer.

Dès qu'il eut pénétré chez lui, il appela :

— Brutus !... Agrippine !...

Par civisme, il accablait de ces grands noms ses deux enfants.

Brutus avait de pâles lèvres entr'ouvertes et des cheveux filasse. La face d'Agrippine présentait en perfection l'aspect d'une pomme rondelette dont deux pépins auraient formé les yeux.

Leurs pattes, poisseuses de raisiné, me saisirent. Agrippine m'appliqua sur chaque joue un baiser mouillé.

Ah ! les grossiers attouchements, les soins importuns, les vilaines façons ! Quel regret me venait de mes maîtresses disparues, Lucile, Gilberte, Hermengarde elle-même ! N'étaient-elles pas victimes aussi du bouleversement général?... Je discernais, maintenant, l'essence de leur charme. Sa perte me permettait d'en connaître le prix. Chez ceux de leur race, je le sais bien, l'héroïsme s'amoindrissait en bravade et l'urbanité détournait les élans du cœur. Je l'aimais, pourtant, cette race, et surtout dans sa fleur mignonne qu'étaient mes petites amies, têtes innocentes, créatures d'aurore, dont la brève existence enrubannée passa des mains qui berçaient aux mains qui tuent...

Près de leurs amusements délicats, quelles dégoûtantes récréations que celles de mes nouveaux maîtres !

Elles se prenaient dans l'arrière-boutique, sous la surveillance grondeuse du citoyen Triquet et de sa citoyenne épouse, une grande brune en camisole et en jupon.

Leurs propos n'étaient que doléances perpétuelles. Ces gens, qui vivaient dans la félicité, faisaient plus de plaintes que n'en aurait justifié mon propre malheur. Ils égayaient ces griefs de sempiternelles parties de cartes. Leurs jeux ne ressemblaient pas aux jeux de naguère. Les rois s'appelaient des Sages ; les valets, des Braves ; les reines, des Vertus. Ils possédaient un autre jeu dont les rois s'appelaient des Génies ; les reines, des Libertés ; les valets, des Égalités : ils mêlaient toutes ces figures, et, brandissant leurs cartons graisseux, s'injuriaient horriblement.

Agrippine et Brutus, cependant, s'occupaient de moi. Triquet leur défendait de me laver, flétrissant de : « propreté muscadine » les moindres soins du corps. Aussi ne m'avaient-ils point débarrassée de la boue ramassée au ruisseau, et qui souillait ma robe. Mais cette robe même me fut arrachée bientôt. On la déclara toute empreinte de la sorte de magie dont les ci-devant tyrans se servaient pour confondre et pour éblouir, et l'on me glissa dans un sarrau d'une toile si grossière qu'elle érailla tous mes membres. Puis ma chevelure, nattée à la romaine, fut ornée d'une cocarde aux couleurs de la Nation.

Je ne m'illusionnais pas sur mon aspect. Depuis longtemps, j'avais perdu ma poudre. Mes couleurs se fanaient de jour en jour. Une égratignure balafrait ma joue gauche et les chutes nombreuses, écaillant le vernis, rendaient visible au bout de mon nez le bois sombre qui en formait la matière.

Bien qu'ils fussent peu comblés de joujoux, ces polissons sentaient la diminution de mon prestige, et me la faisaient expier avec cruauté. Agrippine me claquait sans vergogne, puis me juchait au sommet des arbres, insoucieuse de la dégringolade. Plus raffiné, Brutus prenait son plaisir à forcer les ressorts de mes membres.

Je dois ajouter que sa sœur se montrait alors justicière.

D'un revers de main elle écartait rudement le débile Brutus, puis m'emportait, mais avec trop de butorderie pour que je pusse concevoir quelque gratitude au sujet de cette protection.

***

De telles circonstances sembleraient de nature à faire souhaiter le trépas.

Et après le trépas, qu'espérer, que craindre? Faut-il craindre? faut-il espérer? La crainte dissipe toute chance qui reste encore d'être heureux ; l'espoir fait mieux sentir le malheur présent. Mais ne suis-je pas au terme de mes épreuves? N'ai-je pas le droit d'espérer?

Oui, j'espère. Quand ma petite âme se sera dégagée, elle ira vers l'éternel séjour. Il faut bien que les âmes des choses y montent aussi pour immortaliser le bonheur des hommes qui les ont aimées. Les chansons des ruisseaux, le parfum des fleurs, l'esprit des livres, l'accueil des meubles familiers, la tendresse filiale d'une poupée d'enfance, tout ce qui caresse et qui charme, tout cela pourrait-il manquer au paradis? — Non... Quand ceux que nous connûmes brisent leur enveloppe et s'envolent, nous nous élevons avec eux. Notre léger cortège les suit, les accompagne, les devance afin qu'ils ne se sentent pas trop étrangers en arrivant, et vers les célestes demeures nous avons, j'en suis certaine, de toutes petites étoiles pour nous marquer la route...

***

Aujourd'hui, j'en éprouve quelque fierté, ma plume ne tremble point en écrivant ceci : le trépas est proche.

Il faut me hâter de finir. Je placerai ces mémoires dans la petite commode de Gilberte. L'avoir retrouvée ici, par miracle, après le pillage du château, aura été, je crois, ma joie suprême.

Depuis deux jours, Agrippine et Brutus sont appliqués à un grand ouvrage.

Sous les yeux émerveillés de leurs parents, ils construisent une singulière machine formée de deux montants entre lesquels glisse un tranchet.

J'en ignorais l'usage jusqu'au moment où je les vis s'emparer d'un oiseau, passer sa tête dans un trou pratiqué au centre d'une planchette verticale et faire retomber la lame sur son cou à plusieurs reprises.

Le malheureux poussait des « cui-cui » qui me perçaient le cœur et se débattait désespérément. Les sursauts devinrent plus faibles. Les petites pattes se contractèrent, quelques gouttes vermeilles coulèrent du bec et, détachée, la tête vint rouler jusqu'à moi.

L'oiseau est mort. J'ai recueilli sa dernière expression de vie dans le regard que m'adressèrent ses prunelles déjà voilées.

L'oiseau est mort. Voilà le sort qui m'attend. Hier, ils m'ont jugée. Ils avaient constitué un tribunal que Triquet disait comparable à celui qui siège dans les villes.

Tous ceux que j'aimais ont dû subir eux aussi, les juges et les bourreaux. Cette persuasion me console.

Je suis sans regrets. Ma conscience est pure. Elle me fortifie et va me permettre de finir courageusement, comme une honnête fille.

Il fait beau dehors. Le printemps est revenu. J'espère qu'il y a encore des poupées heureuses...

Ah!... J'entends... Non... Personne...

Dans mon cas, les hommes se préparent. A quoi bon? J'ai trop de savoir-vivre pour ne pas savoir mourir. Puis est-il nécessaire de l'apprendre? On y réussit très bien la première fois.

Du bruit encore... Des sabots qui traînent... Pour le coup, je crois bien que...

PAUL REBOUX

L'HEUREUSE SUÈDE

De quelque côté que l'on arrive à Stockholm, c'est l'eau qui vous accueille; l'horizon ondule entre des lacs, des jardins, des maisons peintes de toutes les couleurs; le train semble glisser sur la mer; il enfile une longue digue bâtie sur pilotis, frôle les navires, effarouche les mouettes voraces, et stoppe brusquement au bout d'un pont. Des mâts, des drapeaux, des clochers émaillés bleu et vert, des balcons couverts de fleurs, des vagues au détour de chaque rue, des ponts jetés partout comme des rubans : ainsi m'apparut Stockholm. Agglomération bizarre et jolie, baignée dans une lumière d'opale.

Simple petite forteresse, bâtie sur un rocher, entre les dentelures d'un fjord sinueux et les eaux tranquilles du lac Mälar, elle s'étend sans cesse malgré la ceinture qui l'enveloppe. Dans tous les sens, elle jette ponts et passerelles et se joint aux îles voisines qu'elle englobe. Rien n'arrête sa fantaisie. Trouve-t-elle une colline? Elle y grimpe, accroche à ses flancs des châteaux de toutes formes; d'une île entière, elle fait un jardin public; au milieu des eaux, elle élève une salle de fêtes; les vaisseaux pénètrent jusqu'au cœur de la ville, les palais royaux bordent les ports. Élégante et coquette, Stockholm mérite bien d'être appelée « le Sourire du Nord »,

car la Suède est en somme un pays triste et monotone. Si l'on pouvait embrasser d'un seul coup d'œil son aspect général, on se demanderait vraiment comment l'homme a pu s'accommoder de tant d'eau et de tant de pierres. Des éternels glaciers polaires, sur une largeur de plus de cent kilomètres, descend vers le sud une formidable avalanche de roches. On sent encore le mouvement vertigineux qui emporta ces blocs titanesques, les roulant les uns contre les autres, les bousculant en monceaux dont il semble que l'on entende encore le fracas d'écroulement. Dans la terre grasse, ils s'enfoncent à demi, faible barrière bien vite renversée, car d'autres arrivent, roulent sans cesse, se brisant aux obstacles, se polissant dans la course, s'émiettant de nouveau, pour se polir encore, jusqu'à n'être plus qu'un mince ruisseau de galets luisants et doux. Entre chaque dépression du sol, entre chaque monceau de pierres, de l'eau, toujours de l'eau, mirant un ciel bleu pâle et l'uniformité sombre des sapins effilés. « Quand Dieu sépara les eaux d'avec la terre, il oublia la Suède », dit un proverbe populaire. Évidemment l'homme dut subir l'influence de cette nature en même temps isolante et glacée: le brouillard mol et flou qui caresse les eaux à la tombée du jour fut propice aux vagues rêveries; le vent bruissant dans la haute cime des sapins troubla les esprits et créa les légendes.

Dans ce pays presque aussi étendu que la France, mais dont la population n'atteint pas le double de celle de Paris, avec ce terrain inégal, en grande partie stérile ou marécageux, ce climat glacial, ces longs hivers sans lumière, qui ne permettent qu'une culture très réduite et des industries toutes spéciales, il n'y a aucun grand centre d'activité. Le train du Sud qui remonte vers Stockholm ne rencontre, sur une étendue de plus de quatre cents kilomètres, que cinq villes dont la plus grande n'a que trente-sept mille habitants.

Autour de ces petites cités, dont le développement s'accélère de plus en plus, des contrées entières appartiennent aux familles de la vieille noblesse, qui vivent d'une façon quasi féodale sur ces domaines de plusieurs milliers d'hectares. Ils se maintiennent dans toute leur intégrité grâce à une ordonnance royale qui défend de les vendre ou de les morceler.

***

Toujours bâties au bord de la mer ou à proximité d'un lac, les petites villes de la Suède ont toutes le même aspect soigné et propre, ou tout neuf, ou très vieux, selon que les incendies les ont épargnées ou récemment ravagées ; mais aucune architecture ne les distingue : aucune époque n'a laissé de trace depuis que le vieux style Viking a été abandonné.

Lorsque j'arrivai à N..., je fus frappée surtout de la propreté méticuleuse qui règne dans toute la ville. Des deux côtés d'une large rue, pavée de galets pointus, s'alignent de petites maisons presque toutes semblables. Entièrement en bois, peintes d'un jaune fade ou d'un blanc un peu cru, elles n'ont en général qu'un étage assez bas, que surplombe un large toit pointu ; les plus anciennes n'ont qu'un rez-de-chaussée et ressemblent tout à fait à des barraques de foire. Aux fenêtres, entre les doubles vitrages, dont l'un s'ouvre en dedans et l'autre à l'extérieur, de pauvres plantes vertes, anémiques et trop grêles, sont ornées de fleurs en papier ; un petit écran brodé cache les pots.

Pas d'affiches déchirées qui pendent aux murs, pas d'étalages voyants exposés à la poussière, pas un chiffon de papier dans les rues ; même dans les vieux quartiers qui s'enchevêtrent autour du port, je n'ai jamais vu d'enfants sales et déguenillés ; il y a de la tenue, de la réserve jusque dans les classes inférieures ; point de camelots s'égosillant ou jetant à pleines mains les réclames dans les ruisseaux : quelques marchands de journaux vont lentement, sans cris ni bousculades. On s'aperçoit vite que cet ordre et cette propreté sont des qualités individuelles, plutôt que l'effet d'une organisation imposée, et l'on sent un bien-être général un peu vieillot et silencieux.

De midi à trois heures, c'est le moment des visites et des promenades, entre le lunch du matin et le dîner de trois heures. Des silhouettes féminines vont et viennent, toutes semblables, à peu de choses près ; même jupe tailleur, même blouse simple au col empesé, même petit canotier haut perché sur le chignon blond ; il ne faut pas chercher dans cette

société les robes à froufrou, ni la savoureuse élégance des Parisiennes : c'est un maintien raide, sérieux, avec un air d'être perpétuellement en voyage. Les gens s'abordent, se quittent, sans grandes démonstrations ; seule la poignée de mains, qui secoue longuement et fortement le bras, est pleine d'effusion sincère ; quelles que soient les paroles échangées, les visages ne changent presque jamais d'expression. Dans cette société réservée, aux gestes rares, aux sentiments concentrés, les différences d'éducation et de positions sont à peine sensibles ; les servantes même ont une apparence soignée et comme il faut.

Bien que N... n'ait que sept mille habitants, son importance commerciale est assez grande ; il y a quatre banques de premier ordre, ayant chacune leur papier-monnaie qui commence à cinq couronnes et qui peut circuler dans toute la province ; le travail y est presque entièrement fait par des jeunes filles qui désirent gagner leur vie, ou simplement s'occuper. L'oisiveté étant, depuis quelques années, considérée en Suède comme déshonorante, les femmes ont pénétré dans toutes les administrations, où l'on a su leur rendre le travail agréable et facile. J'ai pu m'en rendre compte la première fois que j'entrai à la poste de cette petite ville : je restai ébahie du luxe de la salle et du confortable qui entourait les employées. Par de larges baies vitrées, le soleil éclairait de jolies boiseries finement sculptées ornant les portes et les murs entièrement laqués de blanc ; d'élégants bureaux en pitchpin avaient chacun leur lampe électrique dans un coquet appareil *modern style* ; un large comptoir de marbre gris séparait le public des employées ; par terre, un dallage de mosaïque sur lequel on n'aurait pu trouver ni le moindre papier, ni le plus petit débris de cigarette. Les jeunes filles, avec un élégant tablier de mousseline claire, semblaient à l'aise et pour ainsi dire chez elles. Chaque jour, de trois à cinq heures, les bureaux sont fermés, afin qu'elles puissent se reposer, retourner prendre le thé en famille, ou se livrer à quelque sport qui les entretienne fraîches et vigoureuses.

L'hôpital que je visitai avec la directrice est aussi une merveille d'organisation. Les gens de la bourgeoisie, les dames mêmes, ont l'habitude d'aller s'y faire soigner ; on leur réserve

des chambres élégantes et gaies, avec des tentures bleues ou roses selon leur goût, et de jolis meubles laqués blanc; le prix de la pension, y compris les opérations et les remèdes, n'est que de trois francs par jour; quant au peuple, il est aussi bien nourri et soigné dans les mêmes conditions pour soixante centimes. Les infirmières sont des jeunes filles qui étudient en même temps la médecine, et qui pourront, après deux ou trois ans de séjour dans l'hôpital, l'exercer elles-mêmes. En dehors des villes, il n'y a presque pas de médecins; des contrées aussi étendues qu'un de nos départements n'en possèdent souvent qu'un ou deux.

De quelque côté que l'on examine l'organisation sociale d'une petite ville suédoise, on la voit tout orientée pour augmenter le bien-être général qu'entrave rarement le luxe particulier. L'État s'entremet très peu dans la vie civile, et laisse une grande place à la liberté individuelle; l'organisation juridique est très sommaire, si restreinte et si élastique que la plupart du temps elle n'entre en rien dans les affaires privées.

Avoués, notaires, avocats, huissiers et contrôleurs ne sauraient prospérer dans une société où la parole donnée est toujours scrupuleusement tenue; où règne le souci constant de ne jamais nuire à son prochain; où le pouvoir religieux tient, en somme, la première place, Que ferait un notaire, quand il n'y a jamais de contrat à enregistrer? Dans le mariage, la cérémonie religieuse seule a quelque importance (il n'y a pas à proprement parler d'état civil: mariages, naissances, décès, sont transcrits sur les registres des pasteurs que le Gouvernement consulte quand il veut); les déclarations de fortune se font verbalement entre les intéressés devant deux témoins. Dans les rapports entre propriétaires, locataires ou fermiers, un simple écrit suffit toujours, et les contestations sont très rares.

Que feraient avocats et avoués là où il n'y a jamais de procès? La conscience est la loi la plus sévère, et, la concurrence n'existant presque pas, les luttes et les difficultés en sont diminuées d'autant. Surgit-il un différend grave entre deux personnes? Chacun prend un arbitre, et tout s'arrange à l'amiable; on ne s'entête pas dans les chicanes, on n'entor-

tille pas son adversaire dans une procédure embrouillée: on essaie de s'en tirer au mieux du droit et de l'honnêteté.

Il faut avoir vécu quelque temps dans ce pays unique pour s'imaginer l'honnêteté généralement répandue dans toutes les classes de la société; les vols sont très rares; les crimes encore plus. La plupart des magasins de Stockholm se contentent de fermer leurs portes pendant la nuit, les plus riches étalages n'étant protégés que par une simple vitre. Le commissaire de police n'est guère qu'un bel ornement, sanglé dans une redingote galonnée d'or; ganté de blanc et des bottes à mi-jambe, il se promène lentement avec l'importance d'un homme qui n'a rien à faire; car rien ne tourmente ces superbes colosses, gardiens d'une sécurité jamais troublée. La moralité de chacun fait la paix générale, et les jours s'écoulent dans la monotonie berceuse de la tranquillité.

Point de contrôleurs dans les tramways; on dépose en montant le prix de la course dans un petit tronc attaché à la porte. Dans les théâtres, de grandes salles ouvertes à tous servent de vestiaires, chacun met où il veut chapeaux et fourrures, personne ne les garde et rien ne se perd. Cette confiance mutuelle n'est pas sans répandre un grand charme dans l'existence. C'est vraiment une façon de comprendre la responsabilité qui est toute spéciale au peuple suédois: on se repose sur son voisin qui sera toujours un auxiliaire et non un ennemi. Il en résulte une douceur paisible, une atmosphère de béguinage silencieux, mais peut-être aussi une absence totale d'initiative et comme un demi-sommeil dans la routine.

Cependant un jour on s'aperçut des ravages causés par l'alcoolisme qui menaçait de détruire la race: l'énergie se réveilla; les lois les plus sévères furent promulguées et rigoureusement appliquées. Un droit exorbitant frappa tous les spiritueux, la vente n'en fut autorisée qu'aux hôteliers, et, de plus, du samedi midi au lundi matin, il fut interdit d'en vendre la plus petite quantité. On fit également une ordonnance spéciale défendant, sous peine d'une forte amende, de vendre du tabac aux garçons âgés de moins de quinze ans.

Pour compléter le tableau de cette Icarie, il faut ajouter qu'il n'existe pas un pays où les impôts soient aussi légers. Les propriétaires ont à payer 2 p. 100 sur la valeur de leurs

terres, 85 centimes par domestique, et c'est tout. Le commerce et l'industrie sont libres de tout droit ; les chevaux, les voitures, les billards, sont exempts de toute taxe ; seuls les chiens sont imposés ; la cote personnelle, la cote mobilière, ainsi que toute espèce de frais de déclaration ou d'enregistrement, sont inconnues. Il existe même quelque part, perdu dans une contrée bénie, un petit village où chaque habitant reçoit gratuitement le pain et l'électricité.

Sans aller jusque-là, on est arrivé à combattre partout la misère ; pas plus à Stockholm, que dans les petites villes ou les campagnes, il n'y a de mendiants ni de pauvres sans abri. En dépit d'une nature peu prodigue et d'un climat rigoureux, on a l'impression d'une vie généralement confortable, dans une société égalitaire ; on sent une conception pratique de la charité, un amour du prochain qui dirige toutes les actions. Souvent j'ai vu sur les places publiques de N... quelques pauvres vieux ou des infirmes, assis sur de petits tabourets très bas ; ils arrachaient l'herbe entre les galets, lentement, ôtant avec soin jusqu'au plus petit brin ; ils savent qu'à ce train, lorsqu'ils seront arrivés à une extrémité, l'herbe sera repoussée à l'autre et que de toutes façons leur vie est assurée ; aussi leur visage est paisible, ils fument tranquillement leur pipe et l'inquiétude du lendemain ne les tourmente pas.

*
* *

Le peuple suédois n'est pas gai, il ne sait pas se réjouir ; ses fêtes sont sans éclat, ses cérémonies sans pompe. Je ne peux oublier l'impression de tristesse que j'éprouvai en débarquant à Malmö ; c'était le jour de la Pentecôte qui est la fête du printemps pour tous les peuples du nord. Dans le port, les mâts et les cordages des navires étaient ornés de branches vertes, des guirlandes de feuillages se mêlaient aux drapeaux, mais les quais étaient déserts ; j'allai vers la ville, espérant y trouver plus d'animation : les mêmes décorations de verdure se voyaient aux balcons et aux portes, mais nulle part je ne sentais la joie ; j'avais plutôt l'impression d'être au lendemain d'une fête dont il ne restait plus que l'image fanée.

Dans le jardin public, aucun chant, aucune gaieté ne faisait

vibrer l'air, des enfants jouaient sans cris ; beaucoup de personnes se promenaient avec un air sérieux, leurs yeux gris ou bleus, froids comme de l'émail, paraissant toujours regarder au dedans d'eux-mêmes. Insensibles à l'odeur des buissons et de la terre attiédie, le printemps qui s'éveillait autour d'eux ne semblait pas toucher leurs sens. Quelle que soit la fête, le public ne s'y départit jamais de cette réserve qui semble envelopper toute la vie suédoise d'une atmosphère ouatée et sans résonance.

J'ai assisté à la distribution des prix au collège de N..., rien de plus froid que cette réunion. Dans une salle plutôt sombre, les enfants sont assis sur des bancs, filles d'un côté, garçons de l'autre ; les parents se casent comme ils peuvent, sur des bancs ou des chaises ; le maire, le recteur de l'école et quelques notabilités, en habit, entourent le pasteur qui préside. Brièvement on donne les notes de chaque enfant, on nomme ceux qui ont mérité de passer dans une classe plus élevée, puis le pasteur commence un long discours que les enfants écoutent debout. Dans un style un peu ampoulé et déclamatoire, il les exhorte au travail, à l'amour de Dieu et du prochain, il termine par une bénédiction générale, et, très pieusement, la foule entonne un psaume. Pas de musique, pas de décors ; c'est une réunion sans apparat : ce n'est pas, comme en France, une fête joyeuse. La cérémonie terminée, les gens se groupent, se saluent et se félicitent, sans bruit, sans démonstrations banales ; leurs voix graves et basses se modulent à peine sur trois notes, des phrases entières n'ont aucune inflexion, on n'entend qu'un léger bourdonnement.

Entre les vieilles races latines, amoureuses de soleil et de joie, et ces peuples du nord, disciplinés depuis quatre cents ans par une morale austère, l'abîme est profond, la compréhension mutuelle presque impossible ; ils gardent un orgueilleux dédain, peut-être même une vague et inconsciente jalousie, de l'exubérante gaieté du sud. M. Jansonn, professeur de français, ayant témoigné le désir de m'être présenté, je causai quelques instants avec lui, en sortant de cette réunion ; c'était un grand homme aimable, athlète blond au regard naïf, qui s'exprimait d'une façon fort correcte. Il me dit combien il trouvait le français une langue élégante, har-

monieuse et facile. « Mais, avoua-t-il après, je lui reproche d'être trop légère, trop subtile; elle va, elle court, sans point d'appui, comme une roue qui tourne; c'est un peu une langue sans consistance comme le caractère français. Ainsi cette simple phrase : « Je me porte bien », comme c'est mièvre, incertain! on peut dire cela même si on est malade; tandis que notre phrase suédoise : *Jag maar bra*, si elle est plus gutturale est aussi bien plus affirmative. » Et, en la prononçant, il gonflait ses puissants pectoraux, se campait en une attitude de lutteur.

Pour nos oreilles de Latins, la langue suédoise est un peu barbare; l'abondance des *a*, des *r* et des *k*, et surtout l'absence de syllabes muettes, rappellent le bruit saccadé de cailloux qui se heurtent en roulant. Cependant elle s'adapte merveilleusement à la musique; certaines mélodies de Grieg, qui ne sont que jolies chantées en français, prennent en suédois une beauté sauvage, une gravité noble que le français ne saurait rendre entièrement.

La même absence de faste et d'élégance se retrouve dans les cérémonies religieuses; il semble que l'esprit suédois, toujours noyé dans les philosophies compliquées, ne puisse jamais descendre jusqu'aux détails de la vie réelle. Le vieux comte de H..., qui habitait un domaine voisin, étant mort, la contrée entière fut invitée aux obsèques par une simple insertion dans les journaux. J'avais été plusieurs fois reçue dans cette famille et me rendis avec empressement à cette convocation. Arrivée vers deux heures, je fus tout de suite introduite dans la salle à manger, où un lunch assis était préparé; un ami du comte faisait les honneurs, tandis que la famille se tenait éloignée de la table. Les plus proches parentes avaient un costume étrange : elles portaient une grande collerette de toile blanche empesée; deux pans tuyautés venaient à la taille rejoindre un long tablier, également de toile blanche; un petit voile noir ne descendait pas plus bas que le menton. Lorsque les invités se furent restaurés, on distribua des bonbons commémoratifs, petits pétards pour deuil, entourés de papier argenté et de tulle noir, tout à fait enfantins, que les gens gardent en souvenir du défunt.

Aimant mieux voir de loin l'arrivée du cortège que le suivre lentement, je prends, seule, le petit sentier qui mène à la sépulture. Il a été entièrement jonché de verdure, et serpente pendant près de cinq cents mètres dans la forêt; tout en marchant, je pense à la simplicité un peu puérile de ces gens pour qui la mort n'est qu'une délivrance toute naturelle, « l'entrée dans le clair royaume de Dieu », qui ne nécessite aucune démonstration extérieure : devant moi, entre deux collines de sombres sapins, un grand lac tranquille s'étend, miroite et se perd dans un lointain brumeux. Pas une maison, pas une barque qui rappelle la vie, pas un chant d'oiseau ne trouble le silence. Cachée entre les arbres, une petite chapelle de bois, au toit peint en rouge ayant la forme d'une grosse tulipe renversée, et devant la porte un trou large, profond, entièrement tapissé de feuillage. On dirait un écrin préparé pour quelque trésor précieux.

Par l'étroit sentier, le cortège arrive : huit hommes, leurs chapeaux garnis de longs crêpes flottants, entourent un chariot de ferme très bas, recouvert de branches de sapins qui cachent entièrement les roues et tombent en balayant la terre ainsi qu'une lourde frange; sur ce char, traîné par deux chevaux roux, le cercueil est roulé dans le drapeau jaune et bleu de la Suède, et garni de gros nénuphars en couronnes. Les personnes qui suivent ont une branche verte à la main.

Lorsque le cercueil fut déposé au bord de la fosse, le pasteur s'approcha pour faire son discours; en paletot de tous les jours, un gros foulard autour du cou et son chapeau sur la tête, il entreprit l'éloge du défunt et le poursuivit pendant une heure; la foule demeurait parfaitement recueillie. Seul, un photographe braquait son appareil dans tous les sens. Le discours enfin terminé, on glissa le mort doucement jusqu'au fond de la tombe; les branches écrasées répandirent une forte odeur de résine, puis chacun vint déposer sa palme et saluer la famille, tandis qu'un chœur chantait à mi-voix une lente mélopée : « Envole-toi joyeuse, mon âme, vers ton Dieu. » Tranquillement, la foule s'éloigna; l'eau déserte du lac et le ciel tout proche semblaient fermer l'horizon; dans ce calme infini, dans cette beauté simple de la nature, la mort était à l'aise.

*
* *

Pour bien connaître la vie de famille, il faut vivre quelques mois dans un de ces grands domaines appelés « gård » que l'on trouve dans le milieu de la Suède, où beaucoup des anciennes coutumes sont encore respectueusement observées. Très éloigné, en général, de toute ville ou village, le gård est le centre de la vie de tout un petit peuple de paysans disséminés sur la terre qu'ils cultivent; l'étendue de ces propriétés est immense; on y rencontre des lacs, des forêts, des marécages et surtout de grandes plaines au sol toujours pierreux ou trop lourd d'argile, qui ne produit qu'à force de travail et d'engrais le seigle, l'orge et les pommes de terre; cependant le prix peu élevé de la terre permet de trouver de beaux revenus dans l'agriculture. Un domaine de cinq mille hectares, grandeur courante en Suède, ne vaut que sept à huit cent mille francs, et rapporte aisément 7 à 8 p. 100 s'il est bien entretenu.

Le propriétaire doit loger ses fermiers et entretenir tous leurs bâtiments; ils habitent de petites maisons toutes semblables, construites avec des sapins entiers mis les uns sur les autres; elles n'ont qu'un étage très bas; elles sont appuyées sur quelques grosses pierres ou quatre troncs d'arbre, qui les élèvent au-dessus du sol et permettent à l'air de circuler au-dessous; peintes d'un rouge vif qui s'éclaire et flambe au soleil couchant, elles se détachent dans les vastes plaines, semblables aux petits joujoux d'une bergerie enfantine. Une belle ferme comprend environ deux cents hectares de terre; trois cents têtes de gros bétail, et des troupeaux de moutons et de porcs qui paissent en liberté, l'été, dans les forêts.

L'État exerce un contrôle méticuleux sur tous les troupeaux, afin que les espèces soient toujours perfectionnées et, surtout, que la tuberculose soit activement combattue. Pendant mon séjour, j'ai vu souvent arriver à l'improviste M. l'Inspecteur des moutons, ou M. l'Inspecteur des étables. Chaque vache de pure race doit posséder ses papiers remontant à quatre générations; le lait, le beurre, les fromages, expédiés en Angleterre, et qui forment une des grandes sources de revenus,

sont vérifiés sans cesse; les étables sont tenues avec soin; le plancher de sapin lavé quatre fois par jour est désinfecté après l'hiver. Le propriétaire est responsable vis-à-vis de l'État de tous les chemins qui traversent son domaine, et c'est le pasteur qui est chargé d'annoncer au temple à quelle date le travail devra être entrepris. Les routes sont en général très mauvaises, poussiéreuses en été, avec de profondes ornières qui se remplissent de boue à la moindre pluie; elles ont en plus le désavantage d'être, partout où elles traversent des pâturages, barrées par de lourdes claies de bois qu'il faut ouvrir soi-même et refermer soigneusement, sous peine de voir tout un troupeau galoper à ses trousses. L'automobilisme n'est pas près de devenir florissant dans ce pays paisible où le bicycliste descend de sa machine, dès qu'il aperçoit un cheval, de peur de l'effrayer.

Le propriétaire cultive une partie de sa terre lui-même, et tout autour de son château se groupe un personnel assez nombreux de charpentiers, forgerons, menuisiers et gens de basse-cour logés avec leurs familles et dirigés par le chef des travaux. Leur salaire est peu élevé, ils sont payés moitié en argent, moitié en nature, farine d'orge et de seigle, harengs fumés, sel et laine brute.

Les domestiques pour le service de la maison sont assez nombreux, mais peu coûteux : les gages d'un bon cocher ne dépassent jamais quatre cents francs; après vingt ans de service dans la même maison, il reçoit une médaille d'argent qu'il porte fièrement sur sa livrée; une très bonne femme de chambre ne peut guère prétendre qu'à deux cent cinquante francs; quant à la cuisinière, qui est plutôt une sorte d'intendante ayant la haute main sur tout le monde, qui doit s'occuper de faire tuer les animaux nécessaires à la nourriture, de la conservation des farines, de la fabrication du pain et des conserves, elle a son bâton de maréchal avec quatre cents francs. Il faut joindre encore les laveuses, repasseuses, tisseuses et fileuses dont les gages sont minimes.

Mais si les charges pécuniaires ne sont pas très fortes, la responsabilité morale est plus grande; le maître est en même temps le père de tout ce peuple de fermiers et de serviteurs qui dépasse quelques fois quinze cents personnes; il doit les

encourager par son exemple à l'honnêteté et à la charité; sa vie est confortable, mais son luxe jamais humiliant; il doit avant tout se faire aimer, et c'est d'ailleurs assez facile avec de tels esprits consciencieux, lents, ayant encore le respect de l'autorité.

Pour ces domaines, la plupart du temps éloignés de toute ville, il ne saurait être question de facteurs; chaque jour, ou deux fois par semaine selon la distance, un serviteur va à la poste la plus voisine chercher la correspondance; si le domaine n'a qu'une faible importance, on accroche une petite boîte en bois dans un carrefour central, et chaque semaine on vient y déposer le courrier; c'est un service peu coûteux, la poste ouverte aux quatre vents en étant la forme la plus simplifiée. Par contre, il y a bien peu de maisons qui ne possèdent le téléphone, les fermiers eux-mêmes s'en servent; presque tous les domaines sont reliés entre eux et avec toutes les villes de Suède pour un prix très minime.

J'étais à peine installée depuis quelques jours au domaine de X... que je vis combien l'initiative personnelle remplaçait partout l'administration. M. Brandberg, chez lequel je recevais l'hospitalité la plus familiale, avait trois filles qui s'étaient partagé, selon leurs aptitudes, les occupations multiples de la vie de campagne. L'aînée, après avoir passé trois ans comme étudiante à l'hôpital de Stockholm et conquis les grades nécessaires, soignait tous les fermiers de son père, faisait les opérations qui n'étaient pas très graves, et s'occupait des vieillards et des orphelins qui sont toujours à la charge du propriétaire; très pieuse et très bonne, elle savait redonner confiance aux malades, les exhorter à la patience; elle mêlait aux poudres et aux pilules des paroles si consolantes que j'ai vu des vieilles femmes baiser le bas de sa jupe avec reconnaissance.

La seconde, dès l'âge de seize ans, était partie seule à Cambridge terminer son instruction; puis elle avait vécu en Allemagne et en France; elle surveillait les écoles dépendantes du domaine, que le propriétaire doit entretenir à ses frais. Je l'accompagnai un jour dans une de ces inspections. La petite école se trouvait à dix kilomètres du château : c'était la même petite maison rouge, une petite pelouse, quelques

bandes de terre cultivée, et, derrière, la haute forêt sombre des sapins bruissants. Dans une salle, une dizaine de petites filles de huit à douze ans, proprettes et les pieds nus sur le plancher, cousaient assises devant leurs pupitres, car c'était le jour du travail manuel : leurs visages aux traits lourds exprimaient l'application; leurs petits cheveux fades, raides comme de la paille, encadraient des fronts têtus; elles étaient laides; cependant, dans leurs gestes lents et rares, il n'y avait rien de vulgaire. Leurs noms, presque tous empruntés aux vieilles légendes populaires, sont jolis : Hildur, Carine, Astrid, Geurli, Ebba, Hervor.

Dans une autre salle, surveillés par un vieux menuisier, quelques garçons travaillaient le bois; ils faisaient des seaux, des boîtes à sel et à farine, de petits escabeaux gracieusement ornés. Ils avaient le même front bombé, la même tignasse de balai, le même aspect lourd et renfermé. Ils s'appellent : Lars, Halvar, Nils, Oulof, Einar, Bertil, Arne. Les autres jours, les classes réunissent filles et garçons, qui apprennent les éléments de leur langue, de leur histoire et du calcul; ces enfants ont souvent à faire cinq kilomètres pour se rendre à l'école et, l'hiver, par la neige avec quinze ou vingt degrés de froid. C'est une jeune fille de vingt ans qui dirige cette école; elle est payée quatorze cents francs et a trois mois de congé par an qu'elle emploie à voyager. Elle habite seule, éloignée de tout, prisonnière pendant six mois d'hiver entre la neige et la forêt. Malgré cette dure existence, elle est gaie, ses yeux ne reflètent nul souci, sa bouche n'a point de mélancolie.

Enfin la troisième fille de M. Brandberg, après avoir suivi à Berlin les cours d'une école de ménage, était chargée des soins intérieurs de la maison. La vie est simple et très confortable. Quatre repas réunissent la famille autour d'une table toujours coquettement dressée, mais la nourriture est peu variée. Aux deux lunchs du matin, à neuf heures et à une heure, ce sont des hors-d'œuvre, poissons et viandes fumées, du thé, du café et des gâteaux. Chacun se sert à sa guise, s'assied ou reste debout, après quelques instants de recueillement pour la prière. Le dîner est à cinq heures, il se compose en été, invariablement d'un plat de lait aigre battu avec

la crème, saupoudré de gingembre, d'un morceau de veau bouilli assaisonné de confitures et d'un entremets sucré lourd et nourrissant. On boit une bière très légère, fermentée avec du citron. Quant au pain, c'est une sorte de galette très mince, très dure, brun foncé, faite avec de la farine de seigle mélangée au son : il a la forme d'une assiette avec un trou dans le milieu ; on ne le fait que deux ou trois fois par an, par plusieurs mille à la fois qu'on enfile dans une perche accrochée au plafond dans un endroit très sec. Au souper, à neuf heures, on retrouve les mêmes petits hors-d'œuvre fumés, le thé et quelquefois un plat chaud. Après chaque repas on s'incline devant le maître de la maison en le remerciant ; une grande déférence enveloppe tous les rapports de famille, en même temps qu'une exquise affabilité pour les hôtes.

Quelque chose de naïf et de primitif demeure encore, malgré les usages modernes qui s'introduisent petit à petit, dans l'organisation de ces grands domaines indépendants, semés comme des ruches laborieuses sur la dure terre de Suède. Lorsque le grand métier à tisser sur lequel on fait encore toutes les étoffes de toile et de laine nécessaires au ménage fait entendre le battement régulier de son pédalier, lorsque le lourd rouleau chargé de pierres écrase le linge sur les dalles unies, lorsqu'en dévidant son fil au rouet la fileuse chante une vieille ballade, on se croirait transporté dans quelque château du moyen âge; ainsi qu'aujourd'hui ce devait être, avec la même nature déserte et un peu triste, le même métier à tisser, le même chant, le même petit noyau de vie perdu et bourdonnant pour lui seul dans la grande étendue silencieuse. Tout rappelle le passé : les noms de fleurs ont gardé une saveur de légende, ce sont : des « boules de beurre, poupées de vallée, dent de vieille femme, laine des champs » ; une petite anémone dont les pétales tombent sitôt qu'on la cueille s'appelle « parole de cavalier » : c'est plein d'observation fine et de vive imagination.

*
* *

Si l'on excepte la haute société de Stockholm trop en contact avec les étrangers de passage pour avoir conservé entiè-

rement son caractère primitif, il n'existe pas de vie mondaine au sens que nous lui donnons en France, mais plutôt des réceptions familiales pleines de simplicité.

La franchise quelquefois un peu brutale qui est là-bas assez fréquente ne saurait s'arranger des fausses congratulations, ni des fades compliments qui sont la monnaie courante de nos salons; la toilette n'est jamais un sujet de conversation; on ne s'occupe pas de son prochain, et surtout l'esprit suédois un peu lent, quoique très cultivé, mais dédaigneux des futilités, serait incapable de se prêter légèrement à ces tournois de volubilité où cent sujets sont effleurés en même temps. Quand on cause, c'est pour traiter à fond, pendant de longues heures, une question de philosophie, de politique ou de sentiment; quand on se réunit, c'est pour manger.

La grande affaire mondaine, c'est le dîner; non pas que la nourriture y soit fort recherchée; au menu que j'ai donné précédemment on ajoute un poisson, des petits poulets qui n'ont que quelques semaines, et des vins fins qui coûtent fort cher. Avant de s'installer dans la salle à manger, on se réunit au fumoir, ou dans le jardin si le temps le permet, pour le « smörgas » c'est-à-dire les hors-d'œuvre. On a dressé sur une table quantité de plats minuscules dont on ne prendra qu'une bouchée; selon un protocole méticuleux, la maîtresse de maison appelle chaque invité en lui disant : « Ayez la bonté de vous approcher »; on prend alors une toute petite assiette, une petite tranche de pain beurré et, avec la fourchette, on pique au hasard parmi tous ces ingrédients : élan fumé, moules farcies, œufs, anchois et confitures. Il faut une certaine habitude pour tenir le tout en équilibre, manger, causer et rire; on reste debout, allant et discutant, la fourchette d'une main, l'assiette de l'autre; la jeunesse se taquine, s'amuse, manœuvre avec grâce; c'est un tableau plein d'originalité.

Le dîner qui suit immédiatement comporte plus de cérémonies. D'anciennes coutumes de congratulations mutuelles, sans cesse renouvelées pendant le repas, maintiennent un ton de cordialité sérieuse et grave qui est tout à fait charmant. Le maître de la maison ayant porté un toast de bienvenue à tous les invités, puis à chacun en particulier selon son rang,

ce sont les convives entre eux qui recommencent. Il n'est pas de bon ton de boire sans inviter quelque personne à lever son verre avec soi. Au milieu de la conversation la plus animée, ce sont tout d'un coup de petits trous de silence : deux convives s'appellent, se font un léger salut en élevant leurs verres, boivent en se regardant bien en face, et se saluent de nouveau : le geste est joli, et peut être nuancé à l'infini, depuis la simple politesse jusqu'à la plus câline affection. Viennent ensuite les toasts nombreux pour les dames, pour la patrie, pour les hôtes; au premier dîner donné en mon honneur on avait orné la salle de drapeaux tricolores, et au moment du champagne tout le monde se levant entonna *la Marseillaise*.

Naturellement il faut répondre aux uns et aux autres. Les Suédois ont pour ce genre d'amabilité un esprit plein de saveur et d'à-propos ; un souhait amène un proverbe, qui rappelle une vieille chanson ; l'humeur reste joviale; point de politique pour exciter la bile, point d'assaut de toilette qui entraîne la jalousie ; ce sont des gens simples, unis et confiants. Jamais je n'ai senti dans leur conversation cette acidité sucrée qui décèle tant de rancunes ; la curiosité vis-à-vis des autres est nulle, les esprits sont larges, indulgents et plutôt enclins à la bonté. Deux choses sont absolument inconnues : la médisance et la poudre de riz. La douceur de cette existence paisible envahit l'âme et la change ; l'impression la plus profonde que l'on puisse ressentir à la longue, c'est la paix. Paisibles et silencieuses, les immenses plaines et les petites maisons de bois peint; paisible, la mer sans flux ni reflux qui entre dans les fjords comme une eau paresseuse; paisibles, les forêts de sapins sombres au sol ouaté de mousses séculaires; paisible aussi, la jolie lumière nacrée des nuits d'été qui survit au soleil et se joint à l'aurore.

*
* *

Un des traits distinctifs de l'esprit scandinave fut de tout temps le respect de la femme, et la forme la plus constante du caractère féminin fut l'amour de la lutte et le désir d'obtenir les mêmes droits que l'homme. Tandis que la femme

du sud séduit par ses charmes et sa grâce, la femme du nord domine par sa force. Pendant de longs siècles, les filles des familles nobles recevaient un javelot dans leurs cadeaux de mariage, emblème de leur esprit guerrier; et, dès 1150, les femmes de la bourgeoisie avaient obtenu « le même droit que leurs maris « sur les verroux et les serrures de leurs maisons ». Si différente qu'elle soit de celle d'autrefois, la femme d'aujourd'hui a gardé le même amour des exercices physiques et la même soif d'indépendance. Dans la plupart des écoles, les filles et les garçons sont réunis : de là une liberté d'allures, un sans-gêne qui ôtent à la « camarade » tous les privilèges qui sont dus à la femme. Dès l'âge de dix ans, les jeunes filles sortent seules, voyagent, entièrement livrées à elles-mêmes; si elles sont sans coquetterie, les garçons n'ont de leur côté aucune prévenance et leurs jeux sont souvent d'une grande brutalité. On pourra en juger par le trait suivant : une discussion sur l'agilité et le courage s'étant élevée entre un officier et quelques jeunes filles qui se promenaient en barque, les têtes s'échauffèrent, et chacun se prétendant le meilleur nageur, toute la bande se jeta à l'eau, sans souci ni de leur santé, ni de leurs habits, ni de l'aspect grotesque que cette équipée allait leur donner.

Il existe une société de tir protégée par la reine, qui ne se compose que de femmes de la haute société; le gouvernement met à leur disposition le fusil de l'armée et les cartouches nécessaires; des concours ont lieu régulièrement, des récompenses sont distribuées, et, en cas de guerre, la plupart de ces femmes seraient prêtes à faire le coup de feu. Cet amour des sports violents n'exclut pas le développement intellectuel : beaucoup de ces amazones modernes reçoivent une instruction très étendue, étudient dans les Universités anglaises et allemandes, et parlent facilement quatre ou cinq langues.

Il n'y a pas de pays où la femme obligée de gagner sa vie soit aussi bien partagée qu'en Suède; toutes les positions lui sont accessibles; elle peut être médecin, professeur dans les plus hautes écoles, journaliste, industrielle, employée dans toutes les administrations sans perdre sa situation de femme du monde; les diplômes de masseuse sont des plus lucratifs. La première société de transports à Stockholm fut fondée et

dirigée avec succès par la comtesse B... Quantités d'imprimeries n'occupent que des femmes ; tout dernièrement, trois dames de familles nobles et riches se sont réunies pour cultiver un domaine de plusieurs centaines d'hectares comprenant l'exploitation de forêts immenses, l'élevage des bestiaux et l'exportation des fromages; elles réussissent à merveille. En littérature, le chef de l'école idéaliste est mademoiselle Selma Lagerlof, son antagoniste acharnée est mademoiselle Elen Kay.

La conséquence toute naturelle de ce développement de l'individualité pour la femme fut le dédain du mariage. Profondément idéaliste et réservée, encore plus orgueilleuse de sa valeur morale, elle comprend l'amour à la façon d'une rêverie sentimentale, qui implique en même temps des devoirs sérieux et n'admet pas la plus légère compromission; mais, par suite de l'organisation moderne qui lui offre toute facilité de se créer une situation indépendante, dépourvue la plupart du temps de toute sensualité, le mariage ne saurait être pour elle ni une nécessité, ni un refuge; aussi voit-on un grand nombre de femmes vivant seules soit de leur travail, soit de leur fortune personnelle, mener une vie agréable et libre.

A cette guerre pour l'indépendance, les femmes perdirent beaucoup de leurs charmes, et les hommes, voyant sans cesse se dresser devant eux des forces rivales, oublièrent vite les prévenances et les galanteries délicates qui sont dues à la grâce et à la faiblesse. Quelque jolie qu'elle soit, la femme ne sera jamais pour eux un objet de luxe, de choix, qu'on entoure de soins et de gâteries : c'est la camarade indifférente ou l'épouse asservie pour laquelle on ne se met jamais en frais.

***

Me trouvant seule en excursion dans l'île de Gotland, je m'enquis d'un guide pour visiter la petite ville de Wisby, qui est bien la plus originale que l'on puisse imaginer; aux questions que je fis sur le prix qu'il exigeait, on me répondit: « Ce monsieur agit par noblesse et ne prend aucun salaire ». J'étais curieuse de voir quelle serait la tournure de ce cice-

rone philanthrope, j'imaginais quelque maniaque phraseur et ennuyeux, quand, à mon grand étonnement, je vis arriver en simple tenue de service, cravache, et dictionnaire en mains, un jeune officier du régiment d'artillerie que la Suède entretient dans l'île. Simplement, il m'expliqua qu'il avait trouvé ce moyen très pratique pour se perfectionner dans l'étude des langues étrangères. Pendant deux jours, autant que son service le lui permit, il me conduisit partout, son dictionnaire toujours en main, ses bottes plus ou moins sales; jamais il n'eut la moindre attention, ni la moindre galanterie; il ne s'occupa même pas de savoir si j'étais mariée ou non : je représentais le touriste, peu lui importait le reste; c'est tout juste s'il put me cacher le léger mépris qu'il avait pour les femmes qui ne peuvent se débrouiller toutes seules.

Mais vraiment, dans cette ville bizarre, il eût été difficile de s'y reconnaître. Bâtie en étages sur une colline, elle offre à première vue l'aspect le plus déconcertant; les ruelles et les sentiers s'enchevêtrent dans tous les sens, parmi des portiques, des jardins, des rochers et les ruines grandioses de quatorze cathédrales; tout ce pêle-mêle cerné d'une ligne de remparts, hérissée de quarante tours à doubles rangées de meurtrières. De quelque côté que le regard se tourne, on croirait que tout fut jeté là en dépit des lois de l'équilibre : c'est l'incohérence d'un rêve extravagant. Près de petites maisons, si petites, que je peux toucher leurs toits de ma main, surgissent des arcs-boutant, dont l'effort devenu inutile n'est plus qu'un défi jeté à la tempête; plus loin, sur des voûtes sans portail, des bouleaux ont pris racine, et leurs minces fuseaux blancs s'élancent vers le ciel; d'un côté, on aperçoit entre deux rues des rosaces de fines dentelles qui semblent dessinées sur les nuages; d'un autre, des ogives encadrent l'horizon de leurs flamboyantes sculptures; dans une église du plus pur roman se tient le marché aux volailles; dans une autre on donne des concerts. Tous ces restes d'une époque de gloire et de force, entassés les uns sur les autres, font songer à ce que pouvait bien être cette île de Gotland appelée au moyen âge « la Reine imprenable ». Ses richesses étaient proverbiales; il est dit dans une ballade du temps :

Les Goths paient au poids de l'or,
Ils jouent avec des pierres précieuses,
Leurs porcs mangent dans des auges d'argent,
Leurs femmes filent avec des fuseaux d'or !

Aujourd'hui, elle n'est plus qu'une terre à moitié déserte où de grands troupeaux de chevaux paissent l'été à l'état sauvage ; et quand je la quittai vers le soir, à cette heure troublée où les nuages en tumulte semblent sombrer dans un enfer tout proche, elle s'effaça dans le lointain comme le décor fantastique d'un drame qui vient de finir.

*
* *

Le paysan suédois est profondément religieux ; chaque famille possède une Bible et le père en fait souvent la lecture à haute voix ; c'est le premier cadeau que l'on donne à une fiancée, c'est le conseiller précieux auquel on a recours dans les circonstances difficiles de la vie.

Rien de plus édifiant que leur attitude pendant le service religieux du dimanche qui dure deux grandes heures. Les femmes portent un fichu de soie noire qui retombe en pointe derrière, jusqu'au bas du cou, et qui fait un cadre sévère à leur visage un peu dur et fermé ; elles suivent les psaumes dans leur livre, ou restent immobiles, tenant leurs deux mains l'une contre l'autre à la hauteur du menton. Le recueillement est profond, pas une tête ne se tourne, pas un enfant ne bouge et rien n'est là pour les distraire, ni fleurs, ni lumières, ni encens ; aucune pompe : l'âme est obligée de se replier sur elle-même et de trouver dans sa seule foi l'émotion de la prière. L'office ne se compose que de chants accompagnés par un orgue en sourdine ; c'est plutôt un murmure qu'un chant, mais le murmure de plus de cent bouches, en même temps doux et puissant, sur un mode infiniment lent, triste et résigné.

La plupart de ces cantiques datent de plusieurs siècles et sont d'une poésie naïve : « Le temps des fleurs arrive avec le charme et la joie. — Tu t'approches, ô doux été, te voici avec ta vive chaleur qui fait pousser l'herbe verte — et lorsque les rayons de ton soleil ont pénétré ce qui était mort,

tout renaît de nouveau. » Quelquefois aussi, ils révèlent un pessimisme profond, et l'âme de la race vibre à travers les paroles désenchantées : « La joie passe, le plaisir est comme la rose qui te charme, — Mais si tu la cueilles, elle te blesse, se flétrit et s'effeuille. — Souviens-toi, le plaisir est une rose. — La joie passe ! » Ce qui plane au-dessus de ces vies sérieuses, c'est la pensée constante de la justice et de la clairvoyance divines. J'ai vu dans la chambre d'une jeune servante cet avertissement piqué à son miroir : « Toi, Dieu te voit ».

Est-ce la nature même du peuple suédois, ou la longue influence des livres de prières dans lesquels, autant que le Créateur, la nature est admirée? Toujours est-il qu'à leur piété se mêle un amour de tout ce qui vit, une bonté sans cesse en éveil qui font un ensemble de mœurs douces et paisibles, où la charité atteint son plus haut degré de perfection.

En sortant du temple un dimanche, je me trouvai mêlée à la foule, et je surpris des regards hostiles dirigés vers mon chapeau, simple paillasson orné d'une mouette; on m'expliqua alors qu'aucune femme en Suède, tant élégante fût-elle, n'oserait orner son chapeau d'un oiseau, considérant comme indigne de faire tuer une jolie bête pour satisfaire sa coquetterie. Le temps était doux, une légère brise venue de la mer moirait les champs de seigle qui ondulaient à perte de vue, et tandis que nous revenions vers la maison, mes amies me contèrent que pendant les longs mois d'hiver, où la neige couvre la terre, ne laissant aucune subsistance pour les oiseaux, on suspend aux maisons de petites niches en bois garnies de grains pour qu'ils puissent se nourrir, et aux carrefours des campagnes on dépose des écuelles de bois remplies de l'eau tiède.

Avec cette piété profonde et vraie, ou peut-être à cause justement de cet esprit idéaliste, le peuple suédois est resté superstitieux, amoureux des contes d'autrefois.

Il tient à ses légendes, il les aime, il continue à observer certaines coutumes qui n'ont plus aucune raison d'exister; l'enlèvement de Valborg surtout est connu de tous les paysans. La belle princesse Valborg se promenait un soir d'été, au

bord de la mer, ses longs cheveux d'or épars sur sa tunique de joncs tressés, cueillant les fleurs merveilleuses qui composent les enchantements. Depuis longtemps, le terrible roi de la Montagne la convoitait pour sa beauté, et la voyant seule, il l'emporta dans son royaume sombre; on ne la revit jamais. Pendant de longues années le peuple des côtes alluma de grands feux la nuit, afin qu'elle pût reconnaître son chemin, si elle parvenait à s'échapper, et les hommes soufflaient dans leurs cors afin d'effrayer le roi de la Montagne. Mais ce fut en vain, la princesse ne revint pas. Quand on pensa qu'elle devait être morte, on cessa les feux et les appels, mais chaque année, à l'époque de son enlèvement, on renouvelait cette cérémonie, pour consoler son âme qui devait sûrement revenir errer pendant la nuit.

Cela se passait vers le ve siècle et aujourd'hui encore cette curieuse coutume est observée avec un mélange confus de routine et de superstition. Sur les hauteurs, on allume des feux de bois goudronné, et les hommes réunis autour soufflent dans de grandes trompettes une partie de la nuit. L'écho répète et prolonge ces appels stridents, qui se heurtent et se confondent en une sauvage sonorité. Quelquefois, entre deux collines lointaines, un léger voile blanc s'élève de la vallée humide, flotte un instant et s'évapore lentement vers la cime dentelée des sapins : sans doute, c'est la belle princesse Valborg qui revient « cueillir les fleurs mystérieuses qui composent les enchantements ».

Des anciens temps catholiques, quelques vestiges ont subsisté également, noms de saints, jours de fêtes qu'on célèbre encore sans se rappeler au juste pourquoi ; telle cette sainte Lucy qui est la fête des servantes. Ce jour-là, portant sur la tête une couronne de branches de sapins dans laquelle brûlent de petites bougies, elles vont en riant et en chantant offrir du café dans les maisons.

Ces coutumes ne sont que locales tandis que la Saint-Jean est restée dans toute la Suède, et même la Norvège, la grande fête du peuple, de l'été et du soleil. Le 23 juin à midi le travail cesse partout, et chacun s'occupe d'orner sa maison des mêmes portiques de feuillages, des mêmes guirlandes que j'avais déjà vues à Malmö le jour de la Pentecôte.

Devant les portes, on met de petits tapis de verdure, en forme de losanges ou d'étoiles; dans les grandes fermes, on plante un mât, tout garni de feuilles, de couronnes, de fleurs en papier, de petits drapeaux suédois et de coques d'œufs peintes en rouge, autour duquel on s'amuse à danser. Vers le soir, les paysans arrivent des fermes voisines avec la même lenteur, le même sérieux qu'ils ont pour se rendre au temple; dans la grange ornée de drapeaux et de sapins, ils se groupent silencieusement, pendant qu'un violon grinçant et un monotone accordéon les excitent en vain à la joie. Un ou deux couples commencent, il leur faut du temps pour se décider; quelques autres suivent, beaucoup de femmes dansent ensemble, des enfants, les yeux tout ronds et la bouche ouverte, regardent sans bouger. Bientôt la grange se remplit, mais personne ne cause, on rit encore moins; que le rythme de la danse soit lent ou vif, les visages gardent la même placidité. Les femmes tiennent leur cavalier par le cou et, lui, joint les mains autour de leur taille : ils dansent tant qu'ils ont de souffle, les yeux vagues, sans jamais se parler. Bizarres dans leurs figures compliquées, ou brutales dans leur rapidité que termine souvent un brusque saut, leurs danses n'ont jamais l'air de jeux. Tantôt la femme s'offre, se prête, se reprend à son danseur qui s'excite et finalement l'emporte dans un galop furieux d'un visage impassible; tantôt ils miment des accordailles en chantant une vieille ballade et l'on voit une fiancée abandonnée danser seule, un doigt sur sa bouche, triste et confuse autour de sa rivale heureuse.

Ces gens étaient venus là pour se divertir et je ne voyais aucune gaieté luire dans leurs yeux; des quantités de femmes vieilles et laides ne manquaient pas une danse et semblaient accomplir un rite nécessaire, les jeunes n'avaient pas plus d'entrain. Elles dansent, mais ne savent pas s'amuser, ou leur joie est si nébuleuse qu'elle reste au dedans d'eux et ne parvient pas à rayonner. Longtemps la fête continue, la grange s'est assombrie, il n'y a pas de lumières par crainte des incendies, et les couples se meuvent dans une poussière épaisse; l'accordéon sautille son même refrain essoufflé, les lourds talons par instant frappent le sol comme pour un appel excitant. C'est à la fois puéril et barbare. Au dehors la

paix du soir est venue : il est presque minuit et cependant le soleil à peine a disparu ; le ciel brillant d'une lumière froide et sans reflet rend plus dur et plus sombre le rideau de sapins qui barre l'horizon ; le couchant éteint ses rougeurs dans le tourment violent des nuées lisérées d'or, ses rayons fusent au loin, pâlissent et se perdent vers l'aurore qui va poindre. Et l'on entend le refrain de la vieille chanson populaire :

Hej hyopp! mon petit cœur
Maintenant c'est l'été, dansons!
Hej hyopp! ma petite belle
Dansons dans les vagues lueurs!
Hia deria! Hia deralla!

JANE MICHAUX

Sjösa 1903.

SOUVENIRS ET RETOURS[1]

I

FIN DE JOUR

Il est des jours, parfois, en qui l'on fait tenir
Tous ses rêves épars de tendresse inquiète,
Où l'on est plus crédule aux choses qu'on souhaite...
J'avais trop espéré du jour qui va finir.

Tristement je regarde, au bord de ma fenêtre,
Un reste de clarté qui traîne à l'horizon ;
Mais je sens qu'il fait noir déjà dans la maison
Et la nuit, peu à peu, m'entoure et me pénètre.

C'est l'heure vide et sombre, au soir d'un jour perdu,
Où je sais que plus rien n'entrera dans ma vie.
Comment distraire enfin mon âme inassouvie
De ce vague bonheur que j'ai trop attendu?

Je voudrais m'endormir, sans fièvre et sans pensée,
Fermer les yeux longtemps et m'éteindre à mon tour,
Comme s'éteint le ciel, en cette fin de jour,
Sentir ma peine en moi lentement dispersée.

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous le titre *le Chemin de l'oubli*.

Un besoin d'être heureux s'obstine dans mon cœur
Et me tient éveillé, ce soir, malgré moi-même...
Tout le secret tourment d'aimer sans qu'on vous aime
En ce cœur trop meurtri s'avive de rancœur.

D'anciennes visions montent de ma mémoire :
Je songe que là-bas, dans le calme décor
Du pays méconnu, je pourrais vivre encor,
Sans rêve ambitieux de maîtresse ou de gloire.

Et le désir nouveau me prend d'y revenir,
Pour toujours, au déclin de ma jeunesse lasse,
De reposer mon front, de retrouver ma place
Dans la vieille maison pleine de souvenir.

Mon âme deviendrait comme les autres âmes :
Je ne poursuivrais plus d'impossibles bonheurs ;
J'aimerais les enfants, les livres et les fleurs,
Une femme, sans doute, et non toutes les femmes.

Je ne saurais plus rien des maux que j'ai soufferts...
Seulement, quelquefois, le soir, à ma fenêtre,
En songeant au passé, j'aurais l'orgueil, peut-être,
D'ensevelir en moi la gloire d'un beau vers.

II

ÉVEIL

Je me souviens... Ce fut un dimanche, à midi
Que mon cœur tout à coup troublé s'est enhardi
Jusqu'à son premier rêve, épris d'être plus tendre;
Et, depuis ce jour-là, j'ai commencé d'attendre
Quelque immense bonheur qui n'est jamais venu.

Mes yeux nouveaux riaient à ce monde inconnu
Où l'homme traînera son ennui monotone,
Mais dont l'enfant joyeux avidement s'étonne :

J'avais sept ans peut-être et ce preste désir
Où l'œil voudrait tout voir et la main tout saisir,
Mais qui s'arrête encore au seul aspect des choses.
J'aimais confusément les soirs d'être si roses
Et d'allumer parfois, à l'heure où tout s'endort,
Aux vitres des maisons leurs grandes flammes d'or;
J'aimais les jardins fiers de leur verdure neuve,
La brume des coteaux, et j'aimais l'eau du fleuve
D'avoir tant de reflets tour à tour bleus ou gris
Et de couler si vite entre ses bords fleuris.
J'aimais l'ombre, en été, l'ombre tiède et légère...
Je vivais tous mes jours blotti près de ma mère,
Dans un pli de sa robe, au creux de ses genoux;
Je me sentais comme elle un cœur peureux et doux,
Un tendre cœur d'enfant maternel aux poupées.
Je regardais ses mains, tout le jour occupées,
Où se hâtait l'aiguille alerte, où les ciseaux
S'ouvraient parfois comme les ailes des oiseaux.
Et près d'elle immobile, et pourtant hors d'haleine,
J'essayais d'imiter les belles fleurs de laine
Qui semblaient sous ses doigts éclore en quelques points.
Puis, je quittais l'aiguille et je serrais les poings,
Las d'avoir si longtemps visé comme des cibles,
Au long du canevas. les trous inaccessibles...

Et je vivais ainsi, n'ayant pas d'autres vœux
Que de sentir, parfois, traîner dans mes cheveux,
Sitôt que je levais ma tête ébouriffée,
Nonchalante, un instant, la main aux doigts de fée.
Je n'imaginais rien de ma vie, autre part;
Je me voyais grandir et vieillir, sans départ,
Dans ce même coin, près de la fenêtre claire.
Doucement, gravement, je me sentais me plaire
A cette quiétude heureuse où je vivais
Rêveur, mais sans savoir même que je rêvais,
Tant le plaisir toujours y suivait la promesse.

Je me souviens... Ce fut un dimanche, à la messe.
Je revois ma grand'mère, avec son châle noir,
Qui, des yeux, me faisait me lever ou m'asseoir.

J'entends encor les clefs qui tintaient dans sa poche...
Dans la pénombre, autour de nous, de proche en proche,
Sonnant sur le pavé glissant de marbre nu,
J'écoutais se hâter les pas trotte-menu
Des vieilles en retard, toutes préoccupées
De réclamer sans bruit leurs chaises usurpées;
J'écoutais, sans tourner la tête, sagement.
L'église s'emplissait d'un long chuchotement...
Ma grand'mère, parfois, me confiait son livre;
Et, quand j'ouvrais enfin les deux fermoirs de cuivre,
Je baisais longuement, d'un cœur dévotieux,
Quelque image bénie où trônaient dans les cieux
Tous les saints et Dieu même, avec sa barbe blanche.

Je me souviens... Ce fut à la messe, un dimanche.
D'avance, j'ai connu mon destin, ce jour-là,
Et d'un premier désir vague mon cœur trembla,
Comme, au seuil de l'amour, tremble le cœur des vierges.
Sur l'autel, on avait allumé tous les cierges,
Et l'on avait brûlé peut-être plus d'encens;
Dans un rayon, des grains de poussière dansants
Amusaient mon regard de leurs rondes légères.
Je sentais, malgré moi, des douceurs étrangères
Distraire mon esprit de son recueillement.
J'attendais quelque chose, en moi, confusément.
Je découvrais soudain qu'une obscure défense
Veillait de tous côtés autour de mon enfance;
J'éprouvais que mon cœur était emprisonné,
Que je restais petit, depuis que j'étais né,
Mais qu'un jour de langueur inquiète et ravie
Une ivresse inconnue entrerait dans ma vie,
Que je serais plus tard un autre, et pourtant moi...
Je me réfugiais, pensif, en mon émoi,
Et je fermais les yeux, comprenant qu'il existe
Un monde intérieur où l'on est seul, et triste
Ou joyeux de chagrin ou de bonheur secret.
Et, sans espoir précis, j'avais comme un regret
De vivre insoucieux, d'être un enfant encore,
Dont l'âme curieuse elle-même s'ignore,

Un chimérique enfant, trop sûr d'être adoré...

Mes yeux rêveurs suivaient le beau rayon doré,
Délaissant le vieux livre et les vieilles images,
Comme autrefois les yeux dociles des rois mages,
Guidés par le regard divin tombé du ciel,
Suivaient, de pas en pas, l'étoile de Noël.
J'étais plein d'une attente, et dans l'église sombre
Le beau rayon doré faisait sortir de l'ombre
Les sourires pieux éclairés un moment...
Enfin il se posa, mystérieusement,
De visage en visage, et comme par surprise,
Sur une femme en pleurs dans une robe grise.
Et je ne vis plus qu'elle, et ce fut comme si
Tout le reste s'était brusquement obscurci,
Et la lumière était, en l'éclairant, si belle
Que l'oblique rayon semblait émaner d'elle.
Sa nuque était penchée au bord du col montant ;
Mes yeux n'apercevaient qu'un peu d'elle pourtant,
Et j'étais sûr déjà de l'aimer tout entière :
Je devinais le coin de sa lèvre en prière ;
Ses clairs cheveux brillaient, noués de velours noir,
Du même blond rosé que le soleil du soir ;
Ses yeux cachés pleuraient, contre sa main mouillée,
Un de ces deuils muets de femme agenouillée,
Toute blessée encor de quelque morne adieu
Qu'elle dérobe au monde et qu'elle avoue à Dieu.
Toute son attitude allongeait sa sveltesse ;
Et, de la voir si jeune avec tant de tristesse,
Je me sentais troublé d'un vertige inconnu.
Sa manche découvrait un peu de son bras nu,
Et la toute-puissante angoisse d'un mystère
M'enivrait peu à peu d'un trouble involontaire.
J'aurais voulu baiser les larmes de ses yeux
Et grandir tout à coup pour la consoler mieux ;
Et, dans un brusque émoi, j'ai compris que ma vie
Serait toute en mon cœur et toujours asservie,
Sans lumière et sans joie, au charme humble et discret.
Des pauvres yeux meurtris qui pleurent en secret.

III

LA-BAS

Là-bas, dans ma petite ville
Qui s'éveille, dès le matin,
Et qui s'endort, le soir, tranquille,
A l'heure où le soleil s'éteint,

Au pied des coteaux que domine
Un mont neigeux à l'horizon,
Au bord du fleuve qui chemine
A la porte de ma maison,

Dans ce pays de ma jeunesse
Où mes quinze ans ont frissonné,
J'irai pour que mon cœur renaisse
Tendre et fort comme il était né.

Je quitterai la chambre étroite
Où, quand je m'éveille alourdi,
Jamais la vitre ne miroite
Même au clair soleil de midi,

La chambre où le jour lent se traîne
Sans presque changer de couleur,
Où le printemps allume à peine
Dans l'ombre une vague pâleur,

La chambre où, depuis tant d'années,
J'ai senti mourir, chaque soir,
Avec le déclin des journées
Un peu de force, un peu d'espoir.

J'ai vécu là ma solitude,
Meurtri, nuit et jour, dans mon coin,
Par la rumeur de multitude
Qui monte de la Ville, au loin.

Ombres vaines et familières,
Des femmes venaient, tour à tour,
M'apporter, comme des geôlières,
Ma part d'ivresses et d'amour.

Leur fièvre ajoutait à mes fièvres ;
Leur bouche, au lieu de l'apaiser,
Laissait plus ardente à mes lèvres
L'éternelle soif du baiser.

Elles-mêmes ailleurs captives,
Compagnes aux brusques départs,
Elles venaient, toujours hâtives,
Bousculant mes rêves épars.

Je perdais ma vie aux écoutes,
Sitôt que s'éloignait leur pas,
Ce même pas pressé de toutes
Qui bientôt ne revenait pas.

Et je demeurais, sans pensée,
Las de vivre et comme endormi,
Et ma jeunesse s'est passée
Sans amour qui fût un ami...

Soirs lourds d'attente monotone
Où je m'enivrais de souffrir,
Vous m'aviez fait un cœur d'automne
Qui se résignait à mourir !

Accablé de silence et d'ombre,
Je devenais triste et mauvais
Et mon âme devenait sombre
Comme la chambre où je vivais...

*
* *

Loin des bruits vains quittés la veille,
Sans rien dire, j'arriverai
Là-bas, à l'heure où tout s'éveille
Dans le tiède matin doré.

Je n'aurai prévenu personne.
J'irai chez moi, tout simplement,
Passant matinal qui frissonne
D'allégresse et d'étonnement.

Sur leur porte ou de leur fenêtre,
Des gens, tout le long du chemin,
Souriant de me reconnaître,
Me feront signe de la main.

Tout fier des bonjours qu'on m'envoie
Et gai de tous ces yeux contents,
J'irai sans hâte, avec la joie
De revenir pour très longtemps.

Je rencontrerai sur ma route
De ces vieux amis d'autrefois,
Que j'avais oubliés sans doute,
Mais que j'aime, quand je les vois.

Nous nous sourirons sans envie :
Des noms, à peine prononcés,
En moi, soudain, rendront la vie
A des visages effacés.

Gaîment, sans paroles profondes,
Nous causerons, à pas plus lents,
Eux, de leurs fils aux boucles blondes,
Moi, de mon père aux cheveux blancs.

Et, l'âme tout à coup rieuse,
Je me sentirai rajeunir
A la douceur impérieuse
Du retour et du souvenir.

Bientôt, je ne saurai plus même
Que j'ai pu vivre, sans bonheur,
Si longtemps, loin de ce que j'aime...
Je serai comme un promeneur :

1er Juillet 1904.

Je ne me souviendrai qu'à peine
Du passé d'hier, si lointain !...
J'aurai l'illusion soudaine
D'être sorti de grand matin.

IV

PETITE AMIE

Le vieux jardin aux murs fleuris de clématite,
Quand je ferme les yeux, m'apparaît toujours grand,
Et vous m'apparaissez toujours toute petite,
Le visage éclairé d'un rire espiègle et franc.

Je vous revois toujours dans l'herbe ensoleillée
Où tremblaient, au matin, de lumineux réseaux,
Légère et bondissante, aussitôt réveillée,
Cherchant partout des yeux les fleurs et les oiseaux.

On n'était jamais sûr, à la plus haute branche,
De ne pas voir surgir dans les feuilles, soudain,
Votre figure blonde et votre robe blanche,
Comme une fleur grimpante au milieu du jardin.

Moi, j'étais votre aîné de quelques jours à peine :
Je crois bien qu'à nous deux nous n'avions pas vingt ans.
Vos caprices régnaient sur mon âme incertaine,
Je suivais, comme un fou, vos désirs inconstants.

Vous saviez ma faiblesse et vous brusquiez sans trêve
Avec des mots railleurs, dont je pleurais parfois,
Mon cœur épris déjà de tendresse et de rêve
Et de sages projets murmurés à mi-voix.

Vous ne vouliez pas voir mes yeux pleins de reproches ;
Mes pas, derrière vous, se hâtaient tristement.
J'aurais aimé des jeux calmes, où l'on est proches,
Où l'on se dit : « monsieur », « madame », en se nommant.

Dédaignant la poupée et les pâtés de sable,
Vous n'aimiez que les jeux bruyants et garçonniers ;
Vous n'aviez de bonheur que d'être insaisissable
Et vos gestes boudaient, s'ils étaient prisonniers.

Vous pâlissiez bientôt sur les livres d'étude,
Par delà les gros murs sombres de la maison,
Vos rêves pourchassaient toute la multitude
Des insectes cachés dans l'herbe en floraison.

Les lettres, une à une, au long de chaque ligne,
Marchaient, en file noire, ainsi que des fourmis ;
Des moineaux effrontés venaient vous faire signe ;
Vous regardiez, de loin, les arbres vos amis.

Vous écoutiez les chiens courir sur la pelouse,
Et vous aviez parfois des larmes dans les yeux,
Et votre petite âme était toute jalouse
De leur course enivrée et de leurs bonds joyeux.

Vous ne compreniez pas qu'à l'heure chaude où vibre
La rumeur de l'été sous le ciel éclatant
On puisse être vivante et ne pas être libre,
Quand tout le grand jardin vous rit et vous attend.

Votre cœur s'irritait, sans comprendre qu'il faille
Sur des mots inconnus tendre ses yeux distraits,
Au lieu de s'en aller, sous un chapeau de paille,
Courir dans le soleil et s'éventer d'air frais.

Au lieu de se rouler dans l'herbe et dans la mousse,
D'écraser dans ses mains les roses des massifs !...
Et, le soir seulement, vous étiez grave et douce
Avec des gestes lents et des regards pensifs.

Vos pas se rapprochaient de la maison amie,
Sitôt que vous sentiez les ombres en chemin ;
Peureuse, tout à coup, dans la clarté blêmie,
Les fleurs que vous teniez vous tombaient de la main.

Vous m'appeliez des yeux ; mon heure était venue :
Docile, près de moi, vous daigniez vous asseoir,
Et ma tendresse enfin, tout le jour méconnue,
Vous était un refuge aux approches du soir.

Alors vous n'étiez plus rieuse, ni farouche ;
Vous-même, vous preniez ma main sur mes genoux ;
Des mots presque amoureux montaient à votre bouche,
Tandis que le jardin mourait autour de nous...

Inoubliables soirs où, l'âme déjà tendre,
Nous nous sentions unis par le double besoin,
Vous, d'être protégée, et moi de vous défendre
Contre les sourds bruits noirs qu'on entendait au loin !

Mes bras à votre cou rassuraient votre crainte ;
Vous incliniez la tête et vous fermiez les yeux,
Aimant déjà peut-être en cette longue étreinte
Un espoir de bonheur vague et délicieux.

Et peu à peu, serrés bien fort l'un contre l'autre,
Immobiles, muets, sous le ciel obscurci,
Nous n'entendions plus rien que mon cœur et le vôtre,
Et nous n'aimions plus rien que de rester ainsi.

ANDRÉ RIVOIRE

L'ART ACADÉMIQUE[1]

II

L'Académie, dans sa législation du beau, n'avait pas, à vrai dire, promulgué de lois nouvelles ; elle avait simplement codifié une coutume, la pratique de Poussin. L'esprit classique s'était étudié dans ses propres œuvres et défini. D'où le succès de l'académisme et son influence. Mais, en donnant une expression précise à des tendances peut-être confuses, l'Académie en fit des règles qu'elle voulut rendre absolues. Aussi parut-elle bientôt trop exigeante, intolérante même ; les dissidents devinrent des adversaires et la lutte commença. En 1670, l'Académie représente vraiment l'art français ; entre 1670 et 1690, son autorité est discutée ; en 1690, elle est vaincue. Les exemples et l'autorité des maîtres italiens avaient fait la force de l'art académique. C'est de Flandre que viennent les pratiques et influences nouvelles qui, peu à peu, ruinent l'absolutisme de Poussin et de Le Brun.

***

Au moment même où l'art de Poussin prend la forme rigoureuse de l'académisme, Paris reçoit en foule les artistes

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

flamands. L'école d'Anvers, encore rayonnante de la gloire de Rubens, envoie vers le sud une nuée d'artistes de tous genres, surtout de peintres. Ils viennent, attirés par la Cour, appelés par la bourgeoisie et les ordres religieux ; ils décorent de leurs paysages les hôtels des grands financiers ou les palais du roi ; ils garnissent de « saintetés » les nouvelles églises et les réfectoires d'Augustins ou de Jésuites. D'autres, en route vers l'Italie, ne cherchent d'abord à Paris que les moyens de se rendre à Rome, puis, tout compte fait, s'établissent. Quelques-uns, bien en Cour, Fouquiers, Van Mol ou Philippe de Champagne, protègent leurs compatriotes. L'apprenti arrivé d'Anvers ou de Gand, avec son léger bagage sur l'épaule et une lettre de recommandation pour ces illustres, trouve table ouverte dans quelque cabaret auprès de Saint-Germain, où ces Flamands aiment à se réunir pour s'égayer. Il a vite de l'ouvrage. Un seul hôtel de financier lui donne parfois pour un an de travail. Il s'installe rue des Saints-Pères ou rue du Four, épouse la fille d'un collègue et compatriote, francise peu à peu son accent et son nom, au besoin le traduit et, de *Kouwenberg* fait *Froide montagne*, de *Plattenberg*, *Platte montagne*, de *Van den Bogaert*, *Desjardins*, etc.

Ces Flamands ne trouvent point en France les formes d'art qu'ils ont connues chez eux. Au lendemain de son arrivée à Paris, vers 1645, on conduit Wleughels dans les églises, pour lui montrer les tableaux consacrés par l'admiration du public, offerts comme modèles aux peintres ; il va au noviciat des Jésuites devant le *Saint-François-Xavier*, chef-d'œuvre de Poussin : « Mon père, raconte le fils de Wleughels, m'a avoué que ce tableau ne le toucha pas beaucoup et cela n'est point du tout étonnant : la manière seule, pour ainsi dire, qu'il connaissait et après laquelle il aspirait, était l'antipode de celle-là. » Hier Wleughels fréquentait l'atelier de Rubens : il est mal préparé à bien goûter l'académisme.

Être académique, c'est, avant tout, voir dans la peinture, selon l'expression de Poussin, « l'imitation des actions humaines » ; c'est mettre sur la toile un certain nombre de personnages mimant des passions, reflétant par leur attitude et leur visage le drame qu'ils jouent, et c'est mépriser tout ce

qui n'est pas ce drame. Être académique, c'est rechercher un type conventionnel d'humanité, inspiré de la statuaire antique et de la peinture de Raphaël; c'est aimer sans doute les nobles attitudes, les lignes simples et bien équilibrées; mais c'est aussi mépriser le corps humain vivant, ne voir que difformités et laideurs dans ce qu'il a de particulier et de typique; c'est rectifier les anatomies par des souvenirs de l'*Antinoüs* ou du *Laocoon*, et, d'un mannequin ou d'un modèle de profession, tirer indifféremment la beauté majestueuse d'un héros ou les efforts impuissants d'un barbare enchaîné. Être académique, c'est draper ses personnages avec élégance, aimer les plis simples des toges romaines et des tuniques grecques; mais c'est aussi rester indifférent à la matière des draperies soyeuses, veloutées ou laineuses; c'est contraindre la couleur à n'exprimer, comme la pierre, que la forme des objets. Être académique enfin, c'est, par goût des choses morales et superstition de la sculpture antique, détourner la peinture des effets qui lui sont commandés par sa nature même; c'est en faire une doublure de la littérature ou de la statuaire; bref, c'est ignorer ou dédaigner les ressources propres de la couleur à l'huile et appauvrir en un enduit banal, inexpressif, lorsqu'il n'est pas discordant, cette substance souple et docile que l'habile ouvrier sait rendre liquide et lumineuse comme l'atmosphère, tiède et moite comme la chair, dure et froide comme le métal.

L'apprenti flamand, dans l'atelier de son maître d'Anvers, n'a été habitué ni à tant d'ambition pour son art, ni à tant de mépris pour son instrument. Pour lui, le premier mot du métier est de bien manier la peinture à l'huile, de ne point user d'un rouge qui ne soit un beau rouge, de ne pas employer un mélange qui ne soit solide, de ne travailler qu'avec une matière raffinée et inaltérable, rompue à toutes les métamorphoses, assouplie, tendre, et de produire un coloris harmonieux et éclatant : la seule tradition qu'il reçoit de l'école est une fidélité, une naïveté absolue dans l'imitation de la nature. Dès que les Flandres ont usé de la peinture à l'huile siccative, du premier coup, elles en ont déterminé l'emploi : elles ont poursuivi la reproduction exacte des objets et des êtres matériels, et le succès a été tel que le mé-

rite particulier, le caractère de leur école est resté, pour toujours, la perfection du *rendu*.

En 1660, aucun peintre flamand n'a encore répudié cet héritage. Même lorsqu'il peint une grande scène historique pour quelque église ou quelque palais, les figures du Flamand sont toujours des portraits; son modèle n'est pas un beau sujet insignifiant, mis là pour lui *donner la pose* : c'est un être réel, en chair vivante, jeune ou vieux, gras ou maigre, au teint frais ou flétri; parfois comme Rubens, le Flamand semble s'abandonner à la virtuosité de son pinceau; mais dans ses fantaisies les plus osées il n'a qu'un peu plus d'enthousiasme pour la réalité, un peu plus de dextérité à la rendre dans sa splendeur. Aussi donne-t-il un tel caractère de vérité à ses tableaux que la « couleur historique » en est le plus souvent absente. Il est par tradition, par nature, attaché à la copie du réel, et non à la reconstitution de l'histoire qui, en peinture, est œuvre d'imagination. Quel avantage aurait-il à quitter la réalité contemporaine? Pour qui veut avant tout faire ressemblant, le portrait, le paysage et la nature morte offrent une carrière suffisante et tout à fait appropriée : rendre la fraîcheur satinée d'un œillet, le poil ou la plume d'un gibier, les écailles gluantes d'un poisson, détailler un bouquet d'arbres feuillus, faire luire un œil dans l'ombre d'un front ou faire couler le sang chaud sous l'épiderme d'une lèvre humide, voilà des effets qui, à eux seuls, remplissent l'ambition de ces Flamands, et voilà des sujets qui ne sont abordables qu'à ces ouvriers sans imagination et sans raisonnement peut-être, mais dont l'œil est sûr, le regard attentif et la main experte.

Entre Français et Flamands, entre ces deux arts opposés, la lutte n'était pas possible en 1660. Alors tout ce qui favorisait l'académisme condamnait le réalisme pittoresque des Flandres. L'académisme, — et ce fut l'une des raisons qui aidèrent le plus au succès de l'Académie royale, — satisfaisait non seulement l'appétit philosophique du temps, mais aussi l'orgueil des artistes, ambitieux d'établir une séparation entre les glorieux beaux-arts et les métiers plus humbles, entre les artistes et les ouvriers. Félibien exprime naïvement cette opinion : « Il faudrait, dit-il dans la préface de ses *Entre-*

tiens, diviser ce long et laborieux ouvrage en trois parties principales. La première qui traiterait de la composition comprendrait presque toute la théorie de l'art. Les deux autres parties qui parleraient du dessin et du coloris ne regardent que la pratique et appartiennent à l'ouvrier, ce qui les rend moins nobles que la première qui est toute libre et que l'on peut savoir sans être peintre. » Être peintre, pour nos académiciens, est donc un mérite secondaire, à peine honorable, — simple métier de praticien. Les Flamands ne sont que praticiens; même ils le sont, la plupart du temps, en ouvriers modestes, détachés des plus légitimes ambitions. Ils pratiquent leur art sans rien entendre à l'esthétique, sans remuer ni des idées ni des théories : « Dans la rue du Vieux-Colombier, dit Wleughels, il y avoit un peintre flamand très habile; il étoit d'Anvers: il peignoit des mers; il avoit appris chez And. Van Ertuelt à Anvers. Il ne faisoit pas cependant ce métier-là; à son arrivée à Paris, il étoit brodeur; mais la broderie vint à être défendue, ce qui le contraignit à reprendre son premier métier, où il réussit si bien que dans son genre il étoit le premier...; il s'appeloit Mathieu Van Platenberg, connu sous le nom de Montagne ». Ce Montagne évidemment ne pensait pas qu'un peintre de marine fût un artiste d'une autre espèce qu'un brodeur. Ayant la bonne recette pour peindre des vues de mer, il l'appliquait consciencieusement, sans rêver au renom impérissable des grands peintres.

L'existence de ces artisans ne répondait en rien au rêve glorieux des fondateurs de l'Académie, qui n'étaient pas moins ambitieux pour leurs personnes que pour leur art. Car ils se répétaient, — et chaque fois que l'éloge de la peinture se fera à l'Académie, ils se répéteront, — que Vinci a été le familier de François Ier, Titien celui de Charles-Quint, Raphaël l'ami de Léon X. Les Flamands, eux, ne rêvent pas à l'amitié des rois. Si leur habileté à peindre des portraits ressemblants entretenait à la cour la fortune de quelques-uns, Ph. de Champagne, Juste d'Egmont ou Van Mol, les autres étaient le plus souvent dans la classe de ces « simples artisans » dont parle Coypel, « sans littérature, sans mœurs et sans politesse ». Leur biographie tient tout entière dans l'énu-

mération de leurs ouvrages : lorsqu'ils se distraient parfois de la peinture, il ne paraît point que ce soit, comme Dufresnoy ou Le Brun, à « élever leur génie par de belles connaissances ». Voici Fouquiers, paysagiste illustre, qui, chargé de peindre dans la grande galerie du Louvre les principales villes de France, va en Provence travailler d'après nature: là, « il s'arrêta longtemps à boire » dit Félibien. Van Boëck, dit Van Boucle, peintre animalier, « gagnoit ce qu'il vouloit; cependant il a vécu d'une telle manière qu'étant toujours pauvre, il est mort à l'Hostel-Dieu ». Nicasius, ou Nicaise Bernaert, « devenu vieux et infirme, avoit presque oublié totalement l'art de peindre et n'avoit conservé que la science de boire, dans laquelle il excelloit encore ».

Voilà pour les trois peintres qui, à l'auberge de *la Chasse*, ont accueilli Wleughels lors de son arrivée. Beaucoup d'autres partageaient ces goûts, pensant qu'on peut bien travailler et bien boire. Ce n'était pas le sentiment des académiciens. La politesse des manières, la dignité dans la conduite étaient par eux exigées de l'artiste. Le Brun pour les peintres et sculpteurs, autant que Boileau pour les poètes, interdisait à l'aristocratie de l'art les désordres de la bohème... Seulement, le Flamand était un praticien habile et, lorsque Perrault et Le Brun, Félibien et Coypel méprisaient « ces esprits pesants et ces mains grossières », ils oubliaient que cet artisan gardait un secret inappréciable : il savait couvrir un panneau d'un coloris brillant et solide.

Ces Flamands de Paris avaient donc, malgré leur nombre, tout ce qu'il fallait pour n'exercer aucune influence sur notre école classique. L'art qu'ils représentaient était d'ailleurs en pleine décadence. Beaucoup d'entre eux abandonnaient leur naturalisme pittoresque et coloré pour la peinture psychologique et l'art franco-italien. Philippe de Champagne, encore flamand par la technique, est un disciple de l'Académie par l'esprit. Flémalle pastiche Poussin avec bonheur. Bientôt les fils des vieux Flamands, paysagistes, animaliers, portraitistes, des Plattemontagne, des Wleughels, des Van Loo, s'exerceront à la peinture d'histoire : pour les cabinets de curieux ou les chapelles d'églises, ils iront chercher dans la Bible ou dans Plutarque des sujets de scènes nobles et tragiques. L'art flamand

de Paris subit donc l'ascendant de l'art français et en adopte les procédés. Quand Le Brun organise dans ses ateliers des Gobelins le travail collectif qui doit célébrer la vie du Grand Roi, il utilise la main-d'œuvre flamande pour enrichir d'ornements les motifs abstraits et pauvrement décoratifs de sa peinture d'histoire : sur les vastes cartons où Le Brun et ses élèves font les figures, Genoels peint des horizons bleutés et des ciels lumineux, Van der Meulen la cavalerie royale et les polygones des forteresses assiégées ; Boel dit Boule, Monnoyer dit Baptiste, Nicaise Bernaert dit Nicasius, entourent de guirlandes de fleurs et de fruits, peuplent d'animaux, chevaux, chiens et gibiers, les parcs où l'on admire la personne ou les palais du roi.

A ce même moment, en 1668, dans son poème de *la Peinture*, Perrault, l'ami de Le Brun, énumérant les divers genres par ordre de noblesse, va de la peinture d'histoire à la peinture de fleurs, en passant par le portrait, le paysage et la peinture d'animaux. L'école académique n'enseigne que la peinture d'histoire ; ses élèves descendent parfois jusqu'au portrait ou au paysage, mais les appellent portrait ou paysage historiques. Par une marche inverse, les Flamands de Paris s'élèvent de la nature morte jusqu'au portrait. La chaîne est ainsi complète entre l'art idéaliste qui parle à la raison et l'art réaliste qui s'adresse aux yeux. Seulement, en face de l'idéalisme académique, les modestes qualités des praticiens d'Anvers passent pour une simple adresse de main. Enrôlés dans la ruche des Gobelins, leur travail y reste anonyme, sans gloire. Pour le moment, l'art académique a converti ou absorbé la peinture réaliste des Flandres.

*
* *

Dans ce même poème, Charles Perrault mettait son ami Le Brun au-dessus de tous les peintres passés ou contemporains : bien des fois encore il recommencera cet éloge. Or, Mignard, qui, depuis quatre ans, s'était séparé brutalement de Le Brun et de *son* académie, ne pouvait pas laisser passer sans protestation le couronnement de son rival. L'année suivante, parut un poème latin, œuvre posthume d'un ami de

Mignard, du Fresnoy : esprit distingué, quelquefois peintre, plus souvent théoricien d'art. Du Fresnoy avait longuement poli et repoli ces hexamètres didactiques, élégants, parfois obscurs, puis était mort avant de les publier. C'était le résumé des remarques qu'il avait faites devant les peintures italiennes et particulièrement vénitiennes. Le coloris y était donc traité avec honneur. Cela même était déjà une réponse aux théories académiques. Mais, ce qui rendait la réplique encore plus nette, c'est le commentaire qu'y ajouta, avec une traduction française, un autre ami de Mignard, de Piles, écrivain de grande valeur, dont l'influence va devenir considérable dans la querelle. Ce commentaire contenait des réserves au sujet du coloris de Poussin; des critiques étaient adressées directement à ses chairs sans chaleur et sans vie, indirectement à ses draperies dépourvues de tout caractère. Or, viser Poussin, c'était atteindre Le Brun. Poussin avait, à Rome, encouragé les débuts de Le Brun : par l'autorité de son œuvre, Poussin était le plus ferme appui de l'enseignement académique. Ainsi Mignard devint, par des nécessités de tactique personnelle, ce qu'il n'était nullement par sa peinture, le représentant des coloristes contre l'Académie.

Quelques mois après (1669), nouvelle attaque de Mignard : paraît le poème de son ami Molière sur *la Gloire du Val-de-Grâce*. Ce poème ne fut pas inspiré à Molière par une admiration spontanée des peintures du Val-de-Grâce. Depuis cinq ans, ces peintures étaient terminées : l'enthousiasme de Molière aurait bien tardé à se manifester; Molière, en vérité, paraphrase ou traduit les vers latins de du Fresnoy. Il fait, avant tout, un éloge de circonstance et un appel à Colbert. Mais les adversaires de Le Brun y discernent la critique du directeur de l'Académie. Car Molière loue Mignard, d'avoir compris que le coloris est l' « achèvement de l'art et l'âme des figures ». Outre les habiletés qu'on acquiert à l'école, Mignard possède les dons que l'on ne reçoit que de la nature,

> Les passions, la grâce et les tons de couleur
> Qui des riches tableaux font l'exquise valeur.

Aucun autre peintre,

> De son noble travail n'atteindra les beautés.

D'où la conclusion. Mignard doit obtenir les grandes commandes. Molière dit à Colbert :

> Attache à des travaux dont l'éclat te renomme
> Les restes précieux des jours de ce grand homme.
> . . . . . .
> C'est à ton ministère à les aller saisir
> Pour les mettre aux emplois que tu leur peux choisir.

Mignard ne pouvait pas choisir un avocat plus puissant. La cause pourtant était deux fois mauvaise, présentée sous cette forme et en ce moment. D'abord on semblait en vouloir beaucoup plus à la fortune de Le Brun qu'aux défauts de l'art académique; ensuite, jamais Le Brun n'avait été plus en faveur auprès de Louis XIV et de Colbert.

Entre le dessin et la couleur, la querelle s'avivait pourtant et commençait à diviser l'Académie elle-même. Dans le public, quelques amateurs s'échauffaient : « Quelques particuliers, dit Guillet de Saint-Georges, que les Académiciens avaient introduits par civilité dans leur assemblée, y semèrent des maximes absurdes, tirées de l'école de Lombardie, qui soutient contre l'école de Rome que, pour former un excellent peintre, il faut plutôt qu'il s'attache à l'économie des couleurs qu'à l'exactitude du dessin. » Cette « fausse opinion » multipliait « le nombre imposteur des simples coloristes ». Le danger devint tel que, pendant une maladie de Le Brun, « ennemi déclaré de cette erreur », on dut momentanément interrompre les conférences pour enrayer le progrès des « fausses maximes ». Les partisans du dessin se ressaisirent et, en juin 1671, Ph. de Champagne, parlant de Titien, lui reproche, après quelques éloges, de s'être laissé entraîner « à la belle apparence »; Poussin a bien voulu faire « une course de quelques années dans la carrière des coloristes », mais il avait trop « d'ouverture pour le solide » et méprisa bientôt « cet éclat extérieur ». L'attaque était franche. La riposte vint d'un jeune peintre, Blanchard, dont l'oncle, Blanchard l'Ancien, avait déjà reçu le surnom de « Titien français » : à en juger par l'unique peinture que le Louvre conserve de lui, Blanchard lui-même n'était pas sans pasticher le peintre vénitien. La réponse contenait de bonnes choses : « Un peintre

n'est peintre que parce qu'il emploie des couleurs capables de séduire les yeux et d'imiter la nature » ; mépriser la couleur, c'est « se proposer l'imitation de la sculpture plutôt que de la nature ». D'ailleurs Blanchard se montrait conciliant, reconnaissait les charmes du dessin, demandait seulement qu'on ne méconnût pas ceux de la couleur. Sa modération, sa déférence, son amitié pour Le Brun ne désarmèrent point les amis du dessin. Le neveu de Champagne répliqua âprement : « Dire que le peintre n'est peintre que parce qu'il emploie les couleurs, c'est se tromper en voulant tromper les autres; on peint en prose; n'appelle-t-on pas la poésie une peinture parlante? » Mais la véritable guerre allait commencer avec Roger de Piles qui entreprenait de convertir le public à l'amour de Rubens et de Van Dyck. Dès ce moment, la querelle du dessin et de la couleur devient la bataille des *Rubénistes* et des *Poussinistes*.

*
* *

L'entreprise de de Piles n'était pas sans difficulté. Malgré la galerie de Médicis au Luxembourg, Rubens était à peine connu en France. Jamais son nom n'était prononcé à l'Académie ; les collections royales n'achetaient point de ses œuvres. Aussi de Piles demandait-il aux amateurs de se défaire de leurs théories, aux peintres d'oublier leurs habitudes, à tous d'aller voir Rubens sans prévention, et il portait le débat devant le grand public par son *Dialogue sur le coloris*, qui reste un des meilleurs ouvrages suscités par la querelle. Sans doute Pamphile, qui parle au nom de de Piles, ne rejette pas toute argumentation métaphysique; pour n'être pas en reste avec Le Brun et la philosophie cartésienne, il emploie une manière d'argument aristotélicien, que l'on pourrait appeler l'argument de la différence spécifique : le caractère qui donne à un objet sa détermination particulière, dit-il, est aussi ce qu'il y a de plus noble en lui; ainsi, de la raison qui distingue l'homme des autres êtres vivants ; or la couleur est ce qui distingue la peinture des autres arts du dessin ; donc la couleur, etc.

Mais à côté de ces argumentations abstraites, nécessaires dans toute discussion à cette époque, il y a dans le *Dialogue*

des raisons valables et des critiques justifiées contre les peintres contemporains. De Piles discerne avec lucidité que l'office de la peinture n'est pas seulement de donner le relief des objets ; la peinture doit rendre les valeurs qui modèlent les surfaces, mais elle doit rendre aussi le jeu des nuances ; la lumière met non seulement des différences de clarté dans les choses, mais aussi des transformations dans les teintes locales. De Piles révèle la grande faiblesse des écoles de peinture qui ne sont pas naïvement réalistes : elles s'accoutument à voir les objets comme on a l'habitude de les peindre. Les peintres, à cette époque, emploient fréquemment la laque et la terre verte. De Piles voudrait leur interdire, pour six ans, ces teintes neutres et de simple remplissage, les envoyer un jour par semaine dans les galeries du Luxembourg pour y étudier Rubens. Il recommande aussi Van Dyck, et même Otto Voenius. Le succès, et même le scandale, du *Dialogue* fut considérable.

Je me souviens encore, écrit plus tard Coypel le père, du temps où les écoles de peinture retentissoient de ces fameuses disputes, dans lesquelles les uns cherchoient à détruire les charmes du coloris en faveur du dessin, et les autres, passionnés pour le coloris, marquoient tant de mépris pour les solides beautés du dessin. Les disciples entroient dans la querelle de leurs maîtres et fouloient aux pieds les ouvrages de ceux qu'ils croyoient opposés à leur sentiment ; et l'on voyoit distribuer des satires qui, en attaquant le savoir des uns, déchiroient même jusqu'à leurs personnes. Dans cette guerre pittoresque, les uns arboroient l'étendard de Rubens, les autres celui de Poussin. Tandis que les partisans de Rubens accabloient le Poussin d'injures, les adorateurs de Poussin traitoient Rubens avec indignité. Mais quoique ces deux grands peintres fussent les seules divinités que l'on paraissoit adorer, l'amour-propre et l'envie faisoient tout agir. J'étais fort jeune alors, et ne connaissant point la malignité des cabales, comme je l'ai mieux connue depuis, je ne pouvois comprendre comment on vouloit détruire une partie pour en faire valoir une autre. « C'est vouloir, disois-je à mes jeunes amis, suivre le conseil de Toinette dans le *Malade imaginaire* : c'est se vouloir faire couper un bras, afin que l'autre se porte mieux, et se faire crever un œil afin d'y voir plus clair de l'autre. »

La discussion se faisait violente, Le Brun perdait beaucoup de son autorité ; à la faveur des discussions de principes, les an-

ciennes antipathies pouvaient se montrer. En 1675 « ayant reçu quelque mécontentement en l'Académie par les intrigues de quelques particuliers mal affectionnés, il résolut de s'en retirer ». Il resta plusieurs mois sans y retourner et les « mal intentionnés faisaient leur possible pour l'aigrir davantage ». Perrault et Dumetz furent délégués pour le supplier de rentrer. Des élèves faisaient scission et, malgré l'interdiction formelle des statuts, travaillaient secrètement dans un atelier à part. Un jour, un libelle anonyme. affiché à la porte de l'Académie, menace « le Directeur d'icelle d'être noirci de coups ». Une « pasquinade », dessinée à la plume, montrait un corps mutilé, probablement celui de Le Brun, après le châtiment promis. J.-B. Champagne se lamente : le 3 octobre 1676, il prononce une homélie sur le respect qu'on doit aux maîtres, même quand ils ont des défauts. On devrait, dit-il, « ôter la dureté avec laquelle on voit traiter les beaux ouvrages parce qu'ils ne sont pas exempts de quelques défauts ; on devrait éviter de faire des satyres qui ne tendent qu'à obscurcir la vérité », rejeter « cet esprit dur et malfaisant ».

Le public, très intéressé, s'était mêlé à la lutte. Les collectionneurs de Poussins ou de Flamands se lançaient des libelles dont voici le ton : « Monsieur, dit un libelle sous forme de lettre, je vous envoie la ridicule lettre d'un Ignorant (M. Gamard, un *poussiniste*) qui n'a jamais connu ny Rubens ny ses tableaux ; elle est si pleine d'injures et de sottises, qu'elle ne mérite aucune réponse, et un tel homme devroit, en bonne justice, estre mis aux Petites Maisons ». Notre homme, en même temps, envoie à son correspondant le récit d'un *Banquet de curieux*. C'est une sorte de *Repas ridicule* où les Poussinistes viennent naïvement étaler leur sottise et leur mauvaise foi. Ils sont réunis chez l'un d'eux, Pantolme le Poussiniste (Gamard, dit la Clef). Il y a là, parmi les amis de Poussin, Polémon (Chantelou), Mydon (Stella) et ses sœurs, Lysidor (Cerisier), Tymart (Mignard), qui ménage un bon tour à ses amis ; Cléon (Le Brun), invité, se fait excuser. Pantolme (Gamard) prend la parole :

Vous connaissez Rubens, il eut quelque mérite...
Je n'entends parler que de luy

A la Cour et dans les ruelles,
Chez les savants et chez les belles
Chacun s'y rend son partisan...
Ah ! que deviendrons-nous si cette tyrannie
S'établit une fois et demeure impunie !

Il faut renverser cette tyrannie ; que tous s'y emploient :

Monsieur Cléon y fera rage,
Il est le plus intéressé, etc....
Rubens estoit un alleman,
Et qui sera son partisan,
Par ceste aveugle complaisance,
Doit estre déclaré l'ennemy de la France.

Car la paix de Nimègue n'est pas encore signée. Alors Tymart (Mignard) prend la parole et, contrairement à ce qu'on attend de lui, fait un éloge très vif de Rubens qui « d'un peintre parfait remplit l'idée » ; Rubens possède toutes les qualités des autres artistes :

Il donne la vie à ce qui n'en a pas.
De l'antique il a sçu conserver la noblesse
Et n'en a point gardé l'ingrate sécheresse...
Il frappe, il éblouit, il surprend, il impose.

Mais Poussin !

Il savait manier la règle et le compas,
Parloit de la lumière et ne l'entendoit pas ;
Il estoit de l'antique un assez bon copiste,
Mais sans invention et mauvois coloriste.

Les auditeurs sont atterrés. On parle d'aller devant le roi.

Présentons un placet et croyez qu'en ce cas
Le crédit de Cléon ne nous manquera pas.

Sans doute, réplique Tymart ; mais le roi n'est pas moins juste que victorieux ; donc il estimera Rubens. Après la discussion, bataille ; la table est renversée et le poète termine par une évocation du combat des Centaures et des Lapithes. On casse quelques poussinistes ; les autres se dispersent.

La réplique ne se fit pas attendre. Dans la *Réponse au*

Banquet des curieux, Rubens est remis à sa place : « il fut bon coloriste, il eut quelque génie », mais

Il manqua de conduite à bien exécuter.
Ses plus tendres contours sont sans délicatesse ;
Il agença sans choix, ordonna sans noblesse...
L'amour de son pays gasta tous ses tableaux...
Ses dieux gras et replets, à la large bedaine,
Ont tous la taille épaisse et le port de Silène...
Et Bernin, de ce peintre accusant l'ignorance
Demanda froidement, après un long silence,
Si l'on avoit eu soin de faire un hospital
Pour tant d'estropiés d'un pinceau si fatal.

Si on écarte les ornements de littérature et les injures de mauvaise humeur, il reste au fond de ce débat une opposition irréductible entre deux écoles et deux goûts. Ce que les poussinistes appellent pureté du dessin et justesse des proportions est, pour les amis des Flamands, dureté morne et sans vie; ce que les rubénistes nomment vérité et fraîcheur de coloris n'est, d'après le goût académique, que vulgarité et faux brillant. Deux critiques manifestent clairement cette contradiction, de Piles et Félibien ; tous deux sont les porte-paroles de leur parti, de Piles des rubénistes; Félibien des poussinistes. L'un et l'autre sont passionnés et intelligents. L'un comme l'autre n'a, semble-t-il, écrit que pour défendre son peintre favori, de Piles n'ayant pas publié un ouvrage qui ne se rapportât à la gloire de Rubens, et Félibien déclarant dans la préface de ses *Entretiens* que Poussin a « enlevé toute la science de la peinture, comme d'entre les bras de la Grèce et de l'Italie pour l'apporter en France ».

De Piles a vu et exprimé avec force ce qui fait la supériorité de Rubens et la faiblesse de la peinture académique : les figures de Poussin sont trop près de la statuaire; « les contours antiques portent avec eux une idée de pierre qu'ils communiquent infailliblement aux ouvrages de ceux qui s'y sont trop attachés ; au lieu que les contours de Rubens donnent au nud un véritable caractère de chair ». En une page pleine de justesse et d'intelligence, il définit Rubens :

Ses carnations sont très fraisches : ses teintes sont justes et employées d'une manière libre, sans les trop agiter par le mélange, de

peur que venant à se corrompre, elles ne perdent trop de leur éclat etde la vérité qu'elles font d'abord paroitre dans les premiers jours de l'ouvrage. Rubens observoit d'autant plus cette maxime que la plupart de ses ouvrages étans grands et par conséquent vus d'une distance un peu éloignée, il vouloit y conserver le caractère des objets et la fraischeur des carnations. C'est dans cette vue que, non seulement il a ménagé la fleur et la virginité de ses teintes, mais qu'il s'est servi des couleurs les plus vives pour en tirer l'effet de son intention; il y a réussi et c'est le seul qui ait sçu joindre à cet éclat un grand caractère de vérité et conserver parmi tant de brillant une harmonie et une force surprenante... Son labeur est léger, son pinceau moelleux et ses tableaux finis sans être, comme on dit, assommez de travail!

De son côté, Félibien, qui apporte les conclusions de l'Académie et qui « met de la différence entre le jugement que l'œil fait d'un tableau et celuy que la raison en donne », condamne Rubens. Les corps et les visages, tels qu'il les représente, ne sont pas « agréables et beaux », mais « ordinaires et communs », parce que les traits et les proportions en sont « éloignés des antiques »... « S'il eût copié les statues d'Apollon, de Vénus, ou les Gladiateurs, on ne les auroit pas reconnus, tant sa manière de desseigner estoit différente de ce goust-là ». Les tristes colorations de l'Académie n'ont pas préparé Félibien à la forte harmonie de Rubens : « Dans le coloris, les teintes des carnations paroissent souvent si fortes et si séparées les unes des autres, qu'elles semblent des taches; et les reflais des lumières rendent les corps comme diaphanes et transparens ». Ces critiques sont, pour la plupart, empruntées à un ouvrage de Bellori paru dès 1672. Mais en 1685, les paroles de Félibien n'avaient plus l'autorité incontestée qu'elles auraient eue en 1670. « Les choses, depuis quelque temps, avait dit en 1681 de Piles, se sont tournées d'une manière qu'il n'est besoin d'aucun ménagement pour exposer la vérité ». Maintenant, on peut parler de Rubens avec admiration, le comparer aux plus grands, sans paraître à tous mauvais plaisant ou mauvais juge. Et lorsque quelques années plus tard, en 1699, de Piles entrera à l'Académie, ce sera en triomphateur : ses conférences seront écoutées, relues; on l'applaudira lorsqu'il déclarera que *toutes les écoles d'Europe*

peuvent être utilisées par l'enseignement de l'Académie. Qu'on juge par là du chemin parcouru depuis 1670, alors qu'une seule autorité, un seul modèle, était reconnu, celui de la Rome antique et de la Rome moderne, alors que Venise était exclue, Anvers honni, Amsterdam ignoré.

*
* *

Les circonstances historiques contribuaient encore à la faveur croissante de la peinture flamande. Depuis la guerre de Dévolution, jusqu'à la fin du siècle, nos armées occupent les Pays-Bas espagnols d'une façon presque continue. Or, églises et couvents sont décorés de Rubens ou de Van Dyck, et à la tête de nos troupes il y a parfois des généraux amateurs de peinture. Comme leurs ancêtres au temps des guerres d'Italie, ils reviennent avec des connaissances et des admirations nouvelles. Souvent même ils rapportent des chefs-d'œuvre pour leurs galeries. Condé, qui, avant 1660, a déjà séjourné en Flandre où il s'est fait peindre à plusieurs reprises, occupe ses loisirs, durant l'inactive campagne de Hollande, à enrichir ses collections. Luxembourg achète pour le compte du prince. Et, même, Condé ramènera avec lui des Flamands et des Hollandais qui peindront les vues de son Chantilly. Le duc de Richelieu, qui a dû vendre sa collection de Poussin au roi, refait, sur les conseils de de Piles, son cabinet avec des Rubens : « Vous avez sçu profiter, Monseigneur, lui écrit de Piles, des rapides conquestes de notre invincible monarque ; et la Flandre et les autres provinces ont laissé partir ce qu'elles ont craint de ne pouvoir conserver dans le désordre d'une guerre qu'elles avaient à soutenir contre un ennemi si redoutable... » Le duc de Richelieu acquiert ainsi de magnifiques Rubens achetés à Anvers, à Gand, à Bruxelles. Ils sont à peu près tous aujourd'hui à la Pinacothèque de Munich.

Les toiles qu'on ne peut acheter, on les fait copier. Tous les amateurs qui ont voyagé dans le Nord et en Angleterre, Hauterive, Liancourt, etc., reviennent fervents admirateurs de Rubens. Brienne regrette que Poussin ne se soit pas mis à l'école de Van Dyck. Les curieux commencent à dédaigner

les peintures de l'école bolonaise et achètent des « magots » de Téniers, des fleurs de Zeghers ou même des intérieurs de petits Hollandais. En 1670, la collection Jabach tout entière est entrée dans les galeries du roi. En 1684, le roi envoie Blanchard dans les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies pour acquérir les plus belles œuvres. La collection Crozat, si riche en œuvres flamandes, se forme. L'Académie a beau gronder contre ces amateurs, qui s'affranchissent des théories académiques : l'influence de ces galeries, garnies de peintures flamandes, transforme le goût public, éclaire les vocations des coloristes; c'est là que s'instruiront beaucoup de peintres du XVIIIe siècle, bien plus que dans les ateliers de l'Académie. Et ces toiles flamandes ne sont plus les tableaux modestes, qui, au commencement du siècle, avaient peine à se vendre à la foire Saint-Germain; ce sont des chefs-d'œuvre, placés par l'admiration publique à côté des plus belles peintures italiennes, et dont la vue suffit pour dénoncer aux yeux des connaisseurs les lacunes de l'enseignement académique.

De plus, l'institution académique elle-même subit à ce moment une éclipse. En 1683, meurt Colbert. Louvois, son successeur à la surintendance des bâtiments et au protectorat de l'Académie, aime Mignard comme Colbert avait aimé Le Brun. « L'éclat des grands emplois » allait donc être partagé. Le Brun se sent atteint par la mort du ministre au point d'offrir à ses collègues sa démission de Recteur. Elle n'est point acceptée: mais le déclin de son Académie s'accuse aussi : Louvois limite le nombre des entrées au nombre des décès et l'assemblée, qui continuait à faire des recrues dans la maîtrise, ne peut plus s'accroître; Louvois néglige d'assister comme faisait Colbert aux solennités académiques, ce qui leur enlève beaucoup de leur prestige. Bientôt même il se désintéresse complètement de l'Académie et se fait remplacer par Villacerf. Puis Le Brun meurt en 1690, et Mignard, l'ennemi acharné de l'Académie, lui est imposé comme directeur. La détresse du trésor entraîne la suppression de la rente annuelle. Louvois a survécu à Colbert, Mignard à Le Brun, de Piles à Félibien, tous les ennemis de l'institution ou de l'esprit académiques aux fondateurs de cette institution et aux repré-

sentants de cet esprit. Nos peintres ont cessé de suivre les doctrines académiques. Charles de la Fosse, l'élève chéri de Le Brun, est un ami particulier de de Piles : « Il estoit, dit son biographe de l'Académie, très prévenu en faveur de Rubens et de Van Dyck, trouvant que ces deux peintres avoient surpassé les Vénitiens dans certaines parties de la couleur ». Jouvenet ne craint pas les types d'humanité énergiques ou même vulgaires ; il ne dédaigne pas d'aller à Dieppe copier sur le vif les poissons de sa *Pêche miraculeuse*. Dans ses scènes de tragédies, Coypel remplace, par de riches brocarts et de fastueuses tentures à la mode flamande ou vénitienne, les nudités héroïques de l'Académie ou les draperies « abstraites et générales » dont parle Perrault ; il sait animer ses chairs avec des taches franches de vermillon, en peintre qui a étudié Rubens ; il s'efforce de concilier le naturalisme coloré d'Anvers avec le dessin physionomique et sculptural de l'Académie. D'autres, comme de Troy le père, abandonnent la peinture d'histoire pour le simple portrait : « L'imitation juste de la nature, dit le chevalier de Valory, soit dans les parties du dessin, soit dans la vérité du ton local, étoit son talent particulier... L'exactitude qu'exige le genre qu'il choisissoit lui fit faire les études les plus sérieuses sur la chair, les mains et les têtes, ainsi que sur les linges et les étoffes. »

Voilà à quelles désertions aboutissait l'enseignement académique. Et voici pis encore. A ce moment s'illustraient trois des plus beaux peintres de notre école ; trois peintres qui ne doivent rien à Le Brun et qui ne connaissent pas l'Italie ; trois peintres qui doivent tout à l'École flamande : le portraitiste Largillière, qui a trente-quatre ans, le portraitiste H. Rigaud, qui en a trente et un, et Desportes, peintre d'animaux et de natures mortes, qui n'en a pas encore trente.

*
* *

Largillière ne doit rien à l'Académie. De bonne heure, il s'instruit à Anvers où, peu de temps après sa naissance, son père s'est installé ; puis il va travailler en Angleterre auprès de Lely, le successeur de Van Dyck, et quand, après 1680, il rentre en France, il n'est plus un élève, mais un maître. Or,

Largillière ne perdra jamais le souvenir de l'École flamande. Oudry, son élève, nous a conservé le meilleur des conseils qu'il en a reçus : « M. de Largillière m'a dit une infinité de fois que c'étoit à l'École des Flandres, où il avoit été élevé, qu'il étoit particulièrement redevable de ces belles maximes, dont il savoit faire un si heureux usage ; il m'a souvent témoigné le regret qu'il avoit du peu de cas qu'il voyoit faire à la nôtre des secours abondants qu'elle pourroit en tirer... ; il alloit jusqu'à prétendre que, dans la partie du dessin où l'école flamande est si foible, elle agissoit souvent sur de meilleurs principes que la nôtre. » C'est que bien dessiner, pour Largillière, n'est pas donner les proportions « régulières » aux lignes du modèle, mais trouver les traits exacts et typiques « suivant l'usage de messieurs les Flamands ».

Il veut qu'on habitue l'élève à dessiner et peindre toutes choses d'après le naturel, ainsi que l'on fait en Flandre, paysages, animaux, fruits, fleurs. Il montre fort justement que copier la nature est aussi le meilleur moyen d'être bon coloriste, les effets naturels étant les seuls que nous trouvions harmonieux. La coloration « par estime » est toujours fausse, car on ne saurait inventer « ces couleurs fuyantes, si douces, si agréables, si participantes de l'air... ; les effets justes et qui sont si piquants ne dépendent point de l'imagination : il faut les voir, et encore avec un œil bien exercé, pour les rendre dans toute leur vérité ».

Largillière tient des Flamands cette maxime qu'il faut d'abord faire vivre la chair ; c'est d'eux qu'il a appris que la chair ne se peint pas comme les autres substances, qu'elle est, non seulement colorée, mais vivante, c'est-à-dire mouvante, élastique, chaude, lumineuse, et que, pour traduire toutes ces sensations, il faut une matière rare et fine, capable de rendre le sang vermillon, les blancheurs mates de la graisse, les transparences bleutées sous la peau, tantôt fine et sèche qui brille, ou bien épaisse et moite qui semble boire la chaleur et la lumière.. Aussi un portrait de Largillière a-t-il d'abord la vie physique, malgré le contraste paradoxal des figures jeunes sous la perruque poudrée. Flamande aussi, cette touche toujours exacte et caractéristique, qui rend la dureté d'un cartilage ou la mollesse d'une paupière, plisse la lèvre, ride

le front, et, dans les tics du visage, révèle la physionomie morale.

C'est encore chez les Flamands que Largillière a pris le goût des vêtements appropriés aux figures, des plis qui traduisent les habitudes du geste, des objets familiers qui sont comme autant de témoins de l'intimité. Et surtout, c'est bien en copiant la nature, suivant le précepte flamand, qu'il a emprunté au ciel le gris de ses nuages, aux forêts l'or de leurs automnes, à la nature les harmonies sans fadeur qu'elle seule peut apprendre à un œil attentif, amoureux. Aussi l'art de Largillière a-t-il la séduction du monde réel dont il est le portrait, de cette société coquette, pimpante, où l'hermine du magistrat est aussi caressante que la fourrure d'une jolie marquise. En appliquant à la peinture de ce monde élégant les procédés d'une école qui ne méprisait dans la nature aucune vulgarité, Largillière, comme Van Dyck, a prouvé que le franc naturalisme sait traduire les vraies élégances. Regardez une lourde et robuste nudité de Rubens qui tord sa chair frémissante, et voyez chez Largillière cette main gracieusement potelée qui, sur le satin argenté d'une jupe, remue doucement des doigts grassouillets terminés par des griffes roses; chez le peintre de la vie physique et chez le portraitiste mondain, la technique est la même.

Si Hyacinthe Rigaud n'a pas appris à peindre dans le pays flamand, au moins s'est-il instruit loin de l'Académie, à Montpellier, chez deux peintres médiocres, mais dont un l'éleva dans l'admiration de Van Dyck, dont l'autre possédait une magnifique collection. Un an après son arrivée à Paris, grâce à la science déjà acquise, le jeune artiste obtint à l'Académie le premier prix de peinture. C'était l'assurance d'un séjour en Italie. « L'illustre M. Le Brun, dit une biographie, probablement écrite par Rigaud lui-même, ayant vu plusieurs portraits de la main de ce jeune peintre et les trouvant d'une force au-dessus de son âge, lui conseilla de s'y appliquer entièrement. » Rigaud renonce à l'Italie. « Dès qu'il fut bien déterminé à se renfermer dans ce talent (du portrait), il se mit à l'étudier encore plus particulièrement qu'il n'avoit fait jusqu'alors, et, avec un zèle tout nouveau. Van Dyck fut pen-

dant quelque temps son guide unique. Il le copioit sans relâche »; en ces copies « l'on reconnoit toute l'intelligence et même tout le feu et le beau faire du grand maître dont il cherchoit à se pénétrer ». Des anecdotes, vraies ou fausses, peu importe, mais à coup sûr significatives, veulent même que certain de ses portraits ait été pris pour un Van Dyck par les connaisseurs. En même temps Rigaud devient l'ami intime de Largillière, et, sans doute, partage sa piété fervente, à l'égard de « cette mère nourrice qu'il n'a jamais cessé d'aimer tendrement » : l'école d'Anvers.

Les mérites de Rigaud sont précisément de ceux que l'Académie ne connaît pas, les seuls qu'enseigne la tradition flamande : justesse du coup d'œil, dextérité de la main. Rien n'est plus vrai que la peinture de Rigaud. Sous les nuages frisottants de la perruque, les têtes sont merveilleusement particulières, d'un réalisme énergique, d'une laideur parfois brutale. Moins gras que ceux de Largillière, ses hommes sont plus osseux, plus sanguins. Malgré la majesté du port de tête et la pose de gala, rien n'est caché de la vie physique, ni la vulgarité d'un mufle bestial, ni la décrépitude d'une chair vieillie. Le regard du peintre détaille franchement le modèle; même devant le visage royal, il sait voir la fatigue de l'épiderme détendu, les bajoues pesantes, la couperose, les paupières lourdes, flétries, le menton bleui par la barbe drue.

Ce n'est point l'Académie qui lui eût enseigné cette précision visuelle; ce n'est pas non plus de Le Brun qu'il eût appris cette sûreté infaillible avec laquelle sa brosse va, vient, glisse ou appuie, frotte ou empâte. Mais, comme les Flamands, il a pensé qu'un peintre ne traduit bien un caractère que par les formes et les couleurs matérielles; qu'on n'exprime le faste d'un roi que si l'on sait rendre avec perfection les grandes tentures agitées par le vent, les cassures du velours, le scintillement du brocart et la blancheur de l'hermine. Malgré l'Académie, il a senti que, même pour traduire une physionomie morale, la sculpture dorée d'un bras de fauteuil, une dentelle d'Alençon, le maroquin d'une reliure comptent beaucoup plus que les proportions de l'antique ou l'analyse psychologique. L'exemple de Van Dyck et l'imitation scrupuleuse de la vie ont fait de Rigaud un praticien habile, un coloriste

exact, harmonieux et fort, un vrai continuateur de la tradition flamande.

A la même époque, Desportes ne craint pas d'abaisser l'art jusqu'au règne animal et même végétal ; la pure habileté technique devient encore plus caractéristique de sa peinture. Il a commencé par des portraits, d'ailleurs fort bien exécutés ; mais bien vite il s'est aperçu que les accessoires, pourvu qu'ils soient bien rendus, suffisent à faire un beau tableau. Pour qui s'intéresse aux jeux de la lumière et de la couleur, c'est un sujet suffisant que le duvet lisse d'une bécasse morte, et les plumes hérissées du col ballant ; il peut y avoir plus de fougue et de force dans une simple poissonnerie que dans les batailles d'Alexandre, plus de richesse de coloris dans une pêche, rose et verte sous la poussière de son duvet, que dans les draperies royales de la famille de Darius. Avec un chou dans lequel scintille le cristal d'une goutte de rosée, dans le corail entr'ouvert d'une grenade éclatée, dans une grappe de raisins où les rayons viennent s'éteindre ou se refléter, dans une gerbe de céleri, dans la plus humble des herbes, Desportes découvre un savoureux régal de couleur. Il observe et exprime avec autant de sympathie et de bonheur les poses habituelles du chien en arrêt sur ses pattes tendues, pelage rugueux, museau humide, babines molles, regard mouillé et suppliant vers le maître. Comme il consultait toujours la nature, dit son fils, « il diversifioit sa touche juste et spirituelle selon le caractère distinctif des objets qu'il représentoit ».

Desportes a repris la tradition des animaliers flamands ; sans doute, ses chiens sont des chiens de race ; on les reconnaît du chenil royal ; mais Desportes se serait-il tant intéressé à l'humble vie des animaux et des plantes, si son maître, Nicaise Bernaert, élève de Snyders, ne lui avait de bonne heure montré tout ce qu'elle contient de beauté ? Si tout d'abord il n'avait été à l'école de ces vieux Anversois, employés — mais non élevés — dans l'atelier de Le Brun, aurait-il pris ces habitudes de plein-air, d'études en campagne qui, longtemps après, étonnaient encore son biographe ?

***

Et si l'on suit, au XVIIIe siècle, la descendance flamande, combien ne faudrait-il pas citer de noms, depuis Watteau de Valenciennes, — grandi au milieu des Van Dyck, des Rubens, des Martin de Vos, admirateur des Flamands et des Vénitiens de la collection Crozat, copiste enthousiaste des Rubens du Luxembourg, — jusqu'à Chardin « peintre d'animaux, de fruits, et depuis de figures », dont Largillière, dit-on, prit les tableaux pour d'authentiques peintures flamandes, et qui se refusait à imaginer une scène d'histoire, mais admirait passionnément le paysage d'une table de cuisine? C'est fini de l'académisme. Sans doute, la grande peinture héroïque n'est pas morte. Mais les classiques en retard se lamentent sur les transformations de la mode qui les quitte, et ce sont les mêmes amateurs qui se disputent les Paters et les Chardins, vendent comme tristes et encombrantes les peintures italiennes et mettent « vingt petits Flamands à la place qu'occupait un grand vilain Guide ou un Raphaël. »

Rien ne saurait montrer plus évidemment la descendance flamande de notre art du XVIIIe siècle que la salle Lacaze du Louvre. Cette collection était encore plus instructive avant qu'on en eût distrait les Téniers et les Brouwers. Philippe de Champagne y voisine avec Rigaud et Largillière ; Watteau y voisinait naguère avec Téniers. C'est bien le même goût qui avait rassemblé ces œuvres diverses. Dans toutes, même art, même métier vigoureux et sûr, sans affectation de pensée ni aspiration philosophique. Une même vie anime cet échevin raide, austère, de Champagne, et ce prélat majestueux, ce magistrat coquet de Largillière ou de Rigaud. Dans les deux écoles, un goût identique pour les joies visuelles, une même sympathie pour le monde matériel et lumineux, un même besoin de jouer avec les apparences colorées, de concilier les grâces de la fantaisie et la solidité des choses ; partout l'habileté de la brosse, le tour de main alerte, l'aisance qui trousse aussi élégamment un « magot » grimaçant de Téniers qu'un « muguet » svelte et cambré de Watteau, — ce Téniers de la Régence. L'art des Flandres s'est francisé, éduqué, policé ;

moins naïf, moins dru qu'autrefois, c'est maintenant un paysan parvenu, affiné, roué.

Ce fut pour notre peinture un temps de libre joie ; l'Académie relâchait sa surveillance ; on prit goût à la couleur ; les sages, comme les fous, s'en donnèrent ; les sérieux, comme Chardin, en usèrent avec une satisfaction tranquille ; les folâtres, comme Fragonard, ne surent pas garder de mesure. Mais la récréation finit brusquement : David apparut. Arrachant brutalement leur palette à tous ces coloristes, il enferma les élèves en des cellules décorées de plâtres antiques, avec les tables de la loi académique et le modèle nu sur la planche. En même temps les idéologues restauraient les systèmes esthétiques... Et l'académisme renaît. Il réussit à rétablir, puis à défendre la pureté de sa doctrine contre toute concession à l'harmonie, à la vérité des couleurs... Seulement, c'est en dehors de son enseignement que, désormais, se formeront les meilleurs de nos peintres. Et, après David et Ingres, la récréation reprendra, plus émancipée, plus fougueuse, — une vraie révolte que nos « Académiques » déplorent aujourd'hui comme ils la déploraient autrefois. Contre eux et malgré eux se sont formés les grands romantiques, les paysagistes de 1830, les naturalistes de 1860, les impressionnistes d'aujourd'hui. C'est malgré la loi académique que nos artistes ont peu à peu conquis la peinture à la vraie lumière, qu'ils ont enrichi et assoupli leur technique jusqu'à exprimer, sans trop l'appauvrir, la splendeur vigoureuse et nuancée du monde des apparences. Mais avec tout son éclat, cet art nouveau est-il sûr de la victoire ? Né d'une religieuse union de nos purs instincts avec la réalité physique, il a contre lui toute une hérédité de discipline intellectuelle, le respect traditionnel de la logique, la nuance de cette main-mise éternelle de la raison française sur tous les instincts, sentiments, gestes et métiers de notre humanité.

LOUIS HOURTICQ

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LES ACCORDS ANGLO-FRANÇAIS[1]

II

Le vrai mérite de la Convention concernant Terre-Neuve et l'Afrique et de la Déclaration concernant l'Égypte et le Maroc est d'avoir choisi dans l'Afrique occidentale tous les avantages que l'Angleterre doit nous concéder en échange de nos sacrifices ailleurs. La Déclaration ne nous donne que des espérances, des possibilités dont la réalisation dépendra de nos efforts et de notre sagesse; ces promesses nous sont faites par l'Angleterre sur un territoire qui ne lui appartient pas, où cependant elle pouvait entraver notre pénétration : le Maroc. La Convention nous livre, au contraire, des territoires anglais sur la côte Atlantique de notre Afrique soudanaise ou dans la région saharienne entre Niger et Tchad. Disons tout de suite que nos acquisitions présentes sont médiocres en étendue et, sauf une seule, médiocres en valeur actuelle. Elles ont leur importance néanmoins et peuvent acquérir entre nos mains une utilité commerciale et militaire que nous mesurerons mieux à l'expérience.

C'est d'abord dans la vallée de la Gambie. On sait que la colonie anglaise entre Bathurst sur la mer et Yarboutenda à l'intérieur s'enfonce comme un long coin très étroit jusqu'à

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

trois ou quatre cents kilomètres de la côte, entre nos possessions du Sénégal et de la Casamance. De Bathurst à Yarboutenda la navigation est possible. Les Anglais avaient acquis, avec la possession de toute la basse vallée du fleuve, le monopole de cette navigation. L'article V de la Convention nous ouvre l'accès du haut fleuve par la cession de Yarboutenda. La Dépêche aux Ambassadeurs donne un bon commentaire de cette clause :

La rivière de la Gambie constitue une sorte d'anomalie heureuse dans le régime hydrographique de l'Afrique occidentale. Alors, en effet, que la plupart des cours d'eau y sont presque impraticables une partie de l'année, la Gambie peut, jusqu'à une distance de plus de trois cents kilomètres à vol d'oiseau, porter des bateaux de mer. C'est, dans cette région, l'une des principales voies de pénétration fluviale ; nous en étions exclus jusqu'à présent.

Le fleuve nous est ouvert aujourd'hui : le territoire anglais s'arrêtera désormais au-dessous de Yarboutenda ; nous acquérons ainsi environ vingt kilomètres du cours de la rivière dans la partie représentée comme accessible en tout temps aux bâtiments de haute mer. Mais, afin de nous mettre à l'abri de toute surprise dans ces régions encore insuffisamment pratiquées, il a été entendu que, dans le cas où la Gambie ne serait pas utilisable jusque-là pour la navigation maritime, un accès nous serait donné sur un point du fleuve accessible aux bâtiments de haute mer. D'ailleurs, nous nous sommes assuré sur la Gambie la jouissance du régime prévu par l'Acte général de Berlin et par la Convention franco-anglaise du 14 juin 1898 pour garantir sur le Niger la liberté de la navigation.

Un peu plus au sud, sur cette même côte de l'Atlantique, l'article VI de la Convention nous cède l'archipel minuscule des îles de Los, en face de Konakry. On sait que nous avons installé à Konakry la capitale et le grand port de notre Guinée française et l'on sait les notables progrès que notre commerce a fait en ces régions ; nous sommes en droit d'augurer des bénéfices bien plus grands encore le jour où toute cette Afrique soudanaise, plantée de coton, remplacera pour les tisseurs d'Europe les arrivages que l'Amérique déjà nous mesure, que bientôt elle nous refusera. Au bout d'une pointe, sur un îlot, Konakry ne pouvait devenir un port commode que moyennant de gros travaux. Or, juste en face, à quelques kilomètres, le groupe des îles de Los est disposé par

la nature en forme de rade mi-circulaire, où toutes les facilités pour la défense et l'exploitation sont réunies. Entre les mains des Anglais, cet archipel minuscule était peut-être sans valeur; pour nous, il a son prix.

Dans les négociations franco-anglaises des vingt dernières années, l'Angleterre refusait toute discussion au sujet de ces îles. Il semble qu'elle ait longtemps espéré que nos efforts sur la côte voisine et dans l'hinterland de Konakry ne se soutiendraient pas ou avorteraient et que leur archipel côtier reprendrait son rôle commercial d'autrefois. Il semble aussi qu'au temps des « coups d'épingle », Londres ait calculé que, de ce point, l'on nous porterait les blessures les plus cuisantes, station de contrebande en temps de paix, relâche de torpilleurs en temps de guerre. La Dépêche aux Ambassadeurs explique :

Cet état de choses ne pouvait durer sans dommages pour nous. Konakry est déjà l'un des ports les plus fréquentés de la côte occidentale d'Afrique; mais la voie ferrée actuellement en construction en fera le débouché de la vallée supérieure du Niger ainsi que des riches régions avoisinantes. Les îles de Los sont, par leur situation même, le complément indispensable de notre nouveau port. Ce groupe borde, en effet, sur une longueur de plusieurs kilomètres et juste en face de Konakry, le chenal d'accès qu'il domine et auquel il forme comme une sorte de digue et de brise-lames naturel. C'est l'emplacement nécessaire des signaux d'éclairage et de balisage destinés à compléter ceux du port lui-même. L'amirauté anglaise restait maîtresse d'y créer, en eau profonde, une station navale : les hauteurs qui s'élèvent sur les deux îles principales tiennent sous leur commandement la côte basse et marécageuse de Konakry.

Enfin l'article VIII de la Convention rectifie entre Niger et Tchad la frontière franco-anglaise, et la Dépêche aux Ambassadeurs s'efforce de nous prouver que, sur ce point encore, le gain de territoire est grand, le bénéfice appréciable. Nous obtenons une route entre nos établissements du Niger et nos postes sahariens du Damergou et du Tchad :

Une partie importante de l'arrangement qui vient d'être signé est consacrée aux régions entre le Niger et le Tchad. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que du remaniement, ou mieux d'une transformation à notre très grand avantage, de l'ensemble de la frontière déterminée

par la Convention du 14 juin 1898. Une déclaration signée à Londres le 5 août 1890 donnait pour frontière une ligne de Say sur le Niger à Barroua sur le lac Tchad, tracée de façon à laisser à la Compagnie anglaise du Niger, « tout ce qui appartenait équitablement au royaume de Sokoto. » C'est ainsi que fut tracé autour de Sokoto l'arc de cercle de 100 milles de rayon dont il a été si souvent parlé depuis. On n'avait alors sur les régions où passait la nouvelle frontière que des notions assez vagues. Le chemin connu et pratiqué passait par Sokoto et Kano, c'est-à-dire par des territoires dévolus depuis 1890 à l'Angleterre.

Mais lorsqu'une fois la Convention signée, le 14 juin 1898, nous envoyâmes un détachement occuper Zinder, le passage au nord de la nouvelle frontière, et notamment au-dessus de l'arc de cercle tracé autour de Sokoto, présenta des difficultés presque insurmontables. Il fallait traverser une région désertique et, au fur et à mesure de l'avancement de la colonne, creuser des puits qui se tarissaient presque immédiatement. Force nous fut d'emprunter les territoires anglais pour les convois destinés au ravitaillement de Zinder. Mais l'autorisation était absolument précaire... Les mécomptes ne furent pas moindres pour la partie de la frontière de 1898 qui s'étendait entre Zinder et le Tchad. Là encore, la limite se tenait dans des régions désertiques impraticables.

Or, il est trop évident que par le Niger seulement nous pouvons relier nos postes du Tchad et du Damergou au reste de notre empire africain. Quelque jour, assurément, une route terrestre unira Zinder à l'Algérie à travers le Sahara, et une route fluviale unira le Tchad au Gabon à travers le Congo français. Mais ce ne seront jamais que routes lointaines, difficiles, sans utilité commerciale, sans commodités militaires. Il faut que nos convois et caravanes circulent aisément entre Tchad et Niger. Ici, la Dépêche a raison :

Le désert séparait donc nos possessions du Soudan de celles du Tchad : l'homogénéité de notre empire africain, depuis si longtemps poursuivie, n'était pas obtenue. En équité, on nous devait une route, et nous l'avons obtenue : une voie s'ouvre à nous, désormais, sans solution de continuité du Niger à Zinder et de Zinder au Tchad. Cette route, nous la connaissons; nos convois, nos missions l'ont parcourue; ils y ont trouvé de l'eau et les autres ressources requises pour assurer des communications régulières. De plus, sur les eaux du lac Tchad, notre navigation en eau libre est désormais assurée. La délimitation nouvelle comporte pour nous de notables agrandissements de territoire. La valeur économique de ces acquisitions

est encore incertaine; mais il est entendu qu'on tiendra compte, pour le tracé définitif de la frontière, des États indigènes existants, et que, au-dessous de Zinder, la limite pourra, s'il est nécessaire, se déplacer à cet effet vers le sud.

Cette vue des choses est fort encourageante pour la mise en exploitation de nos « terres légères » et pour l'établissement de notre police entre Tchad et Niger. Mais cet optimisme est-il entièrement justifié? Les lecteurs de la *Revue* ont encore présentes à l'esprit les admirables descriptions du lieutenant-colonel Péroz[1] et ses explications sur l'avancée constante du désert en ces confins de l'Adar et du Sokoto. Il faut bien noter que la route décrite par le colonel Péroz, la route Say-Matankari-Dangarki, coupait déjà les territoires que l'Angleterre nous concède aujourd'hui : le colonel Péroz ne contournait pas, mais traversait le fameux arc de cercle du Sokoto anglais. Il est certain que ses vues de lieux, en 1900-1901, ne concordaient pas avec les espoirs actuels du Ministre. Depuis lors, le désert continuant sa marche n'a pas dû rendre plus commode la route que nous acquérons aujourd'hui; dans quelques années, n'aurons-nous pas ici les mêmes difficultés qu'au nord de l'ancienne frontière? ne nous faudra-t-il pas, comme dit la Dépêche aux Ambassadeurs, « traverser une région désertique et, au fur et à mesure de l'avancement de la colonne, creuser des puits qui se tariront presque immédiatement »?

Pour cette route terrestre qu' « en équité l'on nous doit, si en droit rien n'y oblige » (comme dit encore la Dépêche), il est peut-être regrettable que nous n'ayons pas stipulé les mêmes réserves que pour la route fluviale de la Gambie. « Afin de nous mettre à l'abri d'une de ces surprises trop fréquentes en ces régions », il eût fallu réserver nos droits à une route vraiment praticable. Sur la Gambie, on nous permettra de descendre notre frontière jusqu'au point où les bateaux de mer peuvent remonter. Entre Niger et Tchad, il eût fallu ne fixer la frontière définitive qu'après la reconnaissance minutieuse du pays et la découverte d'une ligne de puits constants, abondants et rapprochés, surtout dans la

1. Voir la *Revue* du 15 avril 1904.

partie désertique de l'Adar et du Sokoto. Il est vrai que la Convention même prévoit — si les deux gouvernements restent animés des mêmes dispositions équitables — un règlement définitif qui tiendra compte des intérêts et nécessités des deux contractants :

Il est convenu que, lorsque les Commissaires des deux Gouvernements seront revenus et pourront être consultés, les deux Gouvernements prendront en considération toute modification à la ligne-frontière ci-dessus qui semblerait désirable pour déterminer la ligne de démarcation avec plus de précision.

Il est en outre entendu que, sur le Tchad, la limite sera, s'il est besoin, modifiée de façon à assurer à la France une communication en eau libre en toute saison entre ses possessions du nord-ouest et du sud-est du Lac, et une partie de la superficie des eaux libres du Lac, au moins proportionnelle à celle qui lui était attribuée par la carte formant l'annexe n° 2 de la Convention du 14 juin 1898.

Il n'eût fallu en somme, — ou il ne faudra, — que stipuler expressément pour toute la frontière entre Niger et Tchad ce que l'on a stipulé pour ces rives du Tchad : « assurer à la France une communication avec eau *douce* en toute saison entre les possessions » du fleuve et du lac. Sauf ce léger oubli, il faut reconnaître ici encore l'utilité, sinon la grandeur, des concessions qui nous sont faites.

*
* *

Ce sont là concessions actuelles, réelles, « sonnantes », que nous mettrons en poche dès que nous aurons au bas de cette Convention le visa de deux Parlements. Mais le plus grand de nos bénéfices n'est pas là : c'est dans la Déclaration concernant l'Égypte et le Maroc qu'il nous faut le chercher. L'article II de cette Déclaration stipule :

Le Gouvernement de la République Française déclare qu'il n'a pas l'intention de changer l'état politique du Maroc. De son côté, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique reconnaît qu'il appartient à la France, notamment comme Puissance limitrophe du Maroc sur une vaste étendue, de veiller à la tranquillité dans ce pays et de lui prêter son assistance pour toutes les réformes administratives, économiques, financières et militaires, dont il a besoin. Il déclare qu'il n'entravera pas l'action de la France à cet effet, sous réserve que

cette action laissera intacts les droits dont, en vertu des Traités, Conventions et usages, la Grande-Bretagne jouit au Maroc.

La Dépêche aux Ambassadeurs dit avec raison :

La partie capitale de l'arrangement qui vient d'être conclu est relative au Maroc. De toutes les questions où sont engagés les intérêts de la France, aucune, en effet, n'a une importance comparable à la question marocaine ; il est évident que, de sa solution, dépendaient la solidité et le développement de notre empire africain et l'avenir même de notre situation dans la Méditerranée.

Le Maroc a une population de beaucoup supérieure à celles de l'Algérie et de la Tunisie réunies, par conséquent une main-d'œuvre plus abondante ; il possède en quantité ce que n'ont ni la Tunisie ni l'Algérie : l'eau toujours. Placé sous notre influence, c'est notre empire du nord de l'Afrique fortifié ; soumis à une influence étrangère, c'est, pour le même empire, la menace permanente et la paralysie. Or, l'heure était venue de savoir qui aurait au Maroc l'influence prépondérante. L'état actuel de choses n'y peut, en effet, durer qu'à la condition d'être soutenu et amélioré. Il incombait à notre diplomatie de faciliter à la France cette tâche que la nature et le voisinage lui attribuent : c'est à quoi elle s'est appliquée avec persévérance, mettant à profit toutes les circonstances favorables.

Depuis plus de cinq ans, en effet, notre diplomatie essaie de toutes les circonstances favorables pour amener l'Angleterre à cet accord marocain. Dès son arrivée au ministère, M. Delcassé avait fait entendre à Londres qu'il abandonnerait volontiers les tracasseries égyptiennes si Londres renonçait à toute prétention sur le Maroc. Durant la crise de Fachoda comme durant la crise sud-africaine, jamais le Ministre n'abandonna cette politique, que notre ambassadeur vient de faire aboutir ; le nom de M. Paul Cambon était déjà lié à nos débuts à Tunis ; le voici attaché à nos vrais débuts au Maroc. La Dépêche continue :

En obtenant de l'Angleterre, dont on connaît la forte situation aux portes mêmes du Maroc, la déclaration qu'il appartient à la France de veiller à la tranquillité de ce pays et de lui prêter son assistance pour toutes les réformes administratives, économiques, financières et militaires dont il a besoin, ainsi que l'engagement de ne pas entraver son action à cet effet, nous avons obtenu un résultat dont il est superflu de faire ressortir la valeur.

C'est à nous maintenant, en nous gardant de tout entraînement, en tenant compte des expériences faites ailleurs, en nous montrant

les meilleurs amis du Maroc parce que les plus intéressés à sa prospérité, de poursuivre avec méthode, avec esprit de suite, sans efforts et sans sacrifices inutiles, l'achèvement de notre œuvre civilisatrice qui fortifiera la puissance française sans léser les droits acquis de personne et qui finalement sera un bénéfice pour tout le monde.

On ne saurait mieux dire. La question marocaine doit être en effet le nœud vital de notre politique, si, revenant à la Méditerranée, nous comprenons enfin que là sont nos grands intérêts, notre avenir en même temps que notre sécurité. Et la question marocaine sera résolue du jour où nous ne léserons les droits ni les intérêts de personne, mais où notre propre bénéfice servira au bénéfice de tout le monde. L'article IV de la Déclaration nous oblige pendant trente ans à maintenir au Maroc la « porte ouverte » :

Les deux gouvernements, également attachés au principe de la liberté commerciale, tant en Égypte qu'au Maroc, déclarent qu'ils ne s'y prêteront à aucune inégalité, pas plus dans l'établissement des droits de douanes ou autres taxes que dans l'établissement des tarifs de transport par chemin de fer. Le commerce de l'une et l'autre nation avec le Maroc et avec l'Égypte jouira du même traitement pour le transit par les possessions françaises et britanniques en Afrique. Un accord entre les deux gouvernements réglera les conditions de ce transit et déterminera les points de pénétration.

Cet engagement réciproque est valable pour une période de trente ans. Faute de dénonciation expresse faite une année au moins à l'avance, cette période sera prolongée de cinq en cinq ans.

Toutefois, le gouvernement de la République Française au Maroc et le gouvernement de Sa Majesté Britannique en Égypte se réservent de veiller à ce que les concessions de routes, chemins de fer, ports, etc., soient données dans des conditions telles que l'autorité de l'État sur ces grandes entreprises d'intérêt général demeure entière.

« Assurer le bénéfice de tout le monde » : on ne saurait trop répéter que telle devrait être la règle, la devise de notre vie française, si nous voulons sauvegarder tous nos intérêts nationaux. La nature et l'histoire ont ainsi disposé de nous que toujours et partout nos intérêts nationaux se confondent avec les intérêts des autres peuples : partout et — quoiqu'en disent nos protectionnistes et distributeurs de primes et *drawbacks* — chez nous-mêmes, la concurrence d'autrui ne saurait nuire qu'à nos intérêts superficiels, apparents ; nos inté-

rêts profonds, durables, vraiment nationaux, nous devraient faire la plus accueillante des nations, car toutes les grosses besognes, que peuvent exécuter les autres peuples, ne serviraient en fin de compte qu'à réserver notre main-d'œuvre à ces travaux d'art, de patience et d'ingéniosité pour lesquels nous sommes nés et qui « paient » au centuple.

J'insisterais encore davantage sur ces formules de la Dépêche, si, vingt fois déjà, je n'avais eu l'occasion d'exposer ces idées mêmes aux lecteurs de la *Revue*. Et j'insisterais pareillement sur la méthode que le Ministre désire imposer à notre pénétration marocaine — « nous garder de tout entraînement, tenir compte des expériences faites ailleurs, nous montrer les meilleurs amis du Maroc, poursuivre avec esprit de suite, *sans efforts ni sacrifices inutiles*, l'achèvement de notre besogne civilisatrice », — si je n'avais encore exposé cette question du Maroc et attiré l'attention du lecteur sur la méthode des Russes en Perse.

Car il en faut toujours revenir à cette expérience d'autrui. L'établissement de l'influence russe en Perse restera longtemps encore un modèle : sans un coup de fusil, sans un meurtre, sans la moindre perte d'hommes, les Russes se sont installés à Téhéran. De tous points, nous avons au Maroc la même tâche à accomplir. Il faut que nous suivions, étape par étape, — banque, route, chemin de fer, — la progression russe. Calculons bien ce qu'il pourrait nous en coûter de recommencer à Fez nos conquêtes de la Kabylie ou cette expédition de Madagascar qui, mieux connue quelque jour, apparaîtra comme l'une des grandes fautes de la troisième République. Calculons bien aussi, par l'exemple de Madagascar, les avantages du régime que nos accords franco-anglais nous font, au reste, — et c'est là un de leurs plus grands bienfaits, — une obligation internationale de maintenir au Maroc : pas d'annexion directe ou déguisée, la tutelle ou, tout au plus, le protectorat, tel qu'il est pratiqué depuis vingt ans pour le bonheur de la Tunisie ; pas de partage, l'intégrité du Maroc ; pas de révolution ni de brusque changement de régime, la réforme administrative, économique, financière, militaire, etc.

A cette condition seulement, le Maroc deviendra pour

nous une source de bénéfices et de puissance. A cette condition aussi, nous pourrons loyalement remplir l'une des clauses de notre accord avec l'Angleterre et — sans que jamais notre prédominance en Afrique puisse être menacée — faire à l'Espagne, dans l'exploitation économique de l'empire chérifien, la part qui lui est due. La Déclaration dit en son article VIII :

Les deux gouvernements, s'inspirant de leurs sentiments sincèrement amicaux pour l'Espagne, prennent en particulière considération les intérêts qu'elle tient de sa position géographique et de ses possessions territoriales sur la côte marocaine de la Méditerranée et au sujet desquels le gouvernement français se concertera avec le gouvernement espagnol.

Communication sera faite au gouvernement de Sa Majesté Britannique de l'accord qui pourra intervenir à ce sujet entre la France et l'Espagne.

Cette clause a été vivement critiquée, et pour la part qu'elle réserve à l'Espagne sur le Maroc et pour le contrôle qu'elle donne à l'Angleterre sur nos relations espagnoles. On ne pouvait pourtant pas faire que, depuis deux cents ans, l'Espagne n'eût à la côte marocaine des présides qu'elle possède, qu'elle occupe et qu'elle a fortifiés. On ne pouvait pas empêcher qu'une entente cordiale nous fût nécessaire avec l'Espagne, non seulement parce que c'est notre voisine et qu'un mauvais voisin (nous ne le savons que trop, hélas!) est le pire des fléaux, mais aussi parce que l'Espagne est ou devrait être l'un de nos meilleurs champs d'affaires : il nous fallait donc ne pas sembler traiter cette affaire du Maroc avec la seule Angleterre, sans tenir compte des droits et désirs de l'Espagne... On ne pouvait pas faire davantage que l'Angleterre ne possédât Gibraltar et qu'elle ne voulût stipuler certaines interdictions touchant les rives du détroit. L'article VII de la Déclaration dit :

Afin d'assurer le libre passage du détroit de Gibraltar, les deux gouvernements conviennent de ne pas laisser élever des fortifications ou des ouvrages stratégiques quelconques sur la partie de la côte marocaine comprise entre Melilla et les hauteurs qui dominent la rive droite du Sebou exclusivement. Toutefois, cette disposition ne s'applique pas aux points actuellement occupés par l'Espagne sur la rive marocaine de la Méditerranée.

Il y a quelque ironie, à coup sûr, de la part des Anglais, — maîtres de Gibraltar, dont chaque année ils augmentent les fortifications et où ils parlent de dépenser quelques centaines de millions encore pour créer un port militaire et un arsenal, — à nous dire que le libre passage du détroit sera assuré du jour où l'on n'élèvera ni fortifications, ni ouvrages stratégiques quelconques sur la côte marocaine. Mais, de notre part, il y aurait eu quelque naïveté à ne pas savoir d'avance que jamais l'Angleterre n'a compris autrement la liberté des détroits (voyez Suez, Aden et Singapoure), et que jamais elle n'accueillerait une négociation sur cette affaire du Maroc sans réserver son monopole actuel : si l'on voulait aboutir, il fallait d'avance se résigner à cette concession. Et cette première concession entraînait la communication au gouvernement britannique de nos futurs accords avec l'Espagne ; les Anglais tiennent à constater de leurs yeux que rien dans notre futur accord espagnol ne peut entraver la liberté du passage, comme ils disent, ce qui veut dire : menacer leur position de Gibraltar.

Il est bien certain que le point est délicat ; cette communication peut devenir dangereuse ; c'est une arme que nous donnons à l'Angleterre, — un moyen d'intriguer à Madrid contre nous, — mais au cas seulement où nous ne serions pas disposés à conclure immédiatement avec les Espagnols et à leur reconnaître les droits et avantages qui leur reviennent. Or, toute notre politique actuelle est orientée vers cet accord franco-espagnol : avant peu, nous aurons sans doute à célébrer, de ce côté encore, l'établissement d'un régime de cordiale et complète intimité. L'Angleterre nous promet, par l'article VIII de la Déclaration, les bons offices de sa diplomatie tant à Madrid qu'à Fez, pour l'exécution des clauses stipulées.

III

Voilà ce que nous cède l'Angleterre et voici ce que nous lui donnons. Nos concessions portent sur Terre-Neuve et l'Égypte.

A Terre-Neuve[1], par l'article Ier de la Convention, « la France renonce aux privilèges établis à son profit par l'article XIII du traité d'Utrecht et confirmés ou modifiés par des dispositions postérieures ». Cet article XIII du traité d'Utrecht, confirmé par le traité de Versailles (1783), nous avait réservé non seulement le monopole de la pêche dans les eaux occidentales de Terre-Neuve, mais encore le monopole des établissements sur la côte occidentale, sur ce Rivage Français, *French Shore*, où seuls nous avions le droit de sécher le poisson, sans pouvoir, d'ailleurs, nous y livrer à aucune autre exploitation permanente ou temporaire. On sait quelles disputes constantes mirent aux prises Français, Anglais et Terreneuviens sur ce *French Shore* :

Malgré les précautions prises, dit la Dépêche aux Ambassadeurs, on peut dire qu'au cours du siècle dernier il ne s'est pas passé d'année où l'exercice de notre privilège n'ait été la cause de réclamations ou d'incidents. La population de Terre-Neuve, qui comptait, à peine, à l'origine, 4 à 5 000 âmes, s'est accrue progressivement jusqu'à 210 000 habitants. Dans le désir de ceux-ci de développer les ressources de leur île, le French Shore leur apparaissait comme fermé à tout progrès ; ils ne pouvaient tirer parti d'une région dans laquelle ils espéraient trouver des mines et des terres favorables à l'agriculture, et que nous-mêmes ne pouvions utiliser. C'est ainsi que grandit un mouvement d'opinion hostile à notre privilège. La pression irrésistible des nécessités de l'existence, sous un climat déshérité, vint ébranler chaque jour davantage les barrières des servitudes anciennes, et, malgré nos réclamations incessantes, les habitants de l'île s'établirent peu à peu sur une partie du littoral convoité.

Le maintien de nos privilèges sur le *French Shore* était une grave atteinte aux intérêts de Terre-Neuve et ce dommage d'autrui était de jour en jour moins compensé par les bénéfices que nous en pouvions retirer nous-mêmes :

Notre résistance à ces envahissements devenait d'autant plus malaisée qu'en même temps que l'île voyait croître sa population et ses besoins, le nombre de nos pêcheurs fréquentant le French Shore diminuait d'année en année. Du chiffre de 10 000 qu'il atteignait dans le milieu du siècle dernier, il descendait à 4 ou 500 à peine pour tomber même, l'année dernière, à 238. En faveur de ces rares

1. Sur cette question de Terre-Neuve, voir la *Revue de Paris* du 1er février 1899, p. 473.

équipages et pour les quelques semaines consacrées par eux chaque année à la pêche dans ces parages, les habitants du pays se voyaient interdire l'accès et la jouissance de près de la moitié du périmètre de l'île.

Il est certain, comme le dit encore la Dépêche, que les stipulations du traité d'Utrecht n'ont plus aucune raison d'être aujourd'hui. En ces temps lointains, le séchage du poisson ne pouvait se faire que sur la côte, et sur la côte la plus proche. On ignorait les moyens que nous avons aujourd'hui pour conserver le poisson quelque temps; en outre, le *French Shore* était alors la grande région de pêche; l'usage de cette côte nous était donc nécessaire; le monopole nous en était d'un grand rapport. Aujourd'hui, le poisson semble avoir changé d'habitudes : ce n'est plus cette côte occidentale qu'il fréquente, mais l'autre façade de Terre-Neuve, les parages orientaux du Grand Banc. Et le séchage du poisson ne nécessite plus de débarquement ni d'installation à la côte terreneuvienne : il se fait soit à bord des navires, soit dans nos îles de Saint-Pierre et Miquelon, soit même, grâce à la rapidité des communications, en France.

Gênés par notre improductif monopole, les Terreneuviens mettaient leur ingéniosité et leur point d'honneur à entraver, dans le reste de leurs eaux, la pêche à la morue qui est notre intérêt principal en ces régions : ils nous la rendaient facilement impossible en refusant de nous vendre l'appât nécessaire, la boëtte. Autre dispute : « Vous avez, nous disaient les Terreneuviens, le droit de pêcher et de préparer du poisson sur le *French Shore*. Mais vous y pêchez aussi et préparez des homards. Or, le homard n'est pas un *poisson*, mais un *crustacé*. » Depuis 1890, Londres et Paris discutaient ce point : avions-nous le droit de *pêcher* ou commettions-nous l'abus de *prendre* des homards au long du *French Shore*?

En 1890, un *modus vivendi* intervint sur la base de l'état de choses existant au 1er juillet 1889. Cet arrangement, essentiellement provisoire et limité d'abord à la campagne de 1890, dut, faute de mieux, être renouvelé depuis lors, parfois à grand'peine. Il aurait suffi d'un refus du Parlement de Terre-Neuve pour susciter d'inextricables complications.

Dans cette situation, la nécessité s'imposait d'une façon pressante de chercher une solution définitive. Nos droits au *French Shore* se composaient de deux éléments : la pêche, c'est-à-dire l'usage des eaux territoriales, et le séchage du poisson, c'est-à-dire l'usage de la côte. Par son caractère exclusif, ce dernier principe était devenu insupportable aux habitants. Nous en consentons l'abandon. Par contre, notre droit de pêche dans les eaux territoriales reste intact.

L'article II de la Convention spécifie nettement le maintien de tous nos droits de pêche au *French Shore*, en égalité complète avec les habitants ou sujets britanniques : le homard et la boëtte ne nous sont plus contestés. Mais, dans l'intérêt de la pêche et de tous les pêcheurs, nous consentons d'avance aux règlements que l'autorité locale jugera nécessaires pour empêcher la destruction des homards ou favoriser le repeuplement : dès maintenant, quelques définitions précises sont posées, qui écarteront les discussions inutiles. Et pour clore sans récriminations cette querelle, l'Angleterre, dont les sujets et ressortissants fondent de grands espoirs sur l'ouverture de ce rivage à leurs exploitations minières, l'Angleterre accepte le principe des indemnités à ceux de nos nationaux que le nouvel état des choses pourrait gêner là-bas :

Outre la pêche proprement dite, dit la Dépêche, nous avions au *French Shore* des intérêts dont il devait être tenu compte, ceux des propriétaires de sécheries et de homarderies qui se trouvent dépossédés par le fait de la mise en exploitation de la côte : l'article III de la Convention assure aux propriétaires de ces établissements, ainsi qu'aux marins employés par eux, une indemnité dont le chiffre sera déterminé par une commission d'officiers de marine français et anglais, avec recours éventuel à un surarbitre.

Sur cette question du *French Shore*, il semble que l'opinion unanime, aussi bien en France qu'en Angleterre et à Terre-Neuve, se soit faite, reconnaissant l'équité et l'utilité de ces diverses clauses. La Dépêche aux Ambassadeurs résume fort bien cette négociation : « On voit que, pour écarter des risques de conflits qui menaçaient de devenir inquiétants, nous ne faisons qu'abandonner des privilèges difficilement défendables et nullement nécessaires, en conservant l'essentiel, c'est-à-dire la pêche dans les eaux territoriales, et en mettant pour l'avenir hors de toute contestation possible un droit précieux,

celui de pêcher librement, ou d'acheter sans entraves, la boëtte sur toute l'étendue du *French Shore*. »

Ce n'est pas à dire que la question de Terre-Neuve soit définitivement réglée, car Terre-Neuve aujourd'hui, en ce qui regarde la pêche, ce n'est plus le *French Shore*, c'est à vrai dire le Grand-Banc. Ici, pour le moment, nous n'avons aucune difficulté, et la Dépêche aux Ambassadeurs note avec raison que cette « pêche sur les Grands Bancs, qui est infiniment plus fructueuse et par suite plus recherchée, sera facilitée par la faculté qui nous est désormais garantie de nous approvisionner de boëtte sur toute l'étendue du *French Shore*. C'est précisément cette pêche au large que le gouvernement a toujours tenu à encourager comme l'une des plus utiles écoles de nos gens de mer et une préparation précieuse à l'entraînement naval. » Mais dans quelle mesure cette pêche nous est-elle à tout jamais garantie? Dans quelle mesure, surtout, nous est-elle vraiment profitable?

Nous dépensons là-bas beaucoup d'argent et de vies humaines pour un très minime bénéfice pécuniaire : sommes-nous bien sûrs que cette pêche au large reste encore aujourd'hui, avec nos marines nouvelles, « une des plus utiles écoles de nos gens de mer et une préparation précieuse à l'entraînement naval »? C'est là, désormais, pour nous la grande question de Terre-Neuve. Elle vaudrait la peine d'être sérieusement considérée. Mais le seul énoncé nous montre que ce n'est plus une question internationale : à nous seuls de calculer et de décider si vraiment nous devons poursuivre à Terre-Neuve les sacrifices d'hommes et d'argent que peut-être ne justifient plus les besoins de notre marine transformée; quelque jour, je tâcherai d'exposer aux lecteurs les éléments de ce problème.

*
* *

Reste le point le plus délicat : l'Égypte.

Le gouvernement de Sa Majesté Britannique déclare qu'il n'a pas l'intention de changer l'état politique de l'Égypte. De son côté, le gouvernement de la République Française déclare qu'il n'entravera pas l'action de l'Angleterre dans ce pays, en demandant qu'un terme

soit fixé à l'occupation britannique, ou de toute autre manière, et qu'il donne son adhésion au projet de décret khédivial qui est annexé au présent Arrangement, et qui contient les garanties jugées nécessaires pour la sauvegarde des intérêts des porteurs de la dette égyptienne, mais à la condition qu'après sa mise en vigueur aucune modification n'y pourra être introduite sans l'assentiment des Puissances signataires de la convention de Londres de 1885.

Il est convenu que la Direction générale des Antiquités en Égypte continuera d'être, comme par le passé, confiée à un savant français.

Les écoles françaises en Égypte continueront à jouir de la même liberté que par le passé.

La Dépêche aux Ambassadeurs expose sans phrases, mais avec des chiffres, les principes qui ont dirigé notre Ministre en cette affaire. A l'heure présente, nous avons quatre sortes d'intérêts en Égypte : intérêts financiers, intérêts commerciaux, intérêts scientifiques, intérêts scolaires. Il était facile de garantir les trois derniers : l'article premier de la Déclaration, on le voit, nous assure la direction scientifique des antiquités et le maintien de nos écoles; l'article IV nous promet la « porte ouverte » en Égypte aussi longtemps que nous la tiendrons ouverte au Maroc. Le problème financier était beaucoup plus complexe :

Une grande partie de la dette égyptienne, dit la Dépêche aux Ambassadeurs, est placée en France. Il s'agissait d'assurer à nos porteurs les plus larges garanties, tout en adaptant celles-ci aux conditions nouvelles résultant du relèvement financier de l'Égypte. Tout le monde connaît les origines du régime actuel : les prodigalités d'Ismaïl et ses énormes emprunts à gros intérêts (emprunts à 7 et même à 9 p. 100, avances contractées à 30 p. 100) ont, en quelques années, créé une dette de plus de deux milliards. Le crédit de l'Égypte fut bientôt ruiné. A la fin de 1874, le 7 p. 100 égyptien tombait à 54. En avril 1876, le gouvernement déclarait qu'il suspendait ses paiements. C'est alors que, pour la sauvegarde des créanciers, fut créée la Caisse de la Dette. Des revenus spéciaux lui furent affectés. L'Égypte était mise en tutelle : son gouvernement ne pouvait ni réduire les impôts affectés, ni contracter d'emprunt sans l'autorisation de la Caisse, et il ne pouvait dépenser librement que la somme qui lui était attribuée par les Puissances sur les recettes de l'État.

Quand la surveillance anglaise se fut installée, tout changea comme à vue d'œil. Les budgets de recettes montèrent d'an-

née en année. Cette dette égyptienne, qui semblait énorme, eut pour le service de ses intérêts des revenus de beaucoup supérieurs à ses besoins véritables. Il devint certain qu'avec l'appui de Londres, l'Égypte pourrait, quand elle le voudrait, — c'est-à-dire dès que ses tuteurs anglais en auraient le moindre désir, — rembourser toute sa dette ancienne, quitte à contracter un nouvel emprunt où les financiers anglais fourniraient l'argent demandé. Or, ce remboursement de la dette égyptienne, nous n'avions aucun moyen de nous y opposer, « tout débiteur, comme dit la Dépêche, ayant toujours le droit de se libérer ». Et ce remboursement privait nos capitalistes d'un placement fort avantageux. Mais, surtout, il enlevait à notre gouvernement et aux autres Puissances leur dernier moyen de surveillance et d'intervention dans les affaires égyptiennes : seuls créanciers de l'Égypte désormais, les Anglais pourraient supprimer la Caisse de la Dette et les trois Administrations mixtes des Chemins de fer, de la Daïra-Sanieh et des Domaines. L'omnipotence anglaise serait pratiquement installée au Caire, sans que nous eussions pu tirer la moindre rémunération des droits que nous possédions là-bas.

La Déclaration et le Décret khédivial, qui y est annexé, ont pour premier effet de maintenir au taux actuel les rentes des créanciers de l'Egypte pendant quelques années encore. La Privilégiée sera remboursable au plus tôt en 1910. La dette Garantie, dont la plus grande partie paraît être placée en Angleterre, pourra comme la Privilégiée être remboursée en 1910. L'Unifiée, ne serait pas remboursée avant 1912. La Domaniale, conformément à un accord conclu en 1900, n'est pas remboursable avant 1915. Pour la Daïra, dont la liquidation est près d'être achevée dans les conditions établies en 1890, aucune prolongation ne pouvait être stipulée. Mais ses sucreries et son réseau de chemins de fer ont été achetés par une grande Société française, qui a presque entièrement concentré dans ses mains la fabrication du sucre en Égypte. Le gouvernement français stipule la confirmation des avantages faits à cette Société.

J'avoue que ce premier résultat ne m'enthousiasme pas outre mesure. Ce n'est pas que je méconnaisse l'importance

de nos intérêts financiers ni l'impérieux devoir pour notre diplomatie de les défendre. Je fus au contraire le premier à déplorer l'inertie — tranchons le mot : la désertion — de notre politique dans la récente affaire de Panama : s'il se fût trouvé à la tête de notre gouvernement un Ferry ou un Palmerston, si nos ministres des Finances ou des Affaires étrangères n'eussent pas reculé devant cette épithète de « panamiste », qui désormais ne rapportait que des insultes, ce n'est pas deux cents, mais trois ou quatre cents millions de francs que les États-Unis auraient dû rembourser à l'épargne française. Mais à Panama il s'agissait de défendre un bien vraiment national, acquis par notre travail; il s'agissait de récupérer des sommes effectivement et utilement dépensées, — car, en laissant de côté les gaspillages et malversations, c'est à cinq ou six cents millions pour le moins qu'il fallait estimer le capital employé là-bas à des travaux effectifs et subsistants. — Et il s'agissait de sauver la fortune de notre petite épargne...

En Égypte, l'opération est un peu différente. Ramenée à ses lignes maîtresses, elle se présente comme la prolongation d'un emprunt onéreux que nous imposons au peuple égyptien, par l'intermédiaire de l'Angleterre. Le peuple égyptien pourrait nous rembourser aujourd'hui et, au lieu de payer à notre argent 4 p. 100 d'intérêt, il trouverait prêteur à 3, peut-être à 2 1/2 p. 100... Quel que soit le bénéfice passager, apparent, que nous puissions retirer de cette opération, j'estime que la politique française ne devrait jamais être en quête de pareils pourboires. Dans le monde entier, nous devrions toujours sauvegarder notre renom de protecteurs — et non d'exploiteurs — des faibles. Ce n'est pas une vaine sentimentalité qui me fait parler ainsi. Je suis bien sûr que, pour nous, cette politique d'honnêteté est la seule qui « paie », la seule qui nous ait donné et qui puisse nous assurer une clientèle. Prenons garde que, dans cette Égypte, qui malgré tout nous est restée reconnaissante et fidèle, on n'exploite bientôt contre nous nos exigences d'aujourd'hui. Pour conserver à nos financiers pendant cinq ou six années encore un placement avantageux, nous risquons de perdre à jamais le dévouement, l'estime de ces clients qui devraient être les meilleurs correspondants de Marseille... Au moment où nous

livrons l'Égypte à la tutelle anglaise, il eût été plus digne et plus habile en même temps de ne pas stipuler une « petite commission ».

Car il faut appeler les choses par leur nom : nous livrons l'Égypte à la tutelle anglaise. Que l'on puisse sans regret constater cet abandon ; que l'on ne tourne pas les yeux avec mélancolie sur ce que l'Égypte était, il y a trente ans encore ; que l'on n'imagine pas sans colère ce qu'elle devrait être aujourd'hui : je doute que personne parmi nous puisse avoir ce détachement des gloires nationales. C'est nous qui avons ressuscité l'Égypte : de Bonaparte à Lesseps, c'est nous qui lui avons rendu sa prospérité et son rôle mondial... Si nous savions du moins comment au juste nous l'avons perdue ! On a beau se dire que l'ignorance, la sottise et la lâcheté des politiciens sont presque sans mesure : on se prend encore à douter qu'elles puissent seules expliquer notre conduite de 1882... C'est de 1882 que date, à vrai dire, notre abandon de l'Égypte. Nous le ratifions aujourd'hui, parce qu'une expérience de vingt années nous a clairement appris qu'il est des actes irréparables. Pendant dix ans, nous avons essayé les procédés diplomatiques (1882-1893) ; pendant cinq ans, nous avons pensé recourir à la manière forte (1893-1898) ; depuis cinq ans, nous n'avons plus — avec raison — songé qu'à tirer le meilleur parti de cette irrémédiable faute.

De 1882 à 1893, notre diplomatie fit les efforts les plus louables pour obtenir de l'Angleterre une promesse, puis un commencement d'évacuation. Récemment, un de nos anciens ministres des Affaires étrangères, M. René Goblet, résumait cette période de négociations [1] :

Nous ne voulons pas insister sur les circonstances qui ont amené la diminution de notre influence lorsqu'en 1882 la Chambre repoussa la convention négociée avec l'Angleterre et qui confiait aux deux puissances la garde du canal de Suez. Bien qu'elle se retirât de l'Égypte, la France, à raison de ses traditions, des sacrifices faits et des services rendus, conservait avec ce pays trop d'attaches pour que l'Angleterre pût se dispenser de compter avec nous.

Le gouvernement anglais, après avoir triomphé de la révolte d'Arabi, avait déclaré que son intention n'était pas d'occuper indéfi-

1. *Revue Politique et Parlementaire*, 15 mai 1904, pp. 230 et suiv.

niment le pays et qu'il en retirerait ses forces dès que le rétablissement de l'ordre, de la sécurité et de la régularité dans l'administration le lui permettrait. Tous les Cabinets anglais, conservateurs et libéraux, ont renouvelé les mêmes engagements. Il en est même qui ont fait de sérieux efforts pour les réaliser : en 1884, sous M. Gladstone, une convention, élaborée entre lord Granville et M. Waddington, consacrait la neutralisation de l'Égypte et fixait au 1er janvier 1888 la date de l'évacuation. Malheureusement, ce projet était lié à un arrangement financier qui ne put aboutir.

Deux ans plus tard, lord Salisbury déclarait à M. Waddington[1] : « On se trompe grandement chez vous, lorsqu'on croit que nous voulons rester indéfiniment en Égypte, nous ne cherchons que les moyens d'en sortir honorablement. Nous sommes décidés à évacuer; mais nous demanderons à l'Europe de fixer un terme pendant lequel nous aurions le droit de rentrer en Égypte, si de nouveaux désordres y éclataient. Il y aura nécessairement une période de transition à surveiller avant que l'Égypte puisse être abandonnée à elle-même. »

A cette période de surveillance, le gouvernement français ne faisait pas d'objection en principe, pourvu que l'on commençât par fixer d'une façon précise la date de l'évacuation. C'est dans cette intention qu'à la fin de l'année 1886, sir Drummond Wolff était envoyé à Constantinople pour s'entendre directement avec la Porte au sujet de l'évacuation. Ces négociations aboutirent, en 1887, à un projet de convention qui fixait à trois années à partir de la signature la date du retrait des troupes anglaises. Mais la même convention prévoyait qu'en cas de dangers extérieurs ou intérieurs le gouvernement britannique serait autorisé à envoyer des troupes en Égypte : le gouvernement anglais se réservait le droit de rentrer indéfiniment en Égypte après l'avoir évacuée, ce qui motiva l'opposition du gouvernement français et décida la Porte à refuser sa ratification...

Le rejet de cette Convention Drummond Wolff fut notre seconde erreur égyptienne : si l'Angleterre, une fois, eût évacué l'Égypte, elle n'y fût pas rentrée, en usant des droits fixés par la Convention, sans que nous pussions lui imposer notre concours : notre reculade de 1882 eût été réparée. Mais la politique du « tout ou rien » l'emporta. Nous voulions l'évacuation immédiate et définitive. L'Angleterre retira ses offres d'évacuation prochaine et conditionnelle. Pourtant les négociations continuèrent. Mais bien des choses étaient changées ou changèrent de jour en jour dans les dispositions

1. Dépêche du 3 novembre 1886, M. Waddington à M. de Freycinet.

de l'Angleterre. A mesure que l'occupation se prolongeait, l'Égypte recouvrait sa merveilleuse prospérité, et tous les partis anglais, sauf quelques radicaux, s'accoutumaient à considérer ce riche domaine comme une acquisition définitive. La mort de Gordon à venger et la sécurité même de l'Égypte faisaient aussi un devoir à l'Angleterre de régler les affaires soudanaises, de reprendre Khartoum et d'abattre la rébellion du Mahdi. Or, cette œuvre soudanaise coûtait de grands efforts et de grosses dépenses dont l'Angleterre voulait être payée, et qui devait payer, sinon l'Égypte?

Les négociations, continue M. R. Goblet, furent reprises à l'instigation de la Porte. Lord Salisbury répondit au début de 1890 qu'il considérait la convention Wolff comme un minimum ; notre ministre des Affaires étrangères, M. Ribot, faisait savoir à la Porte « que tout projet concernant l'Égypte ne rencontrerait pas d'opposition de la part de la France si une clause limitait à un délai raisonnable la faculté pour les Anglais de rentrer en Égypte. »

A ce moment, le gouvernement anglais semblait moins disposé à tenir ses promesses. La majorité conservatrice l'encourageait dans cette voie en accusant l'opposition, notamment MM. Gladstone et Morley, d'avoir demandé l'évacuation de l'Égypte à bref délai; mais M. Morley se défendait d'avoir réclamé un changement subit et radical de la politique anglaise en Égypte. A la fin de la même année 1890, M. Gladstone, revenu au pouvoir, déclarait qu'il avait toujours amèrement regretté l'échec des négociations de 1884. Mais son Ministre des Affaires étrangères, lord Rosebery, dans une longue dépêche adressée le 16 février à lord Cromer, rappelait les conditions dans lesquelles l'Angleterre, par suite de l'abstention des autres puissances, avait assumé le contrôle en Égypte et concluait que dans les circonstances présentes il ne pouvait être question d'y renoncer. Et comme sir Charles Dilke rappelait à la Chambre des Communes l'engagement solennel contracté vis-à-vis des grandes puissances, M. Gladstone lui répondait « que le cabinet libéral, pas plus que celui qui l'avait précédé, ne niait les engagements pris, mais qu'il était impossible de fixer une date pour l'évacuation. »

Dans une dernière conversation entre M. Gladstone et M. Waddington, ce dernier déclarait que la France ne pourrait pas accepter sans modifications la Convention Drummond Wolff en ce qui touchait le droit illimité pour l'Angleterre de rentrer en Égypte après l'avoir évacuée, tandis que, si ce droit était limité à un petit nombre d'années, il y aurait peut-être moyen de s'entendre. On voit que si le gouvernement anglais, tout en reconnaissant l'engagement pris par

lui, en avait constamment ajourné l'exécution, la France, sous tous les ministères qui se sont succédé de 1882 à 1893, n'avait pas mis moins d'insistance à la réclamer. Là s'arrêtent, du moins à notre connaissance, les pourparlers engagés au sujet de l'évacuation. Dans les années qui ont suivi, le gouvernement français paraît avoir tenté de reprendre la question sous une autre forme par l'expédition qui a abouti à la déplorable aventure de Fachoda.

Cet exposé fort exact nous fait regretter que M. R. Goblet n'ait pas eu à sa disposition les dépêches et documents postérieurs à son passage aux affaires. Peut-être nous eût-il mis en état de juger équitablement et pleinement la politique qui, depuis 1894, nous conduisit à cette « déplorable aventure » de Fachoda. Car ce ne fut pas un accident, une rencontre imprévue qui nous mit en face des Anglais sur le haut Nil : ce fut un grand dessein, « la grande pensée » de quelques-uns de nos hommes d'État. Et ce dessein ne fut pas imposé par les circonstances ou par des nécessités inéluctables. On eut à choisir entre deux partis, avant d'adopter celui-là, et l'on put choisir en toute connaissance de cause. A la fin de 1894, nos agents à Londres croyaient le moment favorable à de nouvelles négociations. J'ai pu me procurer à ce sujet la copie — que j'ai tout lieu de croire fidèle — d'un rapport qui parvint au quai d'Orsay vers le début de 1895 ; il faut le mettre, je crois, sous les yeux du public pour effacer les dernières rancœurs que nous pourrions garder contre l'Angleterre ; car il montre que notre responsabilité dans cette « déplorable aventure » fut la plus grande, et il laisse entrevoir aussi quel fut peut-être en toute cette affaire égyptienne le rôle des financiers, dont la présente Déclaration défend si tenacement les intérêts :

A Londres, depuis l'échec de la Convention Drummond Wolff, la question d'Égypte était passée, si l'on peut dire, sous le régime du silence. Silence dangereux, équivoque, que les Anglais justifiaient vis-à-vis d'eux-mêmes par des arguments dont ils ne pouvaient nous faire part, et qui aggravaient par conséquent le malentendu entre les deux pays. Ils étaient convaincus qu'au fond nous ne tenions pas à l'évacuation. Les efforts par lesquels nous avions réussi à faire échouer à Constantinople leur projet de 1887, comme ceux que nous avions faits dans le même sens et avec le même succès en 1884, les avaient complètement égarés. Leur personnel gouvernemental ne savait plus

ce que nous voulions ; bien plus, quand survinrent les embarras si graves de notre politique intérieure de 1887 à 1890, on fut convaincu à Londres que les influences financières s'exerçaient, malgré notre gouvernement, sur la presse et sur l'opinion française et qu'elles agiraient toujours pour rendre impossible l'évacuation. On se croyait aux prises avec des récriminations et non avec de sincères revendications. On ajoutait que certaines influences étrangères exaspéraient savamment ces récriminations. On en était donc arrivé à penser que ne pas parler de l'Égypte, c'était encore le meilleur moyen d'éviter la querelle, puisque la discussion ne pouvait aboutir. Telles étaient les dispositions du gouvernement conservateur : non pas de la rancune, mais du dépit, et un peu de découragement personnel de lord Salisbury qui aurait voulu vraiment en 1887 préparer l'évacuation et qui était resté froissé de voir son intention non seulement combattue, mais méconnue.

M. Gladstone, un instant, dans son fameux discours de Newcastle, fit naître en France l'espoir éphémère d'une reprise des négociations. Mais si les libéraux pouvaient désirer l'évacuation, la préparer même, elle ne pouvait être consommée que par un ministère solide, et celui de M. Gladstone ne l'était guère. Il comptait en outre un ministre des Affaires étrangères qui ne ressemblait pas à son prédécesseur lord Granville, et dont les dispositions pour la France passaient pour être peu favorables, un ministre alors plein d'autorité et d'avenir, lord Rosebery, le représentant du parti colonial et impérial, l'espoir des chauvins, l'homme de l'Angleterre de plus en plus grande, ministre si absolu, si jaloux de son pouvoir, qu'il n'admettait pas qu'on parlât de l'Égypte au chef même du gouvernement. On se rappelle l'étrange querelle qu'il fit à M. Waddington à ce sujet, si étrange qu'elle ne s'expliquait de la part d'un homme de cette valeur que par un parti pris bien arrêté de laisser dormir la question. On pouvait se dire aussi que l'influence du groupe des Rothschild et des porteurs de fonds égyptiens pouvait s'exercer plus naturellement sur lord Rosebery[1] que sur tout autre homme d'État anglais et lui représenter comme les manifestations de l'opinion française les mouvements de la Bourse à Paris. Faiblesse, embarras ou calcul, le ministère Gladstone, après quelques vagues paroles, observa, lui aussi, le régime du silence, avec cette différence toutefois que les conservateurs l'avaient observé par un mélange d'amour-propre froissé et de découragement, tandis que les libéraux s'y résignaient à contre-cœur, par la volonté seule de leur ministre des Affaires étrangères, devenu bientôt leur chef. A l'exception du Premier Ministre, il n'est pas un seul des membres influents du cabinet Rosebery qui n'ait avoué ou qui n'ait même

1. Lord Rosebery a épousé Hannah Rothschild.

exprimé hautement son profond désir d'une entente avec la France et qui n'ait pas appelé de ses vœux l'évacuation de l'Égypte.

Mais l'opinion française, comme de juste, n'avait pas à tenir compte de ces dispositions, dont la presse anglaise, généralement aigre et maussade, ne lui donnait d'ailleurs pas même le soupçon. L'opinion française s'en tenait à la lecture des journaux anglais et aux faits : voyant les libéraux imiter le silence des conservateurs, elle pensait que, sous tous les gouvernements, les Anglais étaient de mauvaise foi et qu'ils n'avaient au fond qu'un désir : gagner du temps pour échapper à leurs engagements.

Il est incroyable que les Anglais aient pu pousser la maladresse, le manque de netteté au point d'en arriver là. C'est ainsi pourtant que, malgré eux, contrairement à leurs désirs, suivant leur tempérament qui est simple, dépourvu de souplesse, de dextérité, d'abandon, ils en sont arrivés là par un mélange de fausse honte, de dépit, d'ignorance. Dire encore aujourd'hui que les Anglais ne veulent pas évacuer l'Égypte, c'est vraiment trop facile; non, *ils ne savent pas*, voilà la vérité; ils ne savent pas comment s'en tirer. Aussi l'on peut imaginer leur état d'esprit en face du nôtre.

Cinglés quotidiennement dans tous nos journaux par des reproches qui leur paraissent injustifiés, — étant donné qu'ils ont tout fait pour que nous intervenions avec eux en 1882, — ils se sont roidis, butés devant nos accusations, et leur attitude, leur silence prolongé a fini par nous paraître non seulement de la mauvaise foi, mais du cynisme, et par provoquer dans toute la France une véritable réprobation, pour ne pas dire plus. Et cette indignation tout à coup a déterminé un courant nouveau en France, rouvert une source d'activité qui semblait tarie. Un désir général s'est éveillé dans notre pays, puisque l'Égypte avait été accaparée par l'Angleterre, de prendre ailleurs notre revanche. Notre désir de conquêtes lointaines s'est avivé d'un besoin de représailles.

C'est alors que les Anglais ont commencé de contempler avec stupeur ce qui est en partie leur faute : car leur grande erreur initiale, leur vraie faiblesse a été de douter de nous, eux aussi, parfois même de désespérer de nous. Ils ont vu, tout à coup, en quelques années, dans cette nation qu'on avait pu croire abattue par ses défaites, et qui semblait vouloir à l'intérieur se déchirer, achever de se détruire elle-même, ils ont vu qu'une nouvelle croisade s'organisait. Les meilleurs éléments de notre jeunesse se sont levés pour aller en Afrique devancer les Anglais. On a cessé de sourire de « nos récriminations volontairement stériles » quand on a vu comme par enchantement se répandre dans tout le continent noir l'incomparable pléiade de nos explorateurs, depuis l'Algérie jusqu'au Congo, de l'océan Atlantique jusqu'aux approches du Nil. Le gouvernement anglais a découvert

son erreur et entrecoupé de réflexions émues son beau silence : nos explorateurs ont fini par parler plus haut à ses oreilles que les financiers. L'impression générale de tous les Anglais intelligents, c'est aujourd'hui que les choses telles qu'elles étaient jusqu'à ces derniers temps ne peuvent pas durer davantage.

Mais l'Angleterre de 1894 avait une ambition ou un besoin qu'elle ne déguisait pas : elle avait commencé la reconquête du Soudan égyptien ; à travers les anciennes provinces équatoriales de l'Égypte, elle comptait bien pousser jusqu'à la région des grands lacs et, au delà, atteindre à travers tout le continent noir ses possessions du Zambèze et de l'Afrique du Sud, pour unir quelque jour les ports de la Méditerranée aux ports de l'Afrique australe par le chemin de fer du Cap au Caire qui devenait le rêve de ses impérialistes. Un beau terrain de négociations nous était ouvert : concédant aux Anglais dans l'Afrique orientale ce qui leur semblait indispensable à la réalisation de leur Transafricain, nous eussions facilement obtenu tout ce que nous eussions demandé dans l'Afrique occidentale, au Maroc, sur la Gambie et sur le Niger... Une autre politique prévalut : on résolut de couper la route anglaise du Cap au Caire par une barrière française entre le golfe de Guinée et la mer Rouge, de Libreville à Obock ; Marchand se mit en route ; les Anglais activèrent aussitôt leur marche soudanaise ; les deux expéditions se coupèrent à Fachoda.

Il faudra bien que nous sachions un jour (le règlement des affaires éthiopiennes nous forcera d'y revenir) comment et par qui fut conçue cette expédition. Après l'échec, tous ont rejeté la faute sur le principal auteur, le ministre d'alors aux Affaires étrangères ; mais il est trop évident qu'à lui seul un ministre n'eût pas engagé la France en cette impasse. Dans le gouvernement et dans le parlement, dans la presse et dans tout le pays, il eut des conseillers et des coadjuteurs qui, trop facilement aujourd'hui, oublient leurs réclamations et insistances. Il en est du moins qui se sont efforcés de réparer leur faute : ministre des Affaires étrangères aujourd'hui, c'est le Secrétaire d'État aux Colonies d'alors qui signe nos accords franco-anglais... Avant Fachoda, ces accords nous eussent été plus faciles et plus avantageux. A Fachoda, nous avons joué

et perdu la folle partie dont l'Égypte était l'enjeu : il nous faut être beaux joueurs et payer sans récriminations.

IV

Mettant nos acquisitions dans un plateau et nos concessions dans l'autre, il est des peseurs méticuleux qui voudraient nous dire si la balance est en parfait équilibre. Mais, confessant eux-mêmes qu'ils ont à peser des matières très différentes, ils semblent oublier qu'une tonne de charbon et trente grammes d'or peuvent avoir même valeur et que, suivant les besoins de chacun, un ruisselet d'eau pure a parfois plus de prix qu'une rivière de perles. Qui nous dira si l'Égypte que nous cédons n'était plus pour nous qu'une tonne de charbon? et si le Maroc doit ou ne doit pas être une tonne d'or? La seule expérience nous renseignera, je crois, sur l'équité de cet échange.

— « Étrange marché! disent quelques ironistes : nous donnons à l'Angleterre l'Égypte qui ne nous appartient pas; elle nous cède le Maroc qui ne lui appartient pas davantage. » — Les meilleures affaires se sont toujours traitées ainsi. Ce n'est pas une simple boutade que la définition célèbre : « Les affaires, c'est l'argent des autres. » Un psychologue en pourrait donner maintes raisons valables. Mais il est un exemple fameux que les historiens connaissent : jamais les papes, — qui furent les meilleurs diplomates de l'Europe depuis douze siècles, — n'ont conclu d'autres marchés. Ils donnèrent à Charlemagne la couronne impériale qui ne leur appartenait pas : ils acceptèrent de lui Rome qui ne lui appartenait pas davantage. Donnant à François Ier et à Bonaparte la nomination des évêques, ils livrèrent à l'État français l'Église de France qui ne leur avait jamais appartenu, — et ils acquirent, par l'institution canonique des évêques, la domination spirituelle de l'Église de France, dont ni François ni Bonaparte ne pouvaient disposer... Souhaitons que les accords franco-anglais durent aussi longtemps que le pacte entre le Sacerdoce et l'Empire ou que, seulement, nos Concordats.

— « Mais l'Égypte, disent quelques autres, c'est un bien de tout repos : les Anglais l'acquièrent sans dépenses. Le Maroc, c'est un bien à conquérir, tout au moins à acquérir au prix de grands efforts et d'une coûteuse mise de fonds. » Il faudrait ne pas oublier ce que l'Égypte et son annexe indispensable, le Soudan égyptien, ont coûté à l'Angleterre : les Anglais y sont entrés en 1882 ; c'est en 1898 que Kitchener, par la prise de Khartoum, supprima le danger du mahdisme toujours menaçant. Montrons dans notre entreprise marocaine la même persévérance, la même fermeté de dessein, la même habileté d'exécution : avant seize ans, le Maroc sera aussi un bien de tout repos... Et il faudrait ne pas oublier non plus que cette œuvre anglaise au Soudan fut un bienfait pour toutes les puissances africaines, pour nous en particulier, et, plus spécialement encore, pour notre œuvre future au Maroc : si le mahdisme était encore debout, l'Afrique musulmane nous causerait de telles inquiétudes et, peut-être, de tels embarras, que nous ne pourrions pas risquer au Maroc le sort de toute notre France africaine; du jour où nous franchirions la frontière chérifienne, notre Algérie et notre Tunisie ne connaîtraient pas le repos que nous sommes en droit d'escompter aujourd'hui...

Laissons de côté les discussions oiseuses et réjouissons-nous de ces accords comme d'une excellente affaire. Si nous avions pu gagner en outre toute la Gambie anglaise et Sierra Leone et la Nigeria, il se trouverait encore des coloniaux chagrins pour réclamer la lune. Les intérêts coloniaux me touchent. Les intérêts métropolitains me semblent d'une importance supérieure : sans prospérité métropolitaine, je ne vois pas comment porter le fardeau colonial. Or, faut-il rappeler que la prospérité de la métropole, sa vie économique tout entière est liée aux échanges avec le marché anglais?

En septembre 1902, l'admirable rapport de notre consul à Londres me permettait d'exposer ici quels bénéfices toujours grandissants nous tirons de ce marché. Le même consul nous donne aujourd'hui son rapport sur l'année 1903. Parcourez ce document et voyez ce que notre France industrielle et paysanne pourrait faire sur la place anglaise, si nous connaissions mieux les insatiables besoins de ce correspondant. Par-

courez tous les rapports similaires de nos consuls dans le Royaume-Uni : en Irlande même, voyez par l'exposé de notre consul à Dublin quelles grosses et faciles et fructueuses affaires nous pourrions obtenir[1]. Il ne nous manque que de savoir et de vouloir ; mais nous voudrions sans doute si nous savions seulement... Et c'est là ce que nos diplomates doivent maintenant entreprendre : nous renseigner, nous faire savoir. Il faut reconnaître que, depuis quelques années, il en est qui y tâchent de tout leur zèle : il faudrait que ce zèle fût encouragé. Je considérerai ces accords franco-anglais comme une grande œuvre, le jour où ils auront leur vrai couronnement dans notre commerce assuré et amélioré, — doublé, si nos diplomates le veulent. Notre ambassadeur à Londres, qui vient d'accomplir une belle besogne politique, se rend compte exactement de ce qui lui reste à faire pour le commerce : le rapport de son consul est un programme que nous aurons bien l'occasion d'exposer ici ; il faut qu'on lui fournisse les moyens de l'exécuter. La politique coloniale, c'est bien ; la politique commerciale, c'est mieux... Il faudrait graver à la porte du quai d'Orsay le toast de notre spirituel attaché naval à Londres : « Je bois à l'Angleterre, à la plus ancienne, la plus proche, la plus riche et la plus fidèle de nos colonies. »

VICTOR BÉRARD.

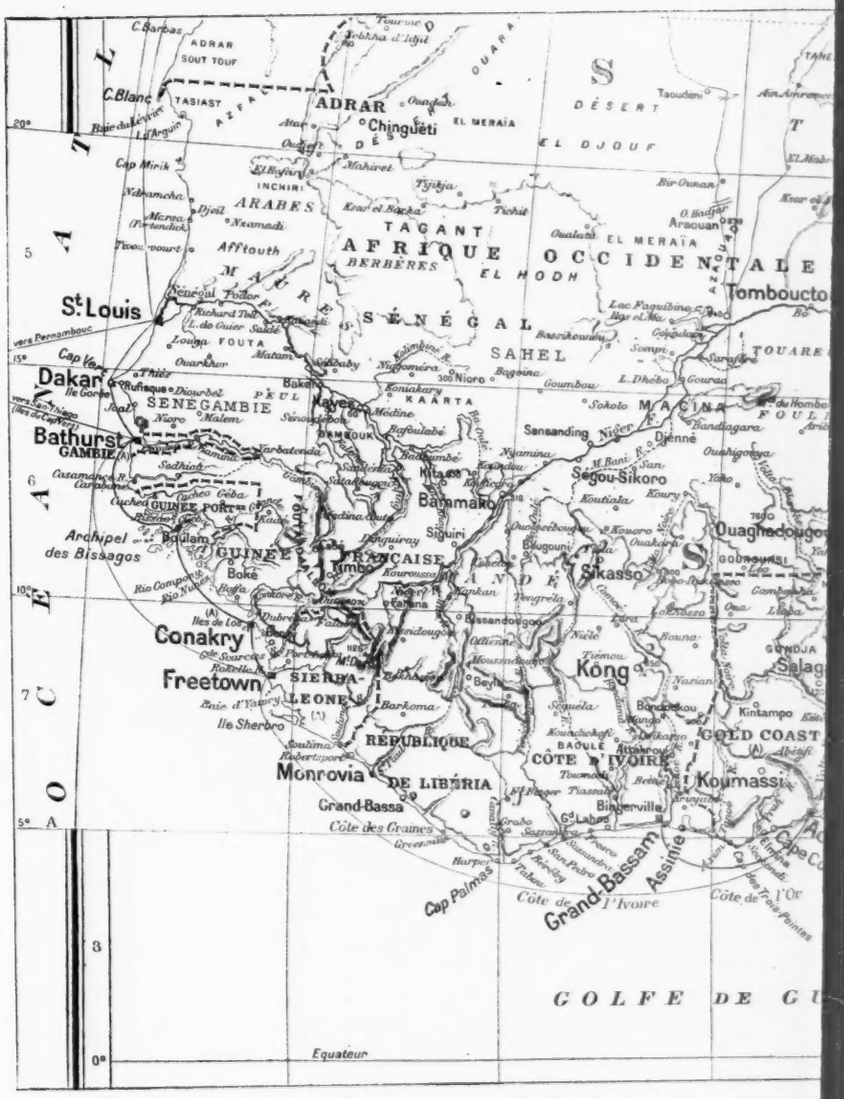
1. *Rapports commerciaux*, nos 351, 354 et 356.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

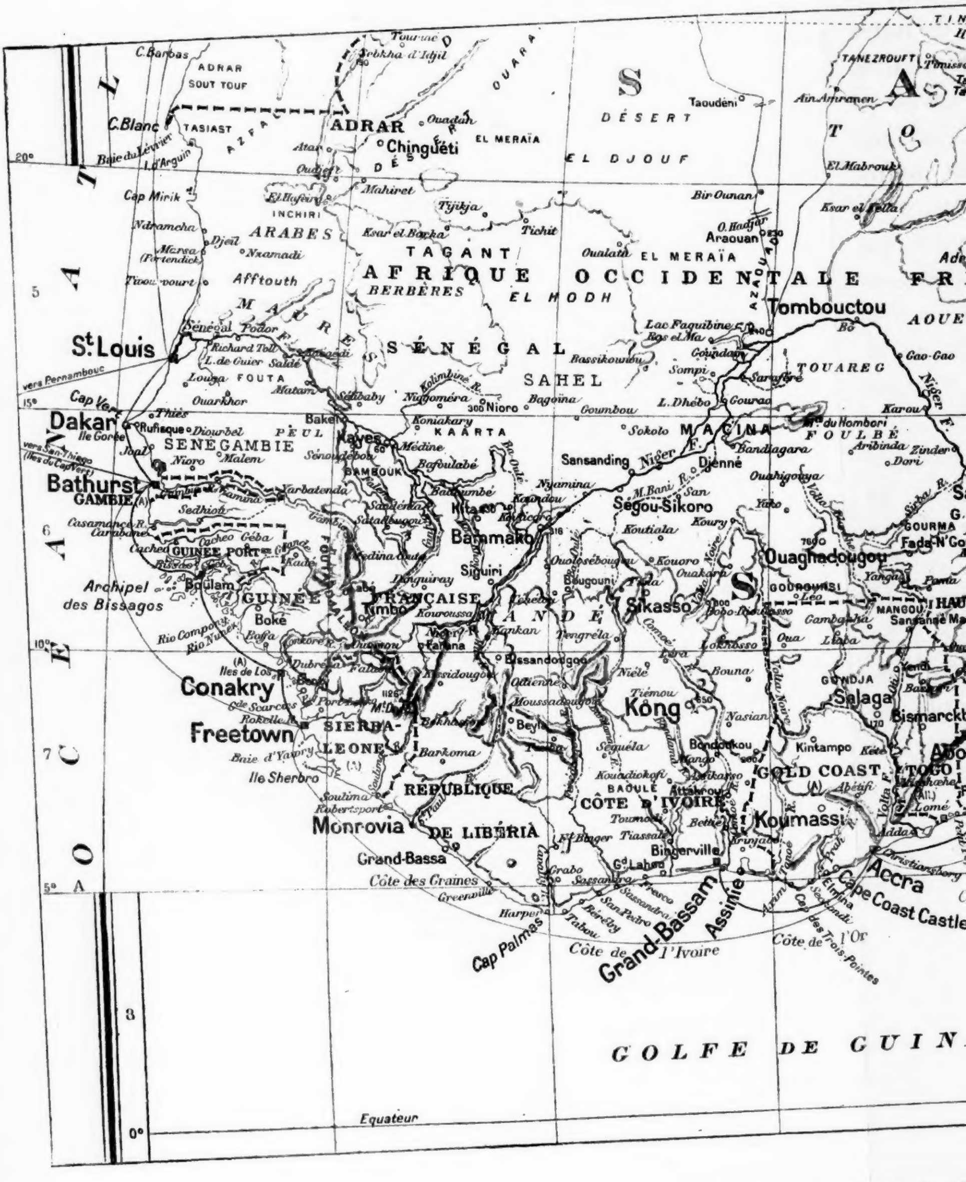
GAMBIE, GUINÉE ET TCHAD

D'après l'ATLAS DES COLONIES FRANÇAISES

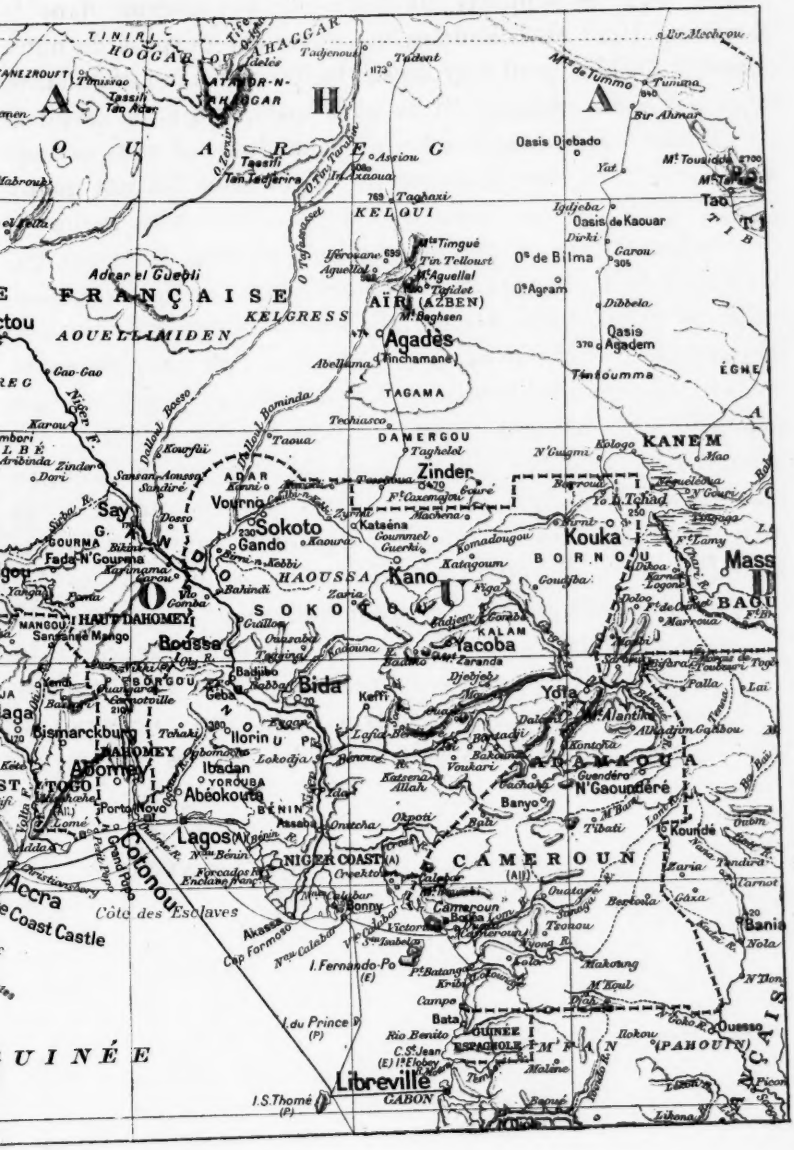
Par Paul Pelet



LES ACCORDS ANG



LES ACCORDS ANGLO-F



NGLO-FRANÇAIS

D
édi
ou
des
obs
son
cer
tai
me
que
M.
l'ar
œu
reu
mil
mo
l'ex

I
my
Sur
alla
ils
voy
chi
qui
que
gloi
rièr
Mau
l'an
moi
rom
pers
tant

«
cult
soci
inég
dust
des
celle
purc
à de
soie
suiv
des
Voil
ce li
sava
est u
la ju
cienc
leme
parfe
conn

LIVRES NOUVEAUX

DIX ANNÉES D'EXIL, par **madame de Staël.**

M. Paul Gautier nous donne une nouvelle édition, l'édition complète, non expurgée, de cet ouvrage, avec une introduction, des notes et des appendices qui en expliquent les passages obscurs et font mieux connaître tous les personnages et leurs aventures. Mémoires en certains endroits, plaidoirie et pamphlet en certains autres, apologie de l'auteur et dénigrement de Bonaparte, l'œuvre est partout éloquente et vive : « Ce livre, dit avec raison M. Gautier, a été écrit dans toute la fièvre et l'ardeur de la lutte. Mais il est né, comme toute œuvre de madame de Staël, d'une idée généreuse ; cette idée, c'est que rien n'est plus humiliant que l'arbitraire, et que, de tous les moyens de l'arbitraire, le plus odieux, c'est l'exil. »

LA CHEVAUCHÉE, par **André Maurel.**

La fin du roman explique ce titre un peu mystérieux, *la Chevauchée*. « Comme son idéal, Surget poursuivait sa maîtresse. A l'heure où il allait les saisir tous deux, encore une fois, ils lui échappaient. Et pour toujours, il se voyait dans la forêt, poursuivant, ainsi que cette chimère, cette femme que sa fougue avait conquise, mais qu'il n'obtiendrait jamais, pas plus que l'idéal, avec toute sa saveur et dans toute sa gloire. Lucien Surget galoperait toujours derrière une insaisissable amante. » M. André Maurel, dont nous avions ici même signalé, l'an dernier, les charmants et ironiques *Mémoires d'un Mari*, nous donne aujourd'hui ce roman substantiel et curieux qui, sans imiter personne, rappelle tantôt Alphonse Daudet, tantôt Anatole France et parfois Ibsen.

LES SYSTÈMES SOCIALISTES, par **Maurice Bourguin.**

« Beaucoup d'hommes, et parmi les plus cultivés, se trouvent attirés aujourd'hui vers le socialisme par révolte de conscience contre les inégalités et les misères de nos civilisations industrielles... Mais des esprits formés à l'école des sciences expérimentales ou simplement à celle de la vie ne sauraient se contenter du côté purement négatif du socialisme, ni s'abandonner à de vagues rêveries humanitaires, si généreuses soient-elles... On a entrepris, dans les pages qui suivent, de procéder à un examen consciencieux des différentes formes d'organisation socialiste. » Voilà, défini par l'auteur lui-même, l'objet de ce livre. Le nom seul de M. Bourguin, que les savants et juristes connaissent depuis longtemps, est un sûr garant de la générosité, mais aussi de la justesse d'esprit avec lequel cet examen consciencieux a été fait. On entend aujourd'hui tellement parler de socialisme qu'il n'est pas inutile parfois d'écouter un homme qui en parle en connaissance de cause.

PAGES SOMBRES, par **la duchesse de Brissac.**

Les épisodes les plus saisissants de la tourmente révolutionnaire sont contés en ces « pages sombres », avec une émotion contenue et d'autant plus poignante. C'est comme une série de méditations douloureuses que l'auteur présente à ses amis, et la forme, elle aussi, mérite que le lecteur ouvre ce livre : il le lira jusqu'à la dernière page.

L'ANNÉE PSYCHOLOGIQUE, par **Alfred Binet.**

Le laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne publie la dixième année de ce recueil : nos lecteurs y retrouveront l'étude sur M. Paul Hervieu, qu'ils ont pu admirer déjà. En ce temps si curieux de recherches nouvelles et si enclin à scruter les plus intimes mystères de la pensée et de la vie, il faut signaler au public qui, trop souvent les ignore, les excellents mémoires que contient ce recueil trop peu connu, si digne pourtant de l'être. C'est une sorte de bilan où sont consignées, année par année, toutes les découvertes intéressantes de la science psychologique.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON, par **André Lebey.**

Le 26 juillet 1527, le Parlement de Paris condamnait le connétable de Bourbon, traître et rebelle, et confisquait ses biens ; la porte de son hôtel devant le Louvre était peinte en jaune. Sa mémoire resta toujours en horreur, bien que ses crimes ne fussent pas sans excuse, ni surtout sans imitateurs, en ce XVIe siècle peu scrupuleux. M Lebey nous expose aujourd'hui tous les points de cette cause obscure, où tout conspire à rendre le personnage énigmatique et, malgré tout, intéressant : « le malheur y apparaît si total qu'il se métamorphose en une sorte de gloire funèbre. » Cette étude consciencieuse et d'une lecture fort agréable fait revivre excellemment la figure et les alentours du personnage.

LA CHANSON NAÏVE, par **Louis Lautrey.**

Des vers : il est encore des lettrés, épris de silence et de recueillement, qui, dans un coin de la terre natale, sur les chemins où les ancêtres ont marché, continuent de vivre à la mode d'autrefois, de penser et de « chanter » — comme on disait au bon temps — à la mode des ancêtres. Des vers simples, mais tout émus de souvenirs, des vers parfois imités des modèles anciens, des vers où les réminiscences de l'antique viennent s'unir aux impressions du monde nouveau, des vers pour le seul plaisir des vers : sans bruit, sans besoin de réclame, sans autre ambition que l'estime de quelques amis, il est encore des auteurs qui font des vers pour eux d'abord et pour le public ensuite, mais qui laissent au public toute la peine et tout le plaisir de les découvrir.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11144-6-04. — (Encre Lorilleux).